RIVELINO • CISSÉ • GARCIA • BERNÈS • DRUCKER • KALADZE

onze MONDIAL

N°293

FÉVRIER / MARS / AVRIL 2014

FOOT & SEXE
LES LIAISONS DANGEREUSES

PSG : MARQUINHOS
"TOTTI M'A PLUS IMPRESSIONNÉ QUE ZLATAN"

BON PLAN MONDIAL 2014
DORMEZ DANS UNE FAVELA

RUQUIER
"FOOTBALLEUR ET GAY C'EST COMPLIQUÉ"

RÉVÉLATION
MÉNÈS EST AMOUREUX

GOMIS
FRIC, RELIGION, LES BLEUS : LES VÉRITÉS DE BAFÉ

ONZE DE PLÂTRE : LES PIRES ACTEURS DE LIGUE 1

FRANCE : 4,90 € BELGIQUE : 5,30 €
L 16712 - 293 - F: 4,90 € - RD

MENLOOK.COM
PRÊT-À-PORTER - CHAUSSURES - ACCESSOIRES

PLUS DE 300 MARQUES
LIVRAISON & RETOUR 30J GRATUITS

Billetterie fnac

LES MATCHS DE VOS ÉQUIPES PRÉFÉRÉES SONT À LA FNAC

LIGUE 1

LIGUE 2

fnac

Réservez vos places en magasins Fnac, sur **fnac.com**
et directement sur l'appli Tick&Live

Alexandre, adhérent

“AVEC TICK&LIVE, LES SPECTACLES C’EST QUAND JE VEUX ET OÙ JE VEUX.”

TICK&LIVE

- Tout **Fnac Spectacles** dans votre poche
- Une billetterie **sociale, personnalisée, innovante** et **pratique**
- Des m-billets au format **Passbook**

Flashez ce code pour télécharger votre appli

Disponible sur App Store

fnac

Réservez vos billets 24h/24 et 7j/7

Emmanuel Bocquet
Rédacteur en chef

DE L'AUDACE, ENCORE DE L'AUDACE

De l'audace. C'est sans doute ce qui manque le plus au foot français, là où l'on préfère gagner petitement que risquer de perdre brillamment. Ah, si Danton - à qui cet édito emprunte humblement son titre - était président de la LFP, il y aurait sûrement moins de 0-0 en Ligue 1. Laisser une trace dans l'histoire du jeu, marquer une époque de son empreinte... Ceux qui restent dans la mémoire collective ne sont pas toujours ceux qui ont gagné. Mais souvent ceux qui ont eu l'audace de tenter ce que les autres n'osaient pas.

Que valent les trophées et la gloire comparés à un souvenir impérissable gravé dans l'esprit des gens ? Que représente un palmarès, aussi complet soit-il, face à la postérité ? In fine, au-delà de l'argent et des titres, c'est pour être aimé que ces mecs font ce métier. En parcourant les 220 pages et les 53 sujets de ce numéro, vous croiserez Ljuboja, Furlan, Weah, le Nantes de Suaudeau, Rivelino, Garcia, Susic, Lineker... Tous apôtres d'un foot offensif et généreux.

De l'audace encore, il en faut dans ce milieu pour oser dire qu'on est pour la taxe à 75% ou qu'on veut reprendre ses études et passer son bac. Voilà qui est bien plus subversif que de multiplier les clashs sur Twitter ou faire une quenelle sur un terrain. De ce point de vue, l'entretien que nous a accordé Bafé Gomis est remarquable. L'attaquant de l'OL est du genre discret et se fait plutôt rare dans les médias. Pour Onze Mondial, il a accepté de se livrer sur des sujets forts, loin du discours convenu et balisé tenu par 99 % des footeux. Et ça fait du bien.

À l'heure où il devient de plus en plus compliqué de tirer des acteurs de ce sport autre chose qu'un tissu de banalités débité à la commande, leur laisser l'occasion de s'exprimer hors des carcans édictés par leur service de com' peut aussi sonner - on peut rêver - le début d'un rapprochement nécessaire entre la presse du foot et ses protagonistes, qui se sont un peu perdus de vue sans qu'on sache vraiment sur qui repose la faute.

De l'audace toujours, les Bleus devront en déployer une bonne dose l'été prochain, au Brésil, pour enterrer définitivement le cadavre de Knysna et tourner la page. En parlant du Brésil, on y retrouvera au mois de juin l'Allemagne de Reus, la France de Pogba, l'Espagne d'Isco et l'Angleterre de Wilshere. Soit les quatre étoiles montantes choisies pour étrenner la résurrection des mythiques fiches *Onze Mondial*, réclamées à cor et à cri par les collectionneurs.

Vox populi, vox dei.

INTERNET, LE DÉBUT DE L'ENNUI ?

INTERRO
Club de cœur
Deaux, Stambouli & Bosetti — page 14

PLACE DES CLICHES
Reims by… Tacalfred — page 17

TOPITO
Souvenirs de footeux — page 18

HORS CADRE
Les présidents fous — page 20

LEXIQUE DU PARLER FOOT — page 22

LE FAN
François Baroin — page 24

TRIBUNE VIP
Laurent Ruquier — page 28

TACLE À LA GORGE
Cazarre : Le PSG, c'était mieux avant — page 31

Foot 2.0 — page 33

JOUE-LA COMME
Danijel Ljuboja — page 36

page 38 — **FRANCE**

40 • **COUV'** / GOMIS
48 • **INFRASTRUCTURE** / TROYES
50 • **RENCONTRE** / MARQUINHOS
54 • **CHRONIQUE** / ROGER-PETIT
56 • **RENCONTRE** / SISSÉ
62 • **RENCONTRE** / BERNÈS

MENSQUARE.COM, REVENEZ À L'ESSENTIEL.

Auto · High-tech · Sport · Style · Actu
www.mensquare.com

VOUS NE POUVEZ PLUS ALLER AU STADE TOUS LES WEEK-END ?

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT À onze MONDIAL

6 NUMÉROS LIVRÉS À DOMICILE

4 N° PAR AN (4,90€ l'unité) & **2 HORS SÉRIE** (6,00€ l'unité)

29€ SEULEMENT

OFFRE SPÉCIALE 1 AN D'ABONNEMENT "ONZE MONDIAL"

Merci de retourner ce bulletin sous enveloppe avec votre réglement à: **ONZE MONDIAL - 123 RUE JULES GUESDE - CS 70029 - 92309 LEVALLOIS PERRET CEDEX**

☐ 1 AN		☐ 2 ANS	
☐ 4 numéros + 2 hors séries	FR | 29€ UE | 43,5€	☐ 8 numéros + 4 hors séries	FR | 58€ UE | 87€
☐ 4 numéros + 2 hors séries+ abonnement web**	FR | 39€ UE | 58,5€	☐ 8 numéros + 4 hors séries + abonnement web**	FR | 78€ UE | 117€

NOM ______ PRÉNOM ______

ADRESSE ______ CODE POSTAL ______

VILLE ______ PAYS ______

EMAIL* ______ TEL. ______

RÉGLEMENT PAR ☐ CHÈQUE (banquaire ou postal à l'odre de Onze Mondial) ☐ CB   DATE & SIGNATURE

NUMERO CB

EXPIRATION   CRYPTOGRAMME

*Renseignez votre email [illegible] hors offres promotionnelles en cours. **L'abonnement web vous donne accès à des contenus exclusifs.

Je souhaite bénéficier des offres par e-mail de la part: ☐ de Onze Mondial ☐ des partenaires commerciaux de Onze Mondial.

Offre valable jusqu'au 31/04/2014 réservé à la France Métropolitaine et aux pays membres de l'Union Européenne et dans la limite des stocks disponibles. Le droit d'accès et de rectification des données concernant les abonnés peut s'exercer auprès du Service Abonnements. Sauf opposition formulée par écrit, les données peuvent être communiquées à des organismes extérieurs.

page 68

VINTAGE

70 • RENCONTRE / RIVELINO
74 • ARCHIVE / SWEET 80'S
86 • ÉTOILE FILANTE / CHRISTANVAL
87 • HALL OF FAME / WEAH
88 • CLASSIC TEAM / NANTES 82-83
90 • CHRONIQUE/ MÉNÈS

page 92

MONDE [1] / FOCUS ITALIE

94 • IMMERSION / NAPLES
104 • MAG / SERIE A
108 • RENCONTRE / GARCIA

page 114

LIFESTYLE

116 RENCONTRE / KALADZE
121 TRAQUE / ZLATAN EN SUÈDE
124 IT-GIRL / CLARA HUET
132 CHRONIQUE / DRUCKER
134 GASTRONOMIE / TÉLÉFOOD
138 ENTRÉE DES ARTISTES / LES 300
144 INSOLITE / LES STREAKERS
138 ENQUÊTE / FOOT & SEXE

page 156

MONDE [2]

158 • ANGLETERRE / SOUTHAMPTON
162 • ESPAGNE / GRENADE
166 • ALLEMAGNE / LEVERKUSEN
170 • QATAR / QATAR STAR LEAGUE
174 • AMÉRIQUE DU NORD / MLS
176 • ARGENTINE / BUENOS AIRES
178 • BRÉSIL / BON PLAN MONDIAL
180 • BLEUS / UN FAUTEUIL POUR CINQ

page 181

CORRESPONDANT
Appel à la candidature

Voyagez sur Airbnb

Trouvez votre logement Parmi 300 000 annonces
Réservez en ligne en toute sécurité
Voyagez et vivez comme un local

airbnb

AUTHENTIK page 186
188 • INSTANTS AMATEURS
194 • AMATEUR STORY / BREIZH NEW YORK
196 • CHRONIQUE / FOOTENGO
197 • D'UN MONDE À L'AUTRE
200 • ZONE ULTRAS / MONACO
204 • PORTFOLIO / TERRE DE FOOT

SCIENCE FOOT Les ONZE de plâtre — page 210

MÉDIALAB Hervé Mathoux — page 212

JEUX Mots fléchés — page 215

JEUX Les 11 différences — page 216

PSYCHO-TEST Quel supporter êtes-vous? — page 217

Directeur de la publication :
Laurent Lepsch
laurent@onzemondial.com

Rédacteur en chef :
Emmanuel Bocquet
manu@onzemondial.com

Responsable Édition & Marketing :
Mathieu Even
mathieu@mensquare.com

Responsable Lifestyle :
Monia Kashmire

Assistant chargé de production :
Pauline Magnat

Secrétaire de rédaction :
Smaël Bouaici

Comité de rédaction :
Zahir Oussadi, Ianis Periac, Romain Vinot

Photo de couverture :
Luc Almon

Ont participé à ce numéro :
Arnaud Ramsay Pierre Ménès, Julien Cazarre, Bruno Roger-Petit, David Jouin, Pierre Prigent, Niels de Geyer et Léo Mingot, Sophie Chaudet, Sophie Hantraye, Sophie Malherbe, Mathilde Hédou, Hernando Julija-Peppi, Charlie Le Mindu Valéry-François Brancaleoni, Topito, Footengo

Correspondants :
Samba Foot - Frédéric Fausser, Thales Machado

Directeur Artistique :
Samy Glenisson

Maquettiste :
Samy Glenisson
assisté de : Clémence Brunet

Photographes :
Panoramic, GettyImages , Luc Almon, Guillaume Huault-Dupuy, Bruno Graziano, Richard Chax, Fe Pinheiro, Guido Angel, Adrien Ganzer

Illustrateur :
Samy Glenisson

Remerciements :
Marc Ménasé et Pierre-Henri Dentressangle.

ONZE MONDIAL, onzemondial.com
magazine trimestriel
édité par MENSQUARE SAS
au capital de 154 281 € – RCS : 532 429 537
11, Rue Paul Lelong – 75002 Paris
Mail : contact@onzemondial.com

Président :
Pierre-Étienne Boilard

Publicité :
MENSQUARE ADVERTISING
11, Rue Paul Lelong – 75002 PARIS

Directeur commercial :
Grégoire Dickson
g.dickson@mensquare.com

ABONNEMENTS ONZE MONDIAL
123 RUE JULES GUESDE
CS 70029 - 92309 LEVALLOIS PERRET CEDEX

IMPRIMÉ EN France
SEGO – 46, Rue Constantin-Pecqueur
95150 – Taverny

N° Commission paritaire : 1114 K 81 293
Dépôt légal à la parution

Tous droits de reproduction réservés pour tous les pays. Les manuscrits non insérés ne sont pas nécessairement rendus. Les indications de marques et les adresses qui figurent dans ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations.

CLUB DE CŒUR

Par **Zahir Oussadi, Ianis Periac** & **Romain Vinot** - Photo **Panoramic**

"Aujourd'hui, je réalise mon rêve en signant dans mon club de cœur..." Ou bien : *"C'est mon club formateur, mon club de toujours, ce sera un déchirement de le quitter"*... Chaque année, on a droit aux mêmes déclarations enflammées qui nous feraient presque croire que l'amour du maillot existe encore.
Mais désolé, chez *Onze*, on préfère juger sur pièces. Allez hop, interro surprise en 10 questions pour Lucas Deaux, Édouard Butin et Benjamin Stambouli !

Lucas Deaux

5/10 Passable

Quelle est la date de création du club ? (21 avril 1943)
Oh la vache ! Ça commence dur. 1942 ? *(On lui souffle la réponse.)* Ah ben ça va, j'ai bon alors ?

Combien de titres de champion de France ton club a-t-il remporté ? (8)
ok 8 ?

Combien de Coupes de France gagnées ? (3, en 1979, 1999 et 2000)
Alors là, ça va être au pif. Je dirais 2 ou 3 mais j'ai peur de me prononcer. 3 ? *(Nous lui donnons la réponse)* C'est bon ça ! Je suis à 3/3 alors, parce que la première, je la compte bonne...

ok

Quel est le budget de ton club pour cette saison ? (32 M€)
bien
32 M€ ! Je le sais parce que je l'ai lu dans France Football en début de saison.

Quelle est la meilleure performance de ton club en coupe d'Europe ? (Demi-finale de Ligue des Champions en 1996 contre la Juve)
Demi-finale. Je me souviens de l'avoir vu à la télé quand j'étais petit. Il y avait Pedros et c'était contre la Juve de Ravanelli. Je dirais 1995 ou 1997. C'est pas mal déjà, non ?

Quel est le nom du plus gros groupe de supporters ? (Allez Nantes Canaris)
J'hésite. Soit Brigade Loire, soit L'Esprit Canari. Le plus ancien, c'est Allez Nantes Canari. Je tente : Brigade Loire ? non !

Quelle est la capacité d'accueil du stade ? (37 583 places)
Entre 38 000 et 39 000. dommage !

Qui est le meilleur buteur de l'histoire du club ? (Bernard Blanchet, 126 buts dont 111 en championnat 1962-1974).
Oh la vache ! Il y en a eu des attaquants à Nantes. N'Doram ? Halilhodzic ? Der Zakarian !? En plus, je ne m'intéresse pas aux attaquants, moi.

Qui est le joueur le plus capé de l'histoire du club ? (Jean-Paul Bertrand-Demanes, 650 dont 532 en championnat)
Henri Michel ? *(Nous lui soufflons la réponse)* Je ne le connais même pas. 650 matchs ? Il a joué blessé, c'est pas possible...

Quel est le plus gros transfert de l'histoire du club ? (Ariza Makukula, été 2002, 6 M€)
Alors déjà, c'est pas moi puisque je suis arrivé gratuit. Aucune idée. *(On lui donne la réponse.)* Qui ? ?

Édouard Butin

7/10 Bien

Quelle est la date de création du club ? (14 juin 1928, fusion en 1930, devient pro en 1932-1933)
Je connais la date, c'est 1928. Le jour ? J'en sais rien. (Le 14 juin). Zut, je suis né le 13. OK

Combien de titres de champion de France ton club a-t-il remporté ? (2 en 1935 et 1938)
Deux, dans les années 30. Je ne me souviens pas des années. bon ok !

Et combien de Coupes de France ? (2 en 1937 et 2007) dommage !
Il y en a une à coup sûr, en 2007, parce que j'étais au club. Après, je dirais deux autres durant la période glorieuse.

Quel est le budget de ton club pour cette saison ? (40 M€)
Je l'ai vu récemment quelque part, ça doit être 40 millions d'euros. ✓

Quelle est la meilleure performance de ton club en Coupe d'Europe ? (Demi-finale de Coupe de l'UEFA en 1981)
On n'a jamais disputé la Champions League, alors c'est une demi-finale de Coupe de l'UEFA. Je le sais car on a rendu hommage à cette génération récemment. L'année ? Allez… 1980 ! bien

Quel est le nom du plus gros groupe de supporters ? (Le Supporter Club du FCSM)
Les Joyryders ? Si ce n'est pas eux, je ne vois pas. non !

Quelle est la capacité d'accueil du stade ? (20 005 places)
20 000 ! C'est une réponse à 500 personnes près. Ah finalement, j'étais encore plus proche de la bonne réponse *(rire)*. très bien

Qui est le meilleur buteur de l'histoire du club ? (Roger Courtois, 237 buts, 191 en L1)
Hou là ! Faut que j'invente quelque chose (rire). Y'a pas un nom genre Stéphane Paille ? C'est pas juste, je n'étais pas né. ?

Qui est le joueur le plus capé de l'histoire du club ? (Albert Rust, 454 matches, 390 en L1)
Quel poste ? J'ai le droit à un indice ? Il faut m'aider… C'est un gardien ? Ah ça y est, je sais, c'est Albert Rust. oui.

Quel est le plus gros transfert de l'histoire du club ? (Brown Ideye, 4,20 M€)
Ça ne doit pas être énorme, ce n'est pas dans la politique du club de dépenser des fortunes. C'est récent, je suppose. Peut-être Brown Ideye, aux alentours de 4 M€. À la vente, c'est sûrement Marvin Martin. ✓

7/10 Bien

Benjamin Stambouli

Quelle est la date de création du club ? (1919 sous le nom de Stade Montpelliérain et rachat en 1974 par Nicollin. MHSC depuis 1989)
L'année, tu veux dire ? Je dirais 1974 avec Nicollin. Pour le changement de nom, je ne sais pas ! *(On lui souffle la réponse.)* Ah, je ne pensais pas que c'était si récent ! ✓

Combien de titres de champion de France ton club a-t-il remporté ? (1 en 2011-2012)
C'est facile ! Un seul, j'y étais ! ok

Combien de Coupes de France gagnées ? (2, en 1929 et 1990)
Je dirais une, dans les années 90. Quoi ? 1929 ? Mais ça compte pas, ça ! Faux !

Quel est le budget de ton club pour cette saison ? (40 M€)
Oh, je ne suis pas comptable, moi… 35 M€. 40 ? Ben, j'étais pas si loin. ✓

Quelle est la meilleure performance de ton club en Coupe d'Europe ? (Quart de finale de Coupe des Coupes en 1991 contre Manchester)
Toutes compétitions confondues ? Le plus loin, il me semble que c'est un quart de finale face à Manchester en C1. Ah, en Coupe des Coupes ? J'avais bon quand même ! ✓

Quel est le nom du plus gros groupe de supporters ? (Butte Paillade 91)
C'est la Butte Paillade 91 ! bien

Quelle est la capacité d'accueil du stade ? (32 950 places)
Euh, je sais qu'ils sont nombreux ! 26 000 ? *(On lui donne la réponse.)* Ah, ouais, quand même ! faux

Qui est le meilleur buteur de l'histoire du club ? (Laurent Blanc, 84 buts dont 76 en championnat)
C'est Laurent Blanc. Combien de buts ? Je dirais 70. 84 ? C'est mieux que ce que je pensais ! dommage

Qui est le joueur le plus capé de l'histoire du club ? (Pascal Baills, 429 matchs, dont 365 en championnat)
Je dirais Pascal Baills avec 350 matchs. 429 en tout ? Eh ben, je sais pas si je les atteindrai, mais j'aimerais bien ! très bien

Quel est le plus gros transfert de l'histoire du club ? (Daniel Congré, été 2012, 6 M€)
J'hésite entre deux. Je dirais quand même Daniel Congré, genre 5 M€. (On lui donne le chiffre.) J'étais pas si loin, un million, c'est rien ! allez ok

PARIS LE CLUB
RÉVONS PLUS GRAND
PARIS LE CLUB
TOUS LES SAMEDIS À 12H50
Malika Ménard et Jean-Philippe Lustyk :
La seule émission exclusivement consacrée au Paris Saint-Germain
paris île-de-france
VOUS ÊTES AU BON ENDROIT
paris-ile-de-france.france3.fr
francetélévisions

REIMS BY...
Mickaël Tacalfred

Par **Zahir Oussadi** - Photo **Panoramic**

Parce qu'un club, c'est aussi une ville, une région, des habitants et des traditions, il est grand temps de s'intéresser à notre patrimoine culturel. Interview "Jean-Pierre Pernaut" avec Mickaël Tacalfred, qui nous présente la cité des sacres, Reims.

" ***Signorino en prend plein la gueule.*** "

Comment fait-on pour s'adapter quand on arrive à Reims ?
J'ai mis deux bonnes années à m'y faire. Par rapport à Paris où j'ai passé une grande partie de ma vie, tu fais vite le tour de Reims. Mais, ça reste une ville très importante, la onzième de France si je ne me trompe pas *(la douzième, ndlr)*.

Qu'est-ce qu'on peut faire de sympa à Reims ?
On peut tout faire ici : visiter des caves, manger dans des restos sympas, jouer au bowling, se faire un ciné ou une pièce de théâtre.

Et le meilleur resto du coin ?
Je ne suis vraiment pas spécialiste des restaurants. Contrairement à beaucoup d'autres joueurs, je préfère manger chez moi en famille. Il y a une très bonne cuisinière à la maison : ma femme.

C'est quoi le quartier chaud à Reims?
Pour moi qui suis originaire de la région parisienne, je trouve Reims plutôt calme. On ne va pas se mentir, on ne se sent pas en danger ici. Bon, il y a quand même quelques quartiers chauds comme la Croix Rouge. Certains ne s'y aventurent pas. Mais, ça reste correct par rapport à Paris, Marseille ou Lyon.

Quelle est la meilleure boîte de nuit de Reims ?
Il n'y a pas cinquante boîtes de nuit ici. L'Atrium est la plus connue et la plus grande.

Où on peut "pécho" à Reims ?
Ouh là, ça fait longtemps que je ne suis plus dans le circuit *(rire)*. Je ne sais pas comment ça se passe. J'imagine que certains doivent passer du temps sur Facebook.

C'est qui le taulier à Reims ? Le mec avec qui il faut être pote pour rentrer partout ?
Déjà, c'est bien d'être en bons termes avec le président, Jean-Pierre Caillot, c'est un homme de réseaux. Ensuite, il faut se mettre dans la poche Fabrice Harvey, le directeur commercial. Il connaît tout le monde à Reims. Dernièrement, j'ai fait appel à lui pour organiser rapidement une visite de cave à des membres de ma famille. Il s'est montré très efficace *(rire)*.

Quel est le match à ne pas perdre quand on joue à Reims ?
À l'époque, c'était le derby contre Sedan, car la rivalité est forte, les supporters tiennent à ce match. Maintenant, il ne faut pas perdre contre le dernier du championnat.

Qu'est-ce qu'on fait un dimanche d'hiver à Reims ?
On ne sort pas beaucoup, on reste au chaud. Je suis plutôt casanier donc ça ne me dérange pas plus que ça.

On exerce quel métier à Reims quand on n'est pas footballeur ?
C'est la ville du champagne, il y a donc pas mal de viticulteurs.

Il faut s'habiller comment pour être swag à Reims ?
Le vestiaire du Stade de Reims est très simple, très sobre, sans extravagance. Bon, parfois, Franck Signorino s'aventure dans de drôles de tenues, mais tous les joueurs de l'équipe se chargent de le chambrer. Je peux vous dire qu'il en prend plein la gueule *(rire)*.

TOPITO

LE FOOT, DU COTÉ TOP
WWW.TOPITO.COM

8 SOUVENIRS DE FOOTEUX QUAND ON ÉTAIT GOSSE

Petit flashback : le foot avant, c'était des matchs sans caméras de télé, dans des petits stades de campagne sans tribunes avec des gamins qui couraient partout. Ce gamin, c'était vous aussi.

1. On se rêvait un destin d'attaquant surdoué alors qu'on était déjà défenseur en poussin
La sélection naturelle, même au foot, elle commence très tôt.

2. On avait des maillots un peu, voire beaucoup, trop grands
On les aurait bien aimées un peu moins longues les manches.

3. On rêvait de Copa Mondial alors qu'on avait des Patrick moulés
Mais maman disait que notre pied grandissait trop vite pour ces chaussures trop chères.

4. On attendait le premier simili de tacle avec impatience pour se rouler dans la boue
Jouer au foot c'est bien. Mais avoir le droit de finir plein de boue, c'est mieux.

5. On avait un peu peur du ballon trop gonflé
Celui qui file un peu le tournis quand on fait la première tête.

6. On se disait que l'échauffement, ça ne sert à rien
On commencait par aligner quelques caramels dans le but vide. Et après on allait chercher la balle derrière.

7. On maîtrisait la science du «pointard»
Le geste instinctif du buteur, celui qui conclue un gros cafouillage avec 14 joueurs sur le même ballon.

8. On attendait impatiemment le retour au vestiaire pour se passer le Fanta Orange
Qui piquait beaucoup trop. La victoire avait un goût chimique.

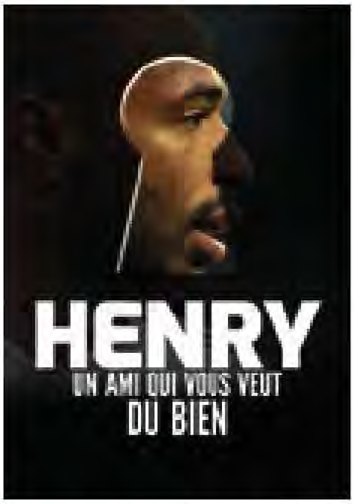
Atchiqueatchiqueacthiqueaieaieaie.

TOP 10

LES TRUCS POUR EMPÊCHER LE PSG D'ÊTRE CHAMPION AVEC 32 POINTS D'AVANCE

1. *Ne les faire jouer que contre Montpellier et Evian*
2. *Rappeler Fabrice Pancrate et Bernard Mendy avec l'assurance d'être titulaires*
3. *Trouver rapidement 18 milliardaires russes pour acheter les 18 autres clubs*
4. *Demander l'intégration exceptionnelle du Bayern à la Ligue 1 pour les 6 mois qui viennent*
5. *Remettre les poteaux carrés. On sait jamais*
6. *Réouvrir le Parc aux Hooligans et sanctionner le club de 37 points de pénalité au premier pétard*
7. *Arrêter le championnat tout de suite, y'a que 4 points d'écart*
8. *Les faire jouer contre Chasselay en espérant qu'ils perdent Ibra sur un tacle un peu dangereux. Et Cavani. Et Thiago Silva*
9. *Expulser Ibra à chaque fois qu'il conteste une décision arbitrale*
10. *Envahir le Qatar. Vite.*

LE "CINÉ FOOT" - (DES JOUEURS ET DES FILMS)



Henry, un ami qui vous veut du bien

Les Boghossian

La menace Chantôme

Mon Petit Gazon taille les lecteurs de Onze Mondial

DES PRÉSIDENTS COMPLÈTEMENT FOOT

Par **Zahir Oussadi** - Photo **Panoramic**

Passionnés, impulsifs, dévoués, sanguins, ces présidents de club incarnent les excès du football. Capables de prendre une décision sur un coup de tête, ils virent leur entraîneur avant de le rappeler la semaine suivante. À côté d'eux, Loulou Nicollin et Jean-Michel Aulas feraient presque figure de types raisonnables.

GEORGE "GIGI" BECALI

(Steaua Bucarest, 2003 à aujourd'hui)

À côté de lui, Silvio Berlusconi passerait presque pour un enfant de chœur. En Roumanie, "Gigi" Becali fait la pluie et le beau temps. Considéré par beaucoup comme l'un des hommes les plus influents du pays, le propriétaire du Steaua Bucarest et patron du PNG-CD (Parti de la Nouvelle Génération – Chrétien-Démocrate) s'est surtout bâti une réputation de crapule.

Règlements de comptes, corruption, séquestration, achats de matchs, intimidations et agressions sur journalistes, le parrain de Gheorghe Hagi accumule les casseroles.

Sans parler de ses prises de position souvent choquantes. Il y a quelques années, celui qui a fait fortune dans l'immobilier a refusé le recrutement de Florent Sinama-Pongolle sous prétexte qu'il "est noir". Il a également interdit à ses joueurs de chanter *We are the Champions* pour la bonne et simple raison que Freddy Mercury, le chanteur du groupe Queen, était homosexuel. Énième preuve de sa mégalomanie débordante, il a fait peindre un tableau inspiré de la *Cène* de Léonard de Vinci, dans lequel il incarne Jésus-Christ et ses joueurs les apôtres. Il finira bien par se trouver un Judas.

CHRISTIAN CONSTANTIN

(FC Sion, 1992 à 1997 et 2003 à aujourd'hui)

Son nom ne dit sans doute rien aux amateurs de football. Pour l'UEFA et la FIFA, en revanche, le "Bernard Tapie des Alpes" demeure un mauvais souvenir.

Le patron du FC Sion est entré en guerre et a attaqué en justice les deux institutions phares du football mondial. Motif de son courroux : la décision de l'UEFA d'exclure le FC Sion de l'Europa League. À l'époque, le club sédunois est interdit de recrutement, mais son patron n'en fait qu'à sa tête. Il débauche six éléments et les aligne en C3. Du Constantin tout craché, qui n'a peur de rien et surtout pas Michel Platini, le patron de l'UEFA : *"Chez moi, il serait l'assistant de mon chauffeur."*

En quinze ans dans le Valais, l'homme d'affaires helvète a multiplié les frasques. Depuis avril 2012, dix coachs ont défilé à Sion. Un record. Cet ancien joueur professionnel est même allé jusqu'à s'asseoir lui-même sur le banc à deux reprises : en 2008, après le limogeage de l'Allemand Uli Stielike, puis en 2009, en demi-finale de la Coupe de Suisse. Afin d'échapper à la nouvelle taxe sur la sécurité, Constantin envisage même de retirer son équipe et d'en transférer les actifs à Lausanne, dont il reprendrait la moitié des parts.

MAURIZIO ZAMPARINI

(Palerme, 2002 à aujourd'hui)

Les Italiens le surnomment *"Mangiallenatori"*, le dévoreur d'entraîneurs. En près d'une décennie à la tête de l'US Palerme, Maurizio Zamparini a consommé pas moins de 46 techniciens. La palme revenant à Francesco Guidolin et Delio Rossi, tous deux licenciés à trois reprises et rappelés autant de fois.

Mais "Zampa" reste avant tout un redoutable homme d'affaires. Originaire du Frioul, il a fait fortune en lançant une chaîne de magasins d'accessoires pour la maison. Rattrapé par sa passion pour le football, il investit en 1987 dans le Venise Calcio qu'il conduit de la Serie C2 (l'équivalent de la CFA) à la Serie A. En 2002, il vend ses parts pour racheter l'US Palerme, cédée par son ami Franco Sensi (alors patron de la Roma). Il obtient rapidement l'accession dans l'élite où son flair et sa gestion financière font des ravages.

En quelques années, le boss rosanero empoche des millions grâce aux ventes de Sirigu, Balzaretti, Grosso, Kjaer, Barzagli, Zaccardo, Toni, Nocerino, Cavani et Pastore, pour ne citer que les plus célèbres.Malheureusement pour lui, ces ventes répétitives plombent l'équipe, reléguée en Serie B la saison passée.

JÉSUS GIL Y GIL

(Atlético Madrid, 1987 à 2002)

Avant de mourir, le fantasque président de l'Atlético Madrid avait fait part de sa dernière volonté : être enterré avec un drapeau aux couleurs de son club. Le lendemain de son décès, 50 000 socios s'étaient déplacés au Vicente Calderon pour lui rendre un ultime hommage. À lui seul, cet élan témoigne de la cote de popularité de l'ancien maire de Marbella. Adulé des fans, il était toutefois haï par le reste de l'Espagne.

Ses déboires judiciaires (corruption, détournements de fonds, fraude, escroquerie…), ses penchants racistes, homophobes et sexistes ainsi que ses déclarations tapageuses n'ont pas vraiment contribué à adoucir le climat autour de sa personne.

Qu'importe pour les Colchoneros, le règne Gil y Gil (30 entraîneurs utilisés, 1 Liga, 3 coupes d'Espagne) coïncide avec l'une des plus belles périodes de l'équipe et une pluie de stars dans la capitale espagnole. Malgré le titre de champion en 1996, l'Atlético s'est forgé une réputation de perdant magnifique. Et ça, ça n'a pas de prix pour les Matelassiers.

LEXIQUE
du parler foot 2014

Photo **Panoramic**

Depuis que le foot existe, journalistes et consultants télé rivalisent d'imagination pour l'enduire d'un vernis pseudo-scientifique. Du coup, le vocabulaire et les éléments de langage du foot se renouvellent et s'enrichissent en permanence, avec des expressions qui ne veulent pas dire grand-chose mais qui donnent l'illusion qu'on s'y connaît en ballon quand on les place dans la conversation. Petite sélection et décryptage de quelques expressions-clés apparues ces dernières années.

(Toutes les déclarations présentes dans cet article sont évidemment des fakes. Toute ressemblance avec des propos tenus par les intéressés ne saurait donc être que purement fortuite. Ou pas.)

"Le manque de temps de jeu"

Ah, le fameux temps de jeu et le manque qui va avec... Formule couramment utilisée par les cireurs de banc du monde entier pour expliquer leurs prestations ratées. Plutôt que d'avouer qu'on n'a pas le niveau, on annonce qu'on manque de temps de jeu. Et donc de rythme. C'est moins humiliant quand on accepte ensuite d'être prêté à un club qui joue le maintien, avec l'espoir – parfois déçu – de relancer une carrière laborieuse.

Exemple : *"Je préfère quitter l'OM pour retrouver du temps de jeu à Sochaux"* [Jordan Ayew]

"Le dépassement de fonction"

Expression utilisée quasi exclusivement par Christophe Dugarry, caractérisant l'apport supplémentaire d'un joueur par rapport à ce qu'exige son rôle sur le terrain. Lorsqu'un milieu défensif apporte le surnombre en attaque, il dépasse le cadre de sa fonction.

Exemple : *"Étonnant, ééétonnant que Christophe Jallet ne prenne pas plus son couloir, il n'y a aucun dépassement de fonction chez le latéral du PSG !"* [Christophe Dugarry, évidemment]

"Le circuit préférentiel"

Processus d'analyse algorithmique destiné à décrypter le cheminement offensif du référentiel bondissant rationnellement privilégié par une formation. Autrement dit : par où passe le ballon ?

Exemple : *"Le circuit préférentiel du PSG est clairement orienté à droite, même si le côté gauche a aussi son mot à dire."* [Franck Sauzée]

"Prendre l'information"

Formule désignant un joueur qui regarde autour de lui avant d'agir, afin d'évaluer les options à sa disposition. La base du jeu collectif, donc, mais un concept étranger à certains joueurs de L1 qui se croient encore sur le terrain de leur quartier.

Exemple : *"Oui magnifique, on voit bien sur ce ralenti qu'André-Pierre Gignac prend l'information avant de frapper… dans le virage nord."* [Grégoire Margotton]

"La porte est ouverte…"

Prononcée le plus souvent par un président ou un entraîneur pour signifier que, peut-être, éventuellement, enfin faut voir mais ça pourrait se faire, un joueur est transférable… Cette locution si chère aux rédacteurs du 10Sport et de Foot Mercato signifie en réalité : *"Appel à tous les agents : il a les pieds carrés et il nous coûte un rein, on n'en veut plus, trouvez-lui un point de chute fissa, on est prêt à le brader !"*

Variante : la porte est "entrouverte" : *"Si personne n'en veut, on le gardera, mais s'il peut se barrer, ça nous arrangerait."*

Exemple : *"La porte est ouverte pour Gourcuff, qui effectue un retour fracassant à l'OL et va jouer la Coupe du Monde au Brésil. Franchement, si Cabaye vaut 25 millions, Yoann en vaut bien le double."*

[Jean-Michel Aulas]

"Le projet de jeu"

Ensemble des dispositifs technico-tactiques mis en place par un coach pour faire jouer son équipe comme il l'entend. Selon la légende, un entraîneur avec un projet de jeu serait protégé par les dieux, contrairement à l'entraîneur sans projet de jeu condamné à errer pour l'éternité sur les listes de l'Unecatef. Le projet de jeu est un totem d'immunité qui protège le coach contre l'élimination lors du conseil.

Exemple : *"Philippe Montanier n'est absolument pas menacé, il a un vrai projet de jeu pour le Stade Rennais."*

[François-Henri Pinault]

"Être bien en place"

Locution utilisée par 98,3 % des entraîneurs et des joueurs de Ligue 1, généralement au sortir d'une purge sans nom, pour masquer une indigence offensive aussi totale que dramatique. L'accent est alors mis sur la solidité défensive de l'équipe, qui a joué "en bloc" et a "bien verrouillé les couloirs". Synonyme : Bétonneuse.

Exemple : *"C'est qui ce Bienamplasse dont parle tout le temps, papa ?"*

[Grégory Puel]

"Le deuxième ballon"

Rien à voir avec un second ballon offert aux adversaires du Barça au bord de la crise de nerfs. Non, le "deuxième ballon", c'est celui qui retombe après une première phase de jeu, à la suite d'un duel aérien par exemple. Selon les spécialistes, ce deuxième ballon est plus important que le premier.

Exemple : *"Brandao, ce n'est pas Zlatan, on est d'accord, mais grâce à son jeu en point d'appui, les Verts sont beaucoup plus présents sur les deuxièmes ballons."* [Olivier Rouyer]

"Le coefficient de spectacularité"

Inventé, conceptualisé et breveté par Philippe *"The Palette"* Doucet, le coefficient de spectacularité est un néologisme basé sur une notion simple : plus y a de buts, plus y a de spectacle ! Le "coeff de spec" est donc indexé sur le nombre moyen de buts (inscrits et encaissés) appliqué à un stade ou à une équipe. Cette notion s'oppose au proverbe lillois : *"0-0 vivant vaut mieux que 2-2 chiant !"*

Exemple : *"Absolument Grégoire, le coefficient de spectacularité est très élevé pour cet alléchant Lille-Toulouse."* [Philippe Doucet]

FRANÇOIS BAROIN
"Je suis un enfant de Larqué"

Par **Arnaud Ramsay** - Photo **Panoramic**

Nourri aux exploits européens des Verts, le député-maire de Troyes, ancien ministre de l'Intérieur puis de l'Économie et des Finances, a une idole, Platoche, et un rêve : commenter un multiplex à la radio.

"Mal fait mon nœud de cravate ? Alors là, ça m'étonnerait."

"

Après son triplé contre la Yougoslavie à l'Euro 84, j'ai compris que Platini était un génie.

"

On ne l'a pas vu vieillir. Benjamin de l'Assemblée Nationale en 1993, François Baroin approche tranquillement la cinquantaine (en 2015). Il n'est plus le feu follet de l'équipe de football du Palais Bourbon. "*Depuis mon opération de l'épaule, je n'ai pas vraiment repris le sport*", regrette-t-il. La passion d'enfance demeure toutefois intacte. "*Dans la cour de récréation, si on me donnait un ballon, j'étais le gamin le plus heureux du monde. Très jeune, j'ai joué en club. Je collectionnais les vignettes Panini et j'étais abonné à Onze.*"

À l'époque, comme tout le monde, ce sont les Verts qui lui donnaient des frissons. "*Je suis un enfant de Larqué mais aussi de Piazza, de Curkovic, de Janvion, des frères Revelli, de Sarramagna, de Repellini, de Triantafilos.*" "*Bizarrement*", l'ex-porte-parole du gouvernement Juppé conserve encore de la tendresse envers l'ASSE. "*J'aime l'idée du revival, avec la restauration de l'hymne, l'ouverture d'un musée. Tout ce qui est identitaire va dans le sens d'une passion sincère.*"

Mais celui qui lui a fait prendre son pied, c'est Platini. "*C'était mon héros, il m'a fait vivre mes plus belles émotions. Quand je l'ai rencontré, j'avais des étoiles dans les yeux. Même président de l'UEFA, il reste pour moi Platoche, le numéro 10, ses coups francs enveloppés, ses feuilles mortes, ses buts décisifs à l'Euro 84. Contre la Yougoslavie, il marque du gauche, de la tête et un coup franc du droit : ce jour-là, j'ai compris que ce type était un génie.*" François Baroin soutient d'ailleurs son idole sur l'instauration du fair-play financier.

Au Parc pour les enfants

S'il fréquente le Parc des Princes, surtout pour "*faire plaisir à [mes] enfants*", et se réjouit que le PSG devienne "*une équipe à la dimension mondiale*", il prévient : "*C'est très bien que des investisseurs étrangers mettent beaucoup d'argent mais le football français ne pourra pas se résumer à trois-quatre clubs à 400 millions d'euros de budget. Il doit exister davantage de brassage, de mobilisation sociale. Le foot, devenu un spectacle et même parfois de l'art, ne doit pas se résumer à du business. Avec l'essentiel des postes budgétaires consacré aux charges de personnel, il faut des montagnes d'argent pour imaginer résister aux mauvais résultats sportifs. Ce modèle économique est préoccupant.*"

Les finances de l'ESTAC (Espérance sportive Troyes Aube Champagne), pensionnaire de Ligue 2 et demi-finaliste de la Coupe de la Ligue, sont saines. Maire de la ville, mandat qu'il remet en jeu, il jure que l'étiquette de beau jeu attachée à l'équipe de Jean-Marc Furlan n'est pas un argument électoral. "*J'adore mon club, j'en suis supporter mais ma ligne est simple : chacun son métier et les vaches seront bien gardées. Le revenu moyen à Troyes est inférieur à celui de la moyenne nationale. Le stade permet de rencontrer des gens qu'on ne croise pas ailleurs, dans les réunions de quartier ou dans les associations.*" C'est avec son père, Michel Baroin, grand maître du Grand Orient de France, disparu en 1987 dans un accident d'avion au Cameroun, qu'il a d'abord arpenté les travées du stade de l'Aube. Il était dans les tribunes en 2001 quand les hommes d'Alain Perrin ont battu le Leeds (3-2) de Dacourt, Keane, Viduka et Kewell en Coupe de l'UEFA. "*Leur président m'avait demandé qui était ce gaucher sur l'aile. Il s'agissait de Jérôme Rothen, qui n'avait pas besoin de courir plus vite que son défenseur pour centrer et faire des passes décisives.*"

Les symboles Matuidi, Niang et Sidibé

François Baroin a de l'affection pour cette période dorée, "*avec ces joueurs magnifiques, le Suédois Svensson, Heurtebis, Saïfi, Loko, Celestini, le capitaine de la Suisse, Djukic, ce Yougo qui sentait le foot de façon incroyable, Boutal, un attaquant qui taclait comme un défenseur pendant 90 minutes.*" Plus encore que cette aventure, il a été marqué par le centre de formation, inauguré en 2002 sous les yeux d'Aimé Jacquet. "*Blaise Matuidi y est arrivé à 16 ans, c'est vraiment un produit maison, comme le Lillois Djibril Sidibé, tandis que Mamadou Niang a achevé sa formation à Troyes.*" Baroin a aussi côtoyé Nicolas Dehon, 19 saisons à l'ESTAC, qui dirige les gardiens du PSG après ceux de l'OM. "*La famille Dehon est connue à Troyes, ses parents travaillaient au musée, on avait joué l'un contre l'autre lors des matchs entre élus et personnel (le porte-bonheur de Mandanda était fonctionnaire municipal en disponibilité, ndlr). C'est un type attachant et compétent.*"

Journaliste à Europe 1 durant près de cinq ans avant de se lancer en politique, François Baroin ne désespère pas un jour de réaliser son rêve : commenter un multiplex. "*Sur Europe, j'ai présenté les journaux du matin, travaillé au service infos générale, économie, politique mais pas sport. J'aurais adoré commenter une soirée de foot en direct.*" L'ex-ministre se met à rêver tout haut : "*Je m'imagine bien en tribunes en janvier par -15°C et faire vibrer les auditeurs. J'adore la radio. Je pourrais aussi coordonner un multiplex, proche des dernières journées, lors de la bataille pour la descente et le titre.*" Avec les élections municipales qui approchent, c'est un autre genre de bataille qui l'attend…

Non, ce monsieur à moustache n'est pas Louis II.

POUR 50 BRIQUES, T'AS PLUS RIEN !

Par **Made in Foot** - Photo **Panoramic, DR**

Frédéric Thiriez a eu peur de tout perdre. Le président de la Ligue de Football Professionnel (LFP) ne s'en est pas caché, il fallait à tout prix trouver un accord avec l'AS Monaco avant une intervention de l'État. Le 29 janvier dernier, une audience devant le Conseil d'État devait se tenir après le recours du club de la Principauté. Ce dernier contestait l'ultimatum de la Ligue, qui avait laissé jusqu'au 1er juin 2014 à l'ASM pour déménager son siège social en France. "*Dans ces conditions, il est apparu à la majorité des membres du bureau qu'un arrangement, même s'il pouvait être jugé financièrement insuffisant, était préférable à un mauvais procès*", a expliqué Thiriez dans une lettre adressée à l'ensemble des clubs professionnels.

Finalement, plus de litige, ni d'audience. D'un bref communiqué, l'AS Monaco a confirmé sa décision, évoquant "*un souci d'équité et d'équilibre des compétitions*". Le club s'est ainsi engagé "*à verser un montant volontaire, forfaitaire et définitif de 50 millions d'euros à la LFP (en deux versements de 25 millions) et à se désister du recours introduit devant le Conseil d'État.*" En d'autres termes, le club de la Principauté versera 50 millions d'euros en deux ans, point barre. On est bien loin des 200 millions exigés en mai 2013 par le président de la FFF, Noël Le Graët. Tant de remue-ménage pour un tel résultat. Finalement, cet accord ne change rien. Juridiquement, Monaco est toujours dans l'illégalité. Mais une illégalité tolérée. Dans l'intérêt supérieur du football français. Car même en cas de victoire devant le Conseil d'État, la LFP y aurait perdu au change. Monaco n'aurait sans doute jamais cédé – en vertu des accords entre la Principauté et l'Etat Français, qui prévalent sur les lois sportives –, et son propriétaire russe, Dmitry Rybolovlev, aurait pu quitter l'Hexagone plus tôt que prévu.

Certains présidents continuent néanmoins de s'estimer floués par cet accord. "*On n'a pas été consultés*" regrettait Louis Nicollin dans les colonnes du JDD. "*C'est un non-sens économique*", selon Jean-Louis Triaud, également cité par l'hebdomadaire. Mais la fronde des derniers mois semble être bien plus clairsemée. La répartition du pactole reste encore à l'étude. Ces 50 millions d'euros, "*les vautours vont se jeter dessus*", a ajouté le président bordelais. Finalement, cette taxe n'a toujours pas fini de faire parler. Mais quoi qu'il arrive, Monaco continuera à jouer en Ligue 1. Et dès la saison prochaine, le club de la Principauté défendra, sauf accident, les chances françaises en Ligue des Champions.

Sur le web : www.madeinfoot.com / www.madeingones.com / www.madeinmarseillais.com / www.madeinparisiens.com / www.madeingirondins.com / www.madeinsaint-etienne.com / www.madeindogues.com / www.madeinpaillade.com / www.madeinmonegasque.com

LAURENT RUQUIER

"Ça me fait chier d'aller au Parc"

Propos recueillis par **Emmanuel Bocquet** - Photo **Panoramic, DR**

Poids lourd du PAF, humoriste, producteur et auteur de théâtre, Laurent Ruquier multiplie les casquettes. Pour *Onze Mondial,* il coiffe aujourd'hui celle du fan de foot qu'il est depuis toujours. Interview ballon avec le chouchou des ménagères.

Laurent sur fond bleu.

***Onze Mondial* : Laurent Ruquier, le grand public le sait peu, mais vous êtes un vrai amateur de foot.**
Laurent Ruquier : C'est vrai. J'ai commencé à m'intéresser au foot vers 9, 10 ans. Ensuite, j'allais voir le Havre, qui jouait à Deschaseaux à l'époque. Je n'ai pas encore mis les pieds dans le nouveau stade. Il faut dire qu'il n'y a pas beaucoup de raisons d'y aller en ce moment *(rire)*… Je faisais même les déplacements avec les supporters. À l'époque, c'était à Nœud-lès-Mines ou Cuiseaux-Louhans.

Qui vous a transmis cette passion ? À quand remonte cet intérêt ?
J'étais le petit dernier et j'avais trois frères qui jouaient au foot. Et puis très souvent, toute la famille se retrouvait devant le poste à la maison pour regarder des matchs, surtout au moment de l'épopée de Saint-Étienne. Après, en seconde, j'avais des potes en cours qui étaient juniors au HAC et on allait voir les matchs ensemble. C'est comme ça que je me suis retrouvé dans la tribune derrière les buts à Deschaseaux.

Avez-vous taquiné un peu le ballon, vous-même ?
Non, jamais. Mes parents ne m'avaient pas inscrit au foot quand j'étais gamin, et c'est un vrai regret car j'aurais adoré ça. Après, c'était trop tard. Ce n'est pas à 15 ans qu'on commence. D'ailleurs, je n'ai commencé à faire du sport qu'à 30 ans. Je suis un vrai supporter moi : à l'aise sur le canapé, moins sur un terrain !

Vos souvenirs de matchs pendant cette période, c'est quoi ?
Les derbies Rouen-Le Havre au stade Robert Diochon. Je faisais mes études à Rouen et mon père étant Rouennais – et donc supporter du FCR – et moi à fond derrière le HAC, les discussions étaient aussi âpres dans les gradins que les matchs l'étaient sur la pelouse.

Ça vous arrivait de causer ballon avec Zemmour et Naulleau ?
Oui, mais pas tant que ça. On était content quand on avait des invités issus du monde du foot dans *On n'est pas couché*, mais c'est tout. Enfin de toute façon, je ne les voyais pas tant que ça en dehors de l'émission, les deux Éric.

« Je suis un sélectionneur moi aussi. D'ailleurs, il m'est déjà arrivé de mettre un chroniqueur sur la touche. »

Vous allez toujours au stade aujourd'hui ?
Évidemment. Mais pas partout. Ça me fait chier d'aller au Parc. Je reconnais que voir jouer le PSG est vraiment agréable cette saison et je sais que c'est mieux qu'avant, mais l'ambiance d'il y a quelques années m'a vraiment dégoûté, même si je sais que ça s'est amélioré de ce point de vue. En revanche, je vais parfois au Vélodrome parce que j'ai la chance d'avoir une maison à Marseille. Mais mon vrai truc, c'est de suivre les Bleus.

Vous irez au Brésil, cet été ?
Oui, j'irai avec des potes. J'ai souvent fait des déplacements sur des sites de Coupe du Monde. J'étais en Afrique du Sud en 2010, par exemple. Et j'irai au Brésil cet été. J'arrive pour la seconde phase. En principe, je verrais un quart de finale, une demie et la finale.

Vous regardez beaucoup de foot à la télé ?
(Il coupe) Ah oui ! Tous les week-ends. Je suis même abonné à beIN, la totale…

Foot français, foot européen…
Je suis plutôt Ligue 1. Mais c'est surtout parce qu'il faut se limiter, sinon on peut passer le week-end sur son canapé à mater du foot.

Ce n'est donc pas une passion dévorante ?
Disons que j'ai quand même d'autres centres d'intérêt dans la vie. Pour un gros match, je vais tout faire pour être devant ma télé à l'heure H, mais entre un petit match et une bonne pièce de théâtre, le choix est vite fait.

Certains artistes vont jusqu'à annuler un concert ou un enregistrement pour un match. Et vous ?
Pas moi. Enfin si, peut-être. Pour un quart ou une demi-finale de Coupe du Monde avec les Bleus.

Pour regarder un match, vous êtes plutôt canapé à la maison ou en mode excité avec les potes ?
J'aime bien les deux. Pour l'équipe de France, j'adore être en bande. Autrement, je préfère être tout seul.

Il en dit quoi, votre conjoint ?
Il ne s'y intéresse absolument pas. Mais comme moi, je me fous totalement de l'équitation [1], tout va bien !

Quel regard portez-vous sur le foot d'aujourd'hui et son évolution depuis trente ans ?
C'est ambivalent. Évidemment, voir les stars du PSG en Ligue 1, c'est sympa. Mais ça tue un peu le suspense. Si au bout de 20 ou 30 minutes de jeu, le match est déjà plié, ça devient un peu chiant. Et puis, quand il n'y a pas un seul joueur français dans une équipe, ça me dérange. Heureusement que Matuidi, Rabiot et maintenant Cabaye sont là, parce que l'esprit se perd un peu. Les vrais supporters du PSG sont sans doute très contents, mais le club y a laissé une partie de son identité.

Les comédiens/humoristes comme Arnaud Tsamère ou Julien Cazarre qui deviennent consultants foot, ça vous paraît crédible ?
Moi, je me demande surtout comment ils font pour dire tous les jours des trucs nouveaux sur le foot. Quand je regarde les débats, que ce soit sur i>Télé avec Praud – que j'aime beaucoup – ou sur RMC, je n'en reviens pas.

Fan de Praud ?
Il n'est pas con et il a des points de vue tranchés. Ça, ça me plaît.

Dernièrement, l'ancien international allemand Hitzlsperger a fait son coming-out…
J'ai vu ça, oui. ▸

[1] Laurent Ruquier est pacsé avec le cavalier et comédien Benoît Petitjean.

Mais encore une fois, cela intervient au moment de la retraite. Vous comprenez les réticences des sportifs à en parler pendant leur carrière ?
Évidemment. Pour le moment, ça reste compliqué et pas que dans le foot. Même chez les chanteurs ou les comédiens, il y en a beaucoup qui préfèrent ne pas révéler leur homosexualité. Brialy, au début de sa carrière, il se gardait bien de dire qu'il était pédé ! Nous, on le sait parce qu'on est dans le métier, mais ils ou elles ne le clament pas sur tous les toits. Et pourtant, ils ne se retrouvent pas à poil dans des vestiaires avec des collègues comme les footeux *(rire)*.

" Il se gardait bien de dire qu'il était pédé ! "

Ça servirait mieux la "cause" si un joueur le faisait alors qu'il est encore en activité, en pleine gloire, non ?
Bien sûr. Mais ça viendra. Je ne veux pas parler de courage, parce que chacun vit le truc à sa façon et je ne veux pas juger ça. Je suis évidemment contre toute forme d'outing. Maintenant, on se sent tellement plus à l'aise une fois que c'est sorti ! En tout cas, c'est ce que j'ai vécu. Mais je ne suis pas footballeur. Comment serait perçue une telle révélation au sein d'une équipe ? Est-ce que le regard de leurs coéquipiers changeraient ?

On peut aussi considérer qu'il n'est pas utile que le public connaisse l'orientation sexuelle d'un comédien, d'un footballeur ou d'un homme politique ?
Je suis d'accord avec vous. A priori, ça ne sert à rien… Si ce n'est faire avancer un peu les mentalités. C'est toujours ça de pris.

Le foot a parfois été un sujet d'inspiration pour vous. On se souvient notamment d'une vanne sur le gardien de but du Japon [2]…
Ah oui, alors là, pour le coup, je n'ai pas eu de chance, il jouait en Belgique et je ne le savais pas. Manque de culture foot *(rire)* !

Ça avait créé une belle petite polémique…
Oui, certains médias belges s'étaient emparé du truc. Et comme au même moment, un ministre japonais était à Paris, ça avait fait un peu de foin. Mais bon, pour être franc, je m'en fiche un peu.

Revenons aux Bleus : quel regard portez-vous sur la période noire traversée par l'équipe de France, entre Knysna et la rédemption de France-Ukraine ?
Moi, je n'ai pas changé d'avis. Je sais que Praud et d'autres ont été violemment démentis par France-Ukraine, mais je persiste à penser que le ménage n'a pas été fait après 2010 et qu'on n'est pas à l'abri d'une rechute cet été. On sent que certaines mentalités ont changé, y compris chez Ribéry – et encore, je n'en suis pas certain – mais il ne faut pas oublier le match aller en Ukraine. J'espère que la suffisance et l'arrogance ne seront pas du voyage cet été.

Vous êtes de ceux qui pensent qu'il vaut mieux se passer des meilleurs talents s'ils ne sont pas dans l'esprit…
Ah oui, totalement. Moi, sélectionneur, je serais reparti sans Ribéry ni quelques autres, c'est sûr.

Vous tenez le même raisonnement avec votre bande de chroniqueurs ?
Absolument. Au fond, je suis un sélectionneur moi aussi. D'ailleurs, il m'est déjà arrivé d'en mettre un sur la touche. Je ne supporte pas qu'un chroniqueur dise du mal d'un autre dans la presse ou vienne me voir pour remettre en cause mes choix. Ce genre de discussion ne peut pas exister…

Il y a quelques mois, vous avez eu un contentieux avec Pierre Ménès, qui vous reprochait notamment de l'avoir vanné sur son poids. Ce n'est pas un peu facile, ça ?
Mais c'est le premier à le faire. Après, je ne le connais pas, je n'ai rien à en dire. J'ai juste trouvé grotesque la façon dont il s'en est pris à moi après. Il pouvait très bien m'appeler et me dire que ses problèmes de poids le complexaient. J'aurais compris. Guy Carlier fait partie de mon équipe, on fait souvent des vannes là-dessus à la radio et il n'y a aucun problème. Je n'ai rien contre ce mec, mais il a l'air d'avoir les idées un peu étriquées.

Tenir une chronique radio, télé ou presse sur le foot, c'est un exercice qui vous plairait ?
Je l'ai fait en 1998 sur France Inter. Il y avait Christophe Hondelatte, Guy Carlier et même Christine Bravo. On s'amusait bien. On a failli le faire en 2010. Pas de chance, quand on est arrivé, les Bleus étaient déjà repartis *(rire)* ! Mais oui, c'est quelque chose qui m'amuse. Après, pour le côté supporter des Bleus, je suis bon, mais pour des questions plus techniques, je préfère laisser la place à des spécialistes.

Laurent sur tapis rouge.

[2] Un photo-montage montrait le gardien japonais avec quatre bras, conséquence d'un "effet Fukushima".

CAZARRE

Paris, c'était déjà mieux avant.

Par **Julien Cazarre** - Photo **Panoramic** - Illustration **Samy Glenisson**

Paris, c'est plus comme avant. Le PSG, c'est plus comme avant. Mais pour qui se prennent-ils ? Ce club avait une identité, une histoire, courte certes, récente bien sûr, mais une belle histoire qui ne demandait qu'à grandir. Alors oui, il était quelque peu moribond ces derniers temps, il ne portait pas la capitale au firmament de la sphère de cuir blanche chère à Jules Rimet. Évidemment, le Parc n'était que rarement comble. Mais il était comblé. Comblé d'une ferveur que l'argent n'achète pas… Des hommes prêts à mourir pour leurs couleurs.

Et puis, ils sont arrivés. Pour sauver le club, soi-disant. Ils sont arrivés avec leur pognon qui sent le nouveau riche et dont le bling-bling résonne jusqu'à la porte de la Muette. Ils n'existaient pas avant les années 80 et maintenant, ils voudraient être les maîtres du jeu ? Ils ont acheté le club comme ils ont acheté les droits du foot, avec quelques coups de pouces présidentiels… Ça sert d'avoir un boss proche du chef de l'État. En redonnant du clinquant au club, ils créaient un produit magnifique pour le programme télé qu'ils venaient de s'approprier, clamant à grand renfort d'hypnose médiatique que c'est par amour du PSG qu'ils faisaient tout ça.

À peine à la tête du club que c'est le grand barnum, la distribution de poudre aux yeux. Un entraîneur étranger vainqueur de la C1, une pléiade de stars, une charnière centrale brésilienne avec un titulaire indiscutable de la Seleçao, des vedettes étrangères, françaises, et des promesses de mercato alléchantes pour nous enivrer jusqu'à la gueule de bois. Force est de constater que la recette s'est révélée efficace. Ils n'ont pas mis longtemps à décrocher un titre de champion, mais la concurrence était somme toute très faible, l'ennemi marseillais, bien que champion peu de temps avant, vivant une période de déchéance programmée. ▸

Une devise qui claque.

Alors d'accord, ça gagne. OK, ça fait rêver en coupe d'Europe et le stade se remplit… Mais à quel prix ? Celui de l'authenticité. Les nouveaux venus de la porte d'Auteuil ne sont que des pantins attirés par cette entité sans âme qui secouent leurs drapeaux comme des hochets. Votre PSG plein de sucre nous a gavés jusqu'à l'écœurement et toutes les piqûres d'insuline ne guériront jamais le diabète qui nous ronge. Vous resterez dans l'histoire comme ceux qui ont fait d'un club populaire une machine à éclairer un produit télévisuel…

À quel moment on rigole ?

C'est pourquoi je dis, au nom du foot et au nom des ultras : vous avez tout acheté mais nous n'étions pas à vendre, Messieurs les nababs de Canal Plus ! Hé bien oui, Canal plus ! Quoi ? Vous pensiez que je parlais de qui ? Je parlais bien sûr de la chaîne cryptée qui bouleversa le club au début des années 90. Mais peut-être y a-t-il eu confusion et j'en suis navré.

Quand on y réfléchit bien, ça pique un peu non ? Surtout pour cette génération qui a découvert le club dans les années 90 et qui, aujourd'hui, ignorant tout de son histoire réelle, se l'approprie comme si elle était la mémoire du club, le conseil des Sages. C'est triste de parler comme un vieux con quand on a moins de 30 ans. Parce qu'on est toujours le vieux con de quelqu'un. La quête d'identité dans une société désincarnée n'excuse pas tout.

Le Paris dont ils parlent n'a jamais existé, même avant Canal Plus. Le PSG n'est pas Saint-Étienne, ni Marseille et encore moins Liverpool. Ils n'ont pas conscience que la période des ultras "garants de l'ambiance" a failli détruire leur jouet par son jusqu'au-boutisme. Ceux qui veulent la guerre ne l'ont jamais vécue. Ah, ce fameux club populaire et ouvrier créé par des hommes du cru, de vrais gens qui viennent de la terre et du charbon…

Alain Cayzac le publicitaire, Daniel Hechter le couturier, Jean-Paul Belmondo la star de cinoche et Charles Talar l'éditeur de musique. Le "gang des chemises roses" ! Ah oui, c'est sûr, ça sent bon la France de Zola ! À quel moment on rigole ? Paris, c'est la thune, Paris, c'est l'oseille, Paris, c'est le star-system, un générateur de haine, de jalousie, de frustration. Paris, c'est la ville qu'on aime détester, Paris, c'est l'arrogance, c'est l'opulence et le mépris de tout ce qui n'est pas Paris. Paris, c'est Zlatan… Ça, c'est Paris.

Ça dépend pour qui.

TWITTER
L'AMI DU FOOTBALLEUR ?

Par **Valéry-François Brancaleoni** - Photos **issues des comptes officiels Twitter, Instagram et Facebook des joueurs cités**

Twitter, Facebook, Instagram… Les réseaux sociaux sont devenus le nouveau terrain de jeu médiatique des joueurs, indispensables à leur personal branding.
Décryptage de ces nouveaux enjeux.

Accoudé au bar de la Terrazza Martini, à Milan, Daniele Massaro n'est pas bourré mais quand même un brin nostalgique. Alors qu'il pianote sur son smartphone pour suivre le match du Milan AC, le champion du monde 1982 est pris de vertige face aux nouvelles technologies et aux réseaux sociaux, sur lesquels la nouvelle génération de footballeurs fait parler d'elle à coups de clashs et de selfies. *"À mon époque, c'était simple. Quand je voulais être visible, il y avait la télévision et la radio."*

Massaro parle d'une ère révolue. Facebook, Twitter ou Instagram ont envahi la planète football. Les clubs sont les premiers à en exploiter la puissance. En 2011, Twitter s'est démocratisé chez les footeux. En Ligue 1, la mutation s'opère l'année suivante. Hazard, qui a gagné des milliers de followers en annonçant son transfert à Chelsea sur son compte, et surtout Joey Barton, roi des 140 caractères qui pendant un an va faire le bonheur des médias français et étrangers, y ont largement contribué. Ces deux affaires donnent d'ailleurs sens aux propos de Massaro, pour qui *"Les réseaux sociaux sont une arme à double tranchant…"*

Le joueur devient son propre média

Pour Karim Aït-Fana, l'attaquant de Montpellier et ses 8 000 followers, *"les joueurs sont libres de tweeter ce qu'ils veulent, mais ils ne doivent pas se mettre en porte-à-faux avec leur club."* La révolution des réseaux sociaux a compliqué la tâche des clubs, qui pouvaient verrouiller à leur guise la communication de leurs joueurs. Les prises de parole passaient par des demandes officielles auprès de l'attaché de presse ou de l'agent. Depuis, les joueurs ont pris le pouvoir. Ils sont devenus leur propre média et l'utilisation qu'ils en font varie selon leur sensibilité avec l'outil : Bafétimbi Gomis est très proche de sa communauté, Guillermo Ochoa garde contact avec ses fans mexicains, Maxime Poundjé est une fine gâchette du retweet, Jonathan Zebina s'exprime avec retenue, etc. Chacune de leurs sorties sur les réseaux sociaux, à titre professionnel ou personnel, peut avoir une incidence directe sur l'atmosphère qui règne dans le club, sur l'attitude des supporters, des sponsors ou de la presse.

Osman Talha Kotaran en a fait l'amère expérience. En avril 2013, en marge de la rencontre Bursaspor-Besiktas, le jeune espoir de Bursaspor tweete son admiration pour Manuel Fernandes, qui joue pour le Besiktas, l'ennemi juré. Malgré une nette victoire (3-0), c'est le gazouillis de trop ▸

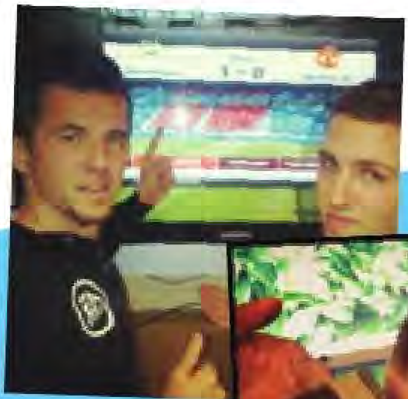
pour sa direction, qui le licencie. En janvier dernier, c'est le pouce de M'baye Niang qui a glissé trop vite. Prêté par l'AC Milan à Montpellier, dans l'euphorie de son premier but sous ses nouvelles couleurs en Coupe de France, à Rodez, l'attaquant français retweete de nombreux messages dont un qui assimile son ancien entraîneur, Massimiliano Allegri, à un *"FDP"*. La twittosphère s'emballe, le joueur s'excuse et explique que le retweet est involontaire, mais trop tard : les médias ont repris l'information !

Formation et prévention

Ces deux cas parmi d'autres posent la question de l'encadrement des joueurs sur les réseaux sociaux et de l'attitude à adopter pour les clubs. Doivent-ils les laisser libres ? Faut-il instaurer une charte de bonne conduite ? Quelles conséquences sur l'image en cas de bad buzz ? Un premier élément de réponse est apporté par Arnaud Viodé, responsable multimédia des Girondins de Bordeaux, pour qui la prévention est préférable à la sanction : *"Les joueurs ont dans leur contrat et dans le règlement intérieur une charte à respecter. Aujourd'hui, on n'a encore jamais eu de message qui posait problème. La direction du club veut laisser les joueurs libres. Mais si ça arrive, il y aura une discussion avec le joueur."*

Certains clubs prennent conscience de l'enjeu et s'organisent. Au TFC, Boris Laffargue, responsable de la communication, explique : *"On commence à voir certains joueurs sur Twitter. Ils sont libres mais on veille sur leur compte. Si un dérapage devait avoir lieu à l'avenir, nous interviendrions pour le respect de l'image du club"*. Prévoyant, le RP toulousain inclut les effectifs de jeunes, déjà au taquet sur le microblogging : *"Nous nous sommes aperçus que 80 à 90 % des jeunes en formation étaient sur Twitter. C'est fascinant de voir à quel point ils sont plus matures sur ces outils que leurs aînés professionnels. Ils maîtrisent leur puissance mais beaucoup moins ses contraintes."*

Voilà le grand défi qui attend la Ligue 1 dans les deux à trois prochaines saisons : réussir la transition avec cette nouvelle génération. Pour Sébastien Bellencontre, un des fondateurs de l'agence de gestion de carrière 4Success, *"l'utilisation des réseaux sociaux devrait même faire l'objet d'une formation car c'est le rôle du club. Il récupère l'enfant à l'aube de l'adolescence, il se doit d'en faire un homme et pas seulement un joueur. Il doit l'initier à sa relation future avec les médias, lui donner des clés pour avoir un vocabulaire plus soutenu que l'image qu'on donne aux footballeurs d'aujourd'hui."*



L'obstacle principal est interne aux clubs. Les budgets étant souvent serrés, les valeurs marchande et sportive d'un joueur priment sur le recrutement de tout autre salarié. Les supporters attendent des recrues, du spectacle, des buts et des titres. Pas une nounou chargée d'inculquer les règles de la bienséance aux joueurs. Résultat, aujourd'hui, les clubs ont rarement une personne formée pour répondre à ces problématiques dans leur effectif. Et prennent donc le risque de subir de futurs dérapages. À Birmingham, on a pris conscience de l'enjeu. L'apprentissage des réseaux sociaux aux jeunes du centre de formation est déjà inclus dans un programme d'éducation élargi.

Relation gagnant-gagnant

L'émancipation des joueurs bénéficie aux clubs et aux sponsors. Le transfert de Neymar du FC Santos vers le FC Barcelone est un modèle du genre. En mai 2013, l'attaquant brésilien l'officialise en exclusivité sur ses comptes Instagram, Twitter et Facebook, où il remercie chaleureusement son club formateur et les supporters qui l'ont soutenu pendant ces neuf années. Bilan de l'opération : ses fans brésiliens sont moins amers, Nike limite la casse sur le marché auriverde, et le Barça récupère le buzz et le joueur. Tout ça en 140 signes.

Sébastien Bellencontre confirme l'impact des réseaux sociaux sur le business : *"Ils ont une vraie importance aujourd'hui quand vous commencez à entrer dans des volumes intéressants pour la construction et la fidélisation d'un deal avec une marque. Ça va commencer à toucher les joueurs suivis par 40 000 à 50 000 fans."* En Ligue 1, des joueurs comme Clément Grenier, M'baye Niang, David Ospina, Florian Thauvin, Mathieu Valbuena, Alexandre Lacazette, Bafétimbi Gomis sont concernés. Alors que l'ancienne génération de joueurs n'avait qu'à gérer l'aspect sportif de sa carrière, depuis France 98, les joueurs doivent prendre en considération la valeur de leur image et leur communication. L'impact devrait s'intensifier avec le temps et on peut parier que la prochaine génération verra des joueurs booster leur carrière grâce à leur présence numérique.

Les citations proviennent du site www.marketingdigital-football.com

Fuerza Tigre !

Si Falcao a peu de chances de fouler les gazons brésiliens cet été, il pourra toujours se consoler avec le titre de joueur de Ligue 1 le plus suivi sur Twitter. Et de très loin. Pas sûr que ça suffise à lui faire oublier sa lésion du ligament croisé antérieur du genou gauche, mais c'est déjà ça. À noter qu'aucun joueur français n'est présent dans ce Top 10, mené par deux Monégasques suivis de deux Parisiens. Autre singularité : neuf Sud-Américains trustent les neuf premières places. Twitter est donc bien l'ami du footballeur, mais surtout en Amérique latine.

Le Top 10 de la L1 sur Twitter

1 • **Radamel Falcao** (@FALCAO - *4,3 M followers*)
2 • **James Rodriguez** (@jamesdrodriguez - *1,8 M followers*)
3 • **Lucas Moura** (@LucasnaRede_ - *1,28 M followers*)
4 • **Ezequiel Lavezzi** (@PochoLavezzi - *736 000 followers*)
5 • **Guillermo Ochoa** (@yosoy8a - *630 000 followers*)
6 • **Javier Pastore** (@Javi_Pastore - *615 000 followers*)
7 • **Brandao** (@EvaeversonB9 - *548 000 followers*)
8 • **Edinson Cavani** (@EcavaniOfficial - *465 000 followers*)
9 • **Gabriel Cichero** (@6cichero6 - *398 000 followers*)
10 • **Grégory Van der Wiel** (@Gvanderwiel - *370 000 followers*)

DANIJEL LJUBOJA L'HOMME CRÊTE

Par **Ianis Periac** - Photo **Guillaume Huault-Dupuy**

Si aujourd'hui, la moitié du football mondial a une crête sur la tête, il le doit en grande partie à Danijel Ljuboja l'avant-gardiste. De Strasbourg à Lens en passant par Paris, le Serbe a pas mal bourlingué avec sa crête péroxydée et son imprévisible pied gauche comme seuls bagages. Pour *Onze*, il a accepté de partager ses secrets capillaires pour que vous aussi, à la maison, vous deveniez un "crêteur" hors pair. Vous pourrez alors faire la joie de votre oncle, votre voisin ou votre belle-mère. Puis, Danijel s'en est allé, en glissant dans un sourire énigmatique : "*Attention : la crête ne fait pas le Pogba, les gars…*"

PRÉPARATION

Il est important de rencontrer son client avant l'opération. Naturellement, il risque d'être un peu stressé et c'est donc à vous de le décontracter. Une ou deux blagues, quelques tapes dans le dos, et l'assurance que la double crête lui ira "à merveille". Et le tour est joué…

RASAGE

Avant de commencer la tonte, demandez-lui s'il est certain de vouloir continuer. Ça achèvera ses dernières craintes au pied de biche et vous déculpabilisera du même coup. Ensuite, dégagez les oreilles et la nuque. S'il y a trou, excusez-vous, pour le reste, c'est son problème…

COLORATION

Délimitez méticuleusement les zones à teindre puis, laissez parler votre créativité et votre âme d'artiste. Le produit prendra entre 15 et 45 minutes pour agir ce qui vous laisse largement le temps de bouquiner ou de quitter la ville avant le résultat final.

VERDICT

En découvrant le résultat, votre client risque de hurler, ou de rester prostré pendant quelques heures. C'est normal. S'il ne s'est pas encore enfui, offrez-lui un bonnet pour le calmer, bombez le torse, plissez l'œil et prenez l'air ravi de ces artistes satisfaits de leur œuvre.
Après tout, personne ne l'a forcé…

FRANCE

© Luc Almon

40 • **COUV'** / GOMIS
48 • **INFRASTRUCTURE** / TROYES
50 • **RENCONTRE** / MARQUINHOS
54 • **CHRONIQUE** / ROGER-PETIT
56 • **RENCONTRE** / CISSÉ
62 • **RENCONTRE** / BERNÈS

BAFÉTIMBI GOMIS

"La taxe à 75% ne me choque pas"

Propos recueillis par **Arnaud Ramsay, à Lyon** - Photo **Luc Almon, Panoramic, DR**

Bafétimbi Gomis est un type cool, à mille lieues de certains de ses collèges égocentriques. Il va s'excuser cinq fois pour un léger retard, et pose des questions en ne faisant même pas semblant d'être intéressé par les réponses. C'est aussi le genre à vous raccompagner jusqu'à la gare en voiture. Bref, un footballeur peu ordinaire. Discours rafraîchissant, regard franc et sourire charmeur, l'athlétique attaquant lyonnais au cuir épaissi ne feint pas l'attitude zen. Apaisé, père de famille comblé, il encaisse sans broncher les coups du sort, telle sa mise à l'écart du groupe professionnel l'été dernier, poussé vers la sortie par son président, Jean-Michel Aulas, pressé de le vendre avant la fin de son contrat (en juin 2014). Avant qu'il ne fasse volte-face et le réintègre devant la misère du marché des transferts. Depuis, l'avenir de Gomis agite tout le monde. Ce jour-là encore, la *Gazzetta dello Sport* soulignait un intérêt de l'Inter Milan.

Durant l'entretien, il ne répondra qu'une seule fois au téléphone, dégainant un appareil sur lequel figurent les yeux d'une panthère, hommage à son avatar griffu qu'il exhibait à chaque but inscrit avec les Verts, comme avant lui à Geoffroy-Guichard le Brésilien Alex. *"Maintenant, mon animal préféré est le lion"*, s'amuse Gomis, qui nous a donné rencard au confortable hôtel Warwick Reine Astrid, dans le très chic 6e arrondissement de Lyon, près du parc de la Tête d'Or, où il aime balader son gamin, pas trop loin de chez lui. Que ce soit à Saint-Étienne (2003-2009) ou Troyes (un prêt de six mois en 2005), ses précédents clubs, il a toujours résidé en centre-ville. Il se nourrit de cette proximité, de cette convivialité, de ce mélange des genres. Curieux de tout, il reste d'abord un passionné de foot. Autour d'un chocolat chaud, on a fait le tour des sujets avec lui.

Son surnom
"Bafétimbi était le prénom de mon grand-père maternel. Lors d'un séjour dans un hôtel au Sénégal, je suis tombé sur un serveur qui était un de mes cousins : il s'appelait également Bafétimbi Gomis ! Mes amis m'appellent aussi Bafé, c'est plus facile. J'ai aussi quelques surnoms : La panthère bien sûr, mais aussi Le Baranne, la marque de cirage, en référence à mon teint de peau très noire. C'est Herita Ilunga, dans mes jeunes années à Saint-Étienne, qui m'a baptisé ainsi. Il m'avait pris sous son aile à mon arrivée dans le groupe professionnel."

Twitter
"Mon compte Twitter *(très actif, il a plus de 171 000 followers, ndlr)* est une façon de rester proche du public surtout depuis que je suis papa : j'ai moins le temps de m'arrêter pour discuter et signer des autographes. Cela permet aussi de maintenir les liens avec les supporters qui n'ont pas les moyens ou le temps de venir à Lyon. Les réseaux sociaux constituent une manière d'échanger, de pénétrer mon intimité, de faire comprendre que si nous sommes des idoles en tant que footballeurs, nous sommes aussi des personnes comme les autres, qui connaissent des mauvais moments. Je m'occupe personnellement de mon compte. Je veux montrer une vraie image de moi-même. J'ai des fans assez sympas, je dispose d'une belle clientèle *(rire)*. Bon, parfois ça dérape, il arrive aussi que je sois insulté, j'ai même été victime de racisme. C'est le reflet de la société. Dans ces cas-là, il faut garder son sang-froid, de ne pas tout prendre au premier degré. De toute façon, personne ne fait l'unanimité. Il faut accepter la critique et faire la part des choses."

Sa femme
"La naissance de mon fils *(Dione, seize mois, ndlr)* m'a changé. J'aime m'en occuper, je l'emmène chez le pédiatre. Je profite le plus possible de sa présence. Il grandit si vite. J'ai la chance d'avoir une femme remarquable, qui travaille comme infirmière. Qu'elle exerce une activité est important pour moi et pour elle. Même si je suis footballeur et privilégié, il est sain de garder les pieds sur terre, d'avoir un quotidien normal. Le soir, on se raconte notre journée ! Elle s'attache à ses patients et, parfois, quand elle en perd un, c'est un peu triste à la maison. J'ai besoin de cet équilibre, précieux pour ne pas oublier d'où je viens. J'ai grandi dans un quartier sensible, tout n'était pas rose. Ma mère était au foyer, mon père dans les travaux publics, notre famille était composée de dix enfants. Ce n'était pas évident. C'est pourquoi je veux inculquer la valeur du travail à mon fils quand il grandira."

L'école
"Plus jeune, j'avais tellement envie de devenir footballeur professionnel que j'ai négligé ma scolarité. Passer pro permettait de mettre la famille à l'abri. Bref, l'école et les devoirs n'étaient pas mon truc. Parfois, j'étais trop fatigué pour réviser une leçon après être

"J'ai préféré stopper l'école pour être jugé sur le football : c'était une erreur."

Reconversion possible dans le lancer du disque.

rentré en bus d'un déplacement. Je préférais me reposer ou m'amuser avec les copains. Éloigné des miens, j'avais besoin de ces moments de détente avec les jeunes du centre. Ça ne me paraissait pas essentiel de me cultiver ou de lire des livres. Le directeur du centre avait beau me tirer les oreilles, je ne faisais pas le nécessaire. J'ai préféré stopper l'école pour être jugé uniquement sur le football. C'était une erreur, même si j'ai réussi dans mon sport, où il y a peu d'élus. J'avais confiance en moi mais ce n'était pas une autoroute. J'ai traversé des périodes de doute, j'aurais pu devenir un joueur de National ou de Ligue 2, et ne pas pouvoir forcément assurer l'avenir de mon fils."

"Un jour, au collège, le conseiller d'orientation a refusé que je me serve des ordinateurs. Pour lui, il n'y avait rien à tirer de moi ! Il m'a touché dans mon orgueil et ma fierté. Mais, au regard de ma scolarité, il n'avait pas tout à fait tort. Même si je n'ai manqué de respect à personne, je ne faisais pas les efforts. Avec en plus mon air nonchalant… J'ai conscience que je n'avais pas les bonnes bases, je m'en rendais compte et ça me travaillait. Tu peux mentir à tout le monde mais pas à toi-même… C'est Chantal Durieux, ma deuxième maman, qui m'a couvé au centre de formation. Elle m'a poussé à poursuivre ma scolarité. Au centre, déjà, elle m'avait décomplexé, m'expliquant que même en échec scolaire, je pouvais réussir, que ça ne faisait pas forcément de moi un cancre. Je me suis confié à elle quand j'étais en difficulté. Elle m'a donné l'amour dont j'avais besoin et les bons conseils. Elle a joué un rôle important."

Le bac

"Christophe Galtier *(entraîneur de Saint-Étienne, ndlr)* m'a aussi encouragé à reprendre mes études, arrêtées à 14 ans. Dans le vestiaire de Lyon, j'en ai parlé avec Gueïda Fofana et Mouhamadou Dabo : ils ont trouvé ma démarche courageuse. Des amis m'ont indiqué des professeurs dans la région lyonnaise et je me suis lancé. Avec Lyon, je joue tous les trois jours, ce n'est pas évident pour les cours. Ma mise à l'écart du groupe cet été m'a incité à me concentrer davantage sur le football que sur mes études. Du coup, je n'ai pu faire autant d'heures que je voulais. Mais je m'efforce de corriger mes lacunes. Des profs viennent deux à trois fois par semaine à la maison. Je révise les mathématiques, le français, l'anglais, etc. Je prends mon temps, j'avance à mon rythme. Je progresse et j'en suis fier. Le baccalauréat n'est pas un objectif mais il est possible que je le passe. Mes profs jugeront quand je serai apte. Mon objectif, cet été, est d'abord de jouer la Coupe du monde ! J'ai repris mes études afin d'accompagner mon fils dans sa scolarité. Je n'ai pas eu cette chance avec mes parents, originaires d'Afrique et qui n'ont pas étudié. J'ai souvent souffert d'un complexe d'infériorité, par rapport aux copains qui pouvaient se faire aider par leurs parents. Je ne regrette rien. Il n'y a pas d'âge pour apprendre."

> "J'ai des fans assez sympas, je dispose d'une belle clientèle."

Bernard Lacombe

"Les attaquants ont besoin de plus d'amour que les défenseurs. Et Bernard Lacombe *(12 buts en 38 sélections en équipe de France, 255 buts en première division, conseiller spécial du président Jean-Michel Aulas, ndlr)* m'en a beaucoup donné. Il me protège. Son vécu est énorme. Il m'a fait progresser depuis que je suis à l'OL. En arrivant, j'étais un bon joueur de championnat marquant dix buts par saison. Maintenant, ma moyenne dépasse les 20 buts. Il me conseille dans ma vie d'homme, dans l'hygiène de vie. Il m'enseigne plein de choses. Je lui dois beaucoup. Il a une personnalité entière. Parfois, je n'étais pas d'accord avec lui, il me répondait : *"Réfléchis, gamin !"* Comme mes parents, il me dit les choses avec franchise, quitte à déplaire : j'apprécie cette façon de procéder, ça fait avancer."

Un amour fusionnel.

PIERRE MÉNÈS :

"Ni le plus rapide, ni le plus technique, mais…"

Ah, Bafé… On s'est rencontré l'an dernier à Merano, ce centre de détox haut de gamme dans le nord de l'Italie. L'homme est excessivement gentil, bien élevé et possède des valeurs humaines assez rares dans ce milieu. C'est quelqu'un de très attachant, qui a surtout un vrai respect de la parole donnée. C'est d'ailleurs pour ça qu'il n'a pas cédé dans le contentieux qui l'a opposé à Jean-Michel Aulas en début de saison. Ferme mais toujours respectueux. Pas le genre à aller au clash.

Pour ce qui est du joueur, il fait partie de ceux, comme Valbuena dans un tout autre registre, qui parviennent à exploiter 100 % de leurs qualités et à exprimer l'intégralité de leur potentiel. Bien sûr, ce n'est ni l'attaquant le plus rapide, ni le plus technique, ni le plus adroit. Mais il est puissant, son jeu dos au but est un modèle du genre, il travaille énormément et ne renonce jamais.

Et puis, on va encore constater cette saison que, sans préparation – si ce n'est avec la CFA de l'OL – et avec deux mois de compétition en moins, il va terminer cet exercice à 20 buts toutes compétitions confondues. Et ce ne sera pas la première fois : Bafé est l'attaquant français le plus régulier, avec au moins 10 buts marqués en championnat lors des sept dernières saisons.

La panthère rose.

Les opérations caritatives

"Avec le coach et d'autres coéquipiers, je suis allé visiter une prison pour mineurs près de Lyon. Une belle leçon d'humilité. J'ai essayé de les soutenir, de leur expliquer que dans la vie, rien n'est figé, qu'avec un peu plus de bonne volonté et d'entraide, on peut se remettre dans le droit chemin. Je ne suis pas dupe, je sais pertinemment que, sur les 50-60 jeunes à qui l'on s'est adressé, tous ne suivront pas mes conseils. Chacun reçoit le message à sa façon. Mais si j'ai réussi à en sensibiliser une poignée, si 3 ou 4 sortent de la délinquance, le pari sera gagné. Je m'investis dans d'autres associations et actions sociales. Avec OL Fondation, présidée par Bernard Lacombe, j'ai participé à une soirée Docteur Clown, soit amener des clowns dans des hôpitaux pour rendre le sourire aux gamins. Prochainement, je serai au centre Léon Bérard afin de soutenir les jeunes atteints d'un cancer. Je donne aussi un coup de main à Alassane N'Dour, ancien milieu de Saint-Étienne et de Troyes, qui parraine au Sénégal Les Marmites du cœur, l'équivalent des Restos du cœur."

La religion

"Je suis croyant. J'ai toujours fait mes prières. J'ai demandé pas mal de choses au bon Dieu et il m'a toujours récompensé de mes efforts ! En décembre 2013, j'ai donné une conférence à l'église Saint-Michel de la Beaucaire, le quartier où j'ai grandi, avec l'évêque de Fréjus-Toulon Monseigneur Rey. L'idée était de sensibiliser les jeunes au cœur de cette zone où le chômage et la délinquance augmentent, leur dire qu'il est important de croire et de rêver, à condition de s'en donner les moyens, de ne pas choisir la facilité, comme vendre des stupéfiants dans les halls d'immeuble. De mon côté, j'essaie de tendre la main, d'être une bonne personne. Je mesure que je suis un ambassadeur du football, même si nous sommes souvent victimes de notre mauvaise réputation. À mon niveau, j'essaie de me battre et montrer l'exemple."

L'argent

"Je ne prétends pas être un footballeur différent. D'autres accomplissent aussi de belles actions. C'est vrai que je n'hésite pas à prendre position et que je suis un peu plus médiatisé grâce à mon poste. Par exemple, la taxe à 75 % qui concerne les hauts revenus ne me choque pas. Je trouve normal de payer, de partager, je n'ai d'ailleurs pas attendu cette taxe pour le faire. Le peuple souffre, il me semble légitime de l'aider. J'ai été élevé dans le respect et le sens du partage, même si ces valeurs se perdent. On en parle peu entre joueurs. L'argent est un sujet tabou. Reste que nous ne sommes pas tous déconnectés, dans notre bulle. Je considère être ancré dans le réel. Cela m'aide à relativiser. Par exemple, cet été, quand je m'entraînais à part, je savais qu'il y avait plus grave que mon sort. Il suffisait d'allumer la télé, de regarder ce qui se passait en Syrie ou ailleurs. Je n'allais tout de même pas me plaindre alors que je suis en bonne santé."

Saint-Étienne

"J'ai les pieds sur terre mais je ne joue pas un rôle, je n'agis pas ainsi pour les récompenses ou les beaux titres dans la presse. J'ai reçu une bonne éducation et j'ai rencontré les bonnes personnes : l'entraîneur Laurent Roussey à Saint-Étienne, les présidents Roland Romeyer et Bernard Caïazzo, Frédéric Antonetti aussi. Il a été très dur avec moi et m'a vraiment donné la force et l'envie de me battre pour réussir. Quand j'ai inscrit mon premier but en Ligue 1, il m'a dit : *"Mon petit, maintenant, il faut que ça dure quinze ans !"* J'en suis bientôt à 100 buts et je repense au chemin parcouru depuis le premier. Chez les Verts, c'était une famille, j'écoutais les anciens qui m'ont transmis des choses et aidé à grandir, à m'épanouir, comme Vincent Hognon ou Herita Ilunga."

Les jeunes de l'OL

"Je me comporte en grand frère auprès des jeunes de l'OL. Les côtoyer deux mois cet été m'a rapproché d'eux ! J'en ai pris un sous mon aile, Isaac Heymans, un Ghanéen qui vit dans un foyer et qui est orphelin. Il est apprenti boulanger le matin et s'entraîne avec les 16-17 ans du centre de formation. Il vient souvent à la maison, en plus il est anglophone. Les jeunes, je les vois grandir, se construire. Les joueurs font beaucoup d'envieux compte tenu de l'argent que nous gagnons. Mais tous ne sont pas de mauvais exemples. Prenons Samuel Umtiti. Il a commis une maladresse avec sa voiture *(en octobre 2013, le défenseur, champion du monde des 20 ans, s'est fait livrer sa Maserati neuve sur le parking du centre d'entraînement, au lendemain d'une défaite à Ajaccio, ndlr)*. Mais Sam est un garçon formidable, très lucide. On lui a expliqué qu'il avait fait une erreur, il a été repris de volée, notamment par le coach et Bernard Lacombe. Sur le terrain, il s'améliore, il cherche à progresser, il parle aussi beaucoup aux jeunes qui intègrent l'équipe pro. C'est un modèle."

Les fringues

"Je suis sous contrat avec Puma depuis trois ans. Je suis ravi de ce partenariat. Les vêtements, ça compte pour moi. J'aime être élégant, bien habillé, même si la classe ne repose pas uniquement sur ce que l'on porte. J'ai la chance de pouvoir m'offrir de beaux vêtements. Même si je vieillis, j'essaie de rester branché ! Dans le vestiaire, la concurrence est rude, avec Alexandre Lacazette, Samuel Umtiti et Clément Grenier. Josuha Guilavogui (Atletico Madrid) aussi est très fort. Être présentable, j'ai appris ça dès mon plus jeune âge. Mon père tenait à ce que je sois propre pour aller à l'école. Il faisait attention aux chaussures que je portais pour aller jouer au football

"J'ai demandé pas mal de choses au bon Dieu et il m'a toujours récompensé de mes efforts"

cette tenue et il lui arrive de me faire mes nœuds : il n'aime pas trop quand c'est trop cintré !"

L'Afrique

"Après ma carrière de joueur, j'espère rester dans le milieu, comme dirigeant ou éducateur. J'ai envie de rendre au football ce qu'il m'a donné, transmettre mon vécu, a priori dans les clubs où je suis passé. J'aime discuter avec des hommes politiques mais je ne me vois pas en faire. En attendant, je poursuis mon instruction. Je viens de lire un livre consacré à Mobutu, qui a régné plus de trente ans sur le Zaïre. Je suis un amoureux de l'Afrique. J'échange également de manière régulière avec Charles Villeneuve *(ancien directeur des sports de TF1 et ex-président du PSG, ndlr)*. On se parle au téléphone, c'est un homme attachant. Mes exemples au quotidien restent mon père et ma mère, qui m'ont éduqué à l'africaine, en étant stricts. J'ai une immense admiration pour Nelson Mandela et Mère Teresa, ainsi que pour ces anonymes qui font le bien ou ces éducateurs dans les quartiers difficiles qui font un boulot remarquable sans publicité ni médias."

"Mon père me fait encore mes nœuds de cravate."

Suite de l'interview sur onzemondial.com

"LA MARSEILLAISE ME DONNE DES FRISSONS"

Auteur de 3 buts en 12 sélections, Gomis, si fier de porter le maillot bleu, garde la Coupe du monde au Brésil comme objectif.

Ô temps ! Suspends ton vol...

Comme un coup de tonnerre. 27 mai 2008, au stade des Alpes, à Grenoble. À la mi-temps du premier match de préparation de l'Euro, Raymond Domenech sort Djibril Cissé, remplacé par Bafé Gomis, 22 ans, attaquant en pleine réussite avec Saint-Étienne. En 45 minutes, il inscrit deux buts somptueux contre l'Équateur (2-0), d'une frappe puissante en lucarne sur un service de Ben Arfa et d'une reprise de volée à la réception d'un centre de Nicolas Anelka. Comme Zidane en 1994 face à la République Tchèque, Gomis claque un doublé pour sa première sélection. Suffisant pour que Domenech l'emmène à l'Euro et pousse Cissé dans l'hélicoptère à Tignes.

L'attaquant de l'OL totalise aujourd'hui douze sélections. Son dernier but remonte au 14 novembre 2012, contre l'Italie. Didier Deschamps rappelle Olivier Giroud à la 63e. Quatre minutes plus tard, Gomis, sur son premier ballon, reprend une frappe trop croisée de Patrice Évra et trompe Sirigu, donnant ainsi la victoire aux Bleus (2-1). Il n'est pas réapparu en sélection depuis le large revers au Brésil (3-0) durant la tournée sud-américaine, en juin 2013, quand il avait remplacé Yohan Cabaye à la 82e.

Malgré tout, il croit en ses chances de disputer sa première Coupe du monde : "*Je n'ai évidemment aucune garantie. Personne n'a de passe-droit. Le sélectionneur prendra les meilleurs, et ceux qui savent cohabiter. Il faut être bon sur le terrain et être un bon coéquipier car un Mondial, c'est un mois de vie ensemble.*" Gomis connaît sa mission : "*Marquer des buts. J'ai également la chance d'avoir commencé la saison plus tard et donc de pouvoir être plus frais que certains au Brésil. Je dois donner les bons indicateurs sur le terrain. Je serai déçu de ne pas être pris. Mais il n'y aura pas mort d'homme. Et j'encouragerai alors l'équipe de France devant ma télé.*" Mais si ça devait arriver, il serait quand même amer : "*Tu représentes tellement de choses avec ce maillot... Ton pays, ton peuple, tu es au service de ta patrie : tu es en mission pour la France. Cela donne des responsabilités. Rien que de t'entendre La Marseillaise, même quand tu es sur le banc et que tu te tiens par les épaules avec les partenaires, j'en ai des frissons. Il faut le vivre pour le comprendre.*"

> "En Bleu, tu es en mission pour la France."

Les conseils d'Aimé Jacquet

Gomis est lucide sur la hiérarchie des attaquants dans la tête de Deschamps : "*Karim Benzema a eu un petit coup de moins bien et Olivier Giroud a pris le relais, puis Karim est redevenu décisif. Peu importe qui est sur le terrain, l'important est d'avancer ensemble. Le moteur, c'est la confiance et les succès sont les garants de cet état d'esprit. Quel plaisir, également, de voir les Français fous de joie après la qualification contre l'Ukraine avec ce scénario de rêve. J'espère que l'on aura cette même flamme au Mondial. Le sélectionneur et le staff ne laissent rien au hasard.*" Si Gomis valide son ticket pour le Brésil, il se souviendra des conseils d'Aimé Jacquet : "*À Saint-Étienne, j'étais le voisin de sa belle-mère. Nous avions pas mal échangé, il m'avait impressionné et donné de bons conseils. Il avait vécu un calvaire avant de goûter au bonheur. J'espère suivre la même trajectoire.*"

Jean-Marc Furlan aime les pelouses bien tondues.

TROYES, GAZON BÉNI

Texte & photo **Anthony Lacaille**

Six mois après son installation, le premier bilan de la pelouse "révolutionnaire" AirFibr posée à Troyes est très positif. Retour d'expérience avec le coach et les joueurs de l'ESTAC.

"*On est vraiment satisfait,* glisse Jean-Marc Furlan, l'entraîneur. *Que ce soit du sérieux de l'entreprise, du suivi et bien sûr de la pelouse elle-même. On attend encore de passer complètement l'hiver parce qu'il n'y a pas eu de fortes gelées. Mais pour l'instant, cela représente une véritable avancée pour le club.*" Posé en juillet, ce tapis dernière génération a traversé un automne très pluvieux sans bouger d'un poil.

"*Un billard !*", s'extasiaient les joueurs de Châteauroux le 13 septembre en débarquant avant la rencontre (qu'ils ont perdue 3-0). "*C'est très agréable d'avoir une pelouse d'une qualité toujours égale quel que soit le temps,* apprécie le meneur de jeu Benjamin Nivet. *On voit la différence avec les hivers précédents. Le seul petit reproche que je pourrais lui faire, c'est qu'elle reste belle mais assez glissante.*" Exit les moulés, vissés obligatoires sur cette surface.

"On peut jouer sur la souplesse du terrain d'une semaine à l'autre ."

L'Estac a rapidement eu la confirmation qu'elle avait fait le bon choix. Le 4 octobre, elle reçoit le CA Bastia en championnat (6-1). Des trombes d'eau s'abattent sur le stade, deux heures avant la rencontre et pendant tout le match. "*Grosse pluie sur terrain sec en fin d'été*", selon Furlan, la rencontre était vouée à être rejouée. Mais la pelouse absorbe tout et le match peut se dérouler dans de relatives bonnes conditions.

"*C'était vraiment incroyable*", se souvient Ghislain Gimbert, le meilleur buteur du club. "*Ailleurs, le terrain aurait été impraticable. C'est vraiment un plaisir pour les équipes qui veulent attaquer comme nous. On ne patauge pas, c'est moins usant.*"

Beaucoup de critères ont séduit le club de Ligue 2, qui ne regrette pas son choix. "*Le gros avantage de ce système, c'est qu'il offre la possibilité de jouer sur la souplesse du terrain, qu'il soit plus ou moins dur d'une semaine à l'autre*", explique Furlan.

La saison 9 de *Weeds* se passe à Troyes.

Sur le long terme, elle correspond également à la philosophie de jeu voulue par l'entraîneur aubois, qui mise sur la possession et le jeu de passes pour gagner. "*On a plutôt des joueurs techniques et de petits gabarits, qui sont gênés par les terrains lourds à partir de novembre.*" Alors certes, c'est un investissement. Mais si elle est plus chère à l'achat *(voir encadré)*, elle est censée durer une vingtaine d'années, avec des coûts d'entretien plus faibles par rapport à une pelouse normale, qu'il faut changer complètement tous les sept ans environ, selon Furlan. "*C'est pour ça que je n'ai pas eu à guerroyer avec les services techniques et les politiques pour les convaincre. Ils ont vite compris l'intérêt.*" Reste désormais au club troyen à faire le buzz pour autre chose que sa belle pelouse...

Enfin des pelouses à la hauteur ?

Le spectacle de certaines pelouses de Ligue 1 catastrophiques irrite les diffuseurs et fait baisser le niveau de jeu, déjà pas toujours flamboyant. "*Si vous zappez un peu sur des matches anglais ou allemands, les pelouses sont toujours nickel et pourtant, il ne pleut pas moins que chez nous*", remarque Benjamin Nivet. "*C'est fou le nombre de clubs de foot et de rugby qui sont venus voir notre pelouse*", lâche Furlan.

Natural Grass a offert une belle réduction à Troyes (900 000 € au lieu de 1 million) en lui proposant d'être sa "pelouse témoin". Et de fait, c'est une véritable attraction. Toute l'Europe se presse pour étudier la surface troyenne, comme les jardiniers d'Arsenal ou du Real Madrid qui ont spécialement fait le déplacement. "*On est aussi en négociations avancées avec des villes en charge de l'Euro 2016 ou avec la Russie pour la Coupe du Monde 2018*", indique-t-on chez Natural Grass.

Pour Jean-Marc Furlan, il ne fait aucun doute que l'AirFibr va convaincre de nouveaux adeptes : "*Troyes est une petite ville, pas très riche, et pourtant on a réussi à le mettre en place. D'ici trois quatre ans, ce genre de pelouse va s'étendre car on n'a pas trouvé d'équivalent*", assure Furlan, VRP de l'hybride autant que pourfendeur des synthétiques purs et durs. "*Ce n'est pas une surface sérieuse pour le football de haut niveau.*"

Un procédé ultra pointu

Natural Grass, société française installée dans l'Essonne, a investi beaucoup d'argent (environ 5 millions d'euros) et presque une dizaine d'années en recherche et développement pour créer AirFibr, un procédé désormais breveté.
Si la surface reste complètement naturelle ("*Il est impossible de s'en rendre compte quand on joue*", dit Nivet), ce sont les 15 centimètres situés en dessous du tapis qui ont fait l'objet d'études approfondies. Cette partie appelée substrat est composée de sable, de liège et de millions de microfibres.
"*Faire une pelouse très résistante mais pas traumatogène*" a été l'idée fixe des concepteurs de Natural Grass. Elle diminuerait le nombre de blessures, ce qui reste à démontrer avec le temps.
Le dispositif est complété par un chauffage au sol plus efficace et moins énergivore.

MARQUINHOS

"Totti est plus impressionnant que Zlatan"

Propos recueillis par **Frédéric Fausser** & **Dominique Baillif** - Photo **Panoramic**

Marquinhos, c'est un peu l'homme qui valait 3 milliards… de réais. Dix-neuf ans, un transfert à 32 millions d'euros de la Roma au Paris Saint-Germain, un visage de jeune premier à l'orée de sa première Coupe du Monde. Mais Marquinhos, c'est surtout un joueur talentueux et un gamin bien éduqué, qui ne rechigne jamais à l'effort. Le défenseur central brésilien revient pour *Onze Mondial* sur ses débuts à Paris, parle de la Ligue 1 mais aussi de la Seleção, avec qui il rêve de remporter le Mondial cet été.

Marquinhos a marqué.

***Onze Mondial* : comment juges-tu le niveau de la Ligue 1 ?**
Marquinhos : Il s'est considérablement amélioré ces dernières années avec les investissements de Monaco et du PSG. Du coup, le championnat est beaucoup plus visible, c'est une bonne chose pour tout le monde.

Quelle équipe t'a le plus impressionné en France depuis ton arrivée ?
Monaco, sans aucun doute. Ils disposent de beaucoup de joueurs de très haut niveau. Ils sont deuxièmes au classement, je peux le dire, c'est cette équipe qui m'a vraiment marqué.

Et l'attaquant qui t'a donné le plus de fil à retordre sur le terrain ?
Deux joueurs de Monaco : Falcão, qui est un des meilleurs attaquants au monde, et James Rodriguez. Mais ça me va : plus il y aura de grands joueurs dans ce championnat, mieux ce sera pour moi.

Penses-tu que la Ligue 1 soit un championnat déséquilibré ?
Déséquilibré, non. Les autres clubs s'améliorent. D'ailleurs, quand nous affrontons des équipes du bas de tableau, nous rencontrons des difficultés, notamment à l'extérieur. Même chez nous, on a perdu face à Montpellier en Coupe de France.

Tu as été titulaire à huit reprises. Tu t'attendais à plus d'opportunités pour ta première saison ?
Je savais qu'il y aurait de la concurrence, avec deux monstres, Thiago Silva et Alex, mais aussi avec Camara. À chaque entraînement, je donne le maximum pour essayer de gagner ma place.

Un mot sur ton entraîneur, Laurent Blanc, qui était défenseur central. Tu l'as déjà vu jouer ?
Non, je n'ai pas eu l'opportunité de le voir. Mes premiers souvenirs de foot remontent à la Coupe du Monde 2002 où le Brésil a été champion. Donc je n'ai pas pu le voir jouer.

Est-ce qu'il te donne des conseils en tant qu'ancien défenseur central ?
Chaque fois qu'il me parle, il me donne des conseils sur des choses simples et aussi sur des aspects plus tactiques, le placement... Quand je suis arrivé, je suis passé par une période difficile avec cette maladie, il a été l'un des premiers à m'appeler, nous avons discuté ensemble, il m'a dit de rester calme et de bien récupérer. C'est quelque chose que je n'oublierai jamais car il s'est montré très attentionné.

> **"Falcao et James Rodriguez sont les deux attaquants qui m'ont le plus impressionné en Ligue 1."**

Est-ce qu'il a l'habitude de participer aux séances collectives ou il regarde cela de loin ?
Non, il reste plus en retrait et analyse les séances. Il ne participe pas et ne joue pas avec nous. En revanche il donne beaucoup de conseils.

Laurent Blanc a joué en Italie comme toi, il parle l'italien. Est-ce que cela a facilité ton adaptation ?
Au début, cela m'a beaucoup aidé mais je comprends un peu mieux le français maintenant. Blanc nous force à parler en français. Quand il parle, il veut toujours nous faire passer un message, il s'exprime toujours en français pour nous aider à nous adapter à la langue et apprendre plus rapidement.

Marquinhos adore "mettre le pied sur le ballon".

"Give me five."

Et son travail est-il plus axé sur le collectif ou individualise-t-il les séances ?
Lui s'occupe vraiment de la partie collective. On fait beaucoup de confrontations, toujours avant les matchs. Les séances individuelles, ce sont les adjoints qui gèrent.

Es-tu conscient d'évoluer dans le club le plus en vogue d'Europe ?
Oui, bien sûr. Aujourd'hui, j'en suis conscient. Au départ, c'était plus compliqué. Parfois je m'arrêtais, je regardais autour de moi, je réfléchissais à mon parcours. C'était fou pour moi ! Jouer au Paris Saint-Germain, pour un mec de 19 ans, ce n'est pas une mince affaire… Mais je me suis dit que je devais arrêter de penser à cela et plutôt apprécier au quotidien ma situation et mesurer la chance que j'ai d'évoluer dans ce club, d'être dans cette ville.

Tu jouais auparavant à Rome, une autre capitale. Qu'est-ce qui est différent ici ?
Je pense que toute expérience est bonne à prendre et qu'il faut en profiter pour évoluer. Donc aujourd'hui, je suis un Marquinhos différent, avec plus d'expérience, plus de maturité, même si cela ne fait pas longtemps que je joue. Je suis encore jeune, j'ai encore beaucoup à prouver.

"Les déclarations d'Alex sur l'homosexualité ? Chacun son opinion..."

Il y a peu de temps, ton coéquipier Alex a créé la polémique suite à ses déclarations sur l'homosexualité. Quelle est ta position sur le sujet ?
Je n'ai pas trop suivi cette histoire, mais j'ai été informé. Je n'en ai pas parlé avec Alex car je ne sais pas trop les mots qu'il a utilisés. Chacun a son opinion mais je ne pense pas qu'il voulait choquer ou attaquer quiconque.

Tu as joué gardien de but par le passé, non ?
Oui, quand j'étais petit. Quand j'ai débuté le football, à 5 ans, mon rêve était de devenir gardien de but, j'aimais beaucoup plonger *(rire)*. Mais lors de ma première séance d'entraînement, le coach m'a sorti des buts et m'a mis en défense. J'y suis resté.

Pourquoi avoir quitté le Brésil si tôt ?
Pour le projet et par ambition. Ce fut une décision très réfléchie. La Roma s'était montrée très intéressée en me proposant un projet ambitieux. C'était une opportunité que je ne pouvais pas laisser passer. Je ne regrette pas.

À la Roma, tu as été titularisé dès la deuxième journée. Tu t'attendais à une intégration si rapide ?
Ce n'était pas aussi facile, mais j'ai pu avoir cette chance très tôt et j'ai su la saisir. Il fallait que je prouve que je n'étais pas qu'une promesse, je devais montrer ma valeur. Quand mon moment est arrivé, j'ai su me montrer à la hauteur. Ensuite, avec la confiance et beaucoup de travail, j'ai pu arriver là où je voulais aller.

Comment juges-tu ta première partie de saison avec le PSG ?
Je suis satisfait. Je le dis de façon positive mais on cherche toujours à s'améliorer, on en veut toujours plus. J'ai fait un bon début de championnat, en faisant de bons matchs et en inscrivant des buts. J'ai joué des rencontres de Ligue des Champions, enchaîné de bonnes prestations en Ligue 1. Ces débuts me rendent très heureux. Aujourd'hui, je ne suis pas dans une grande période, je dois redoubler d'efforts pour retrouver rapidement mes sensations. Mais ce n'est pas facile.

" 32 M€ ? Ça montre la volonté que le PSG avait de me recruter. "

Dans la vie d'un joueur, on passe tous par des hauts et des bas. Je sais que je dois revenir vite au niveau qui était le mien en début de saison.

Tu as joué avec Totti, Ibrahimovic, Thiago Silva et Neymar. Lequel t'a le plus impressionné sur le terrain ?
Oh, vous me mettez dans l'embarras. Hé bien, c'est très difficile de choisir mais puisque je dois en choisir un… *(il hésite)*… Celui qui m'a le plus impressionné, c'est Totti parce que c'était un joueur que je voyais quand j'étais plus jeune et qui me semblait inaccessible. Thiago Silva, Ibrahimovic ou Neymar sont des joueurs de mon époque, je ne les ai admirés que bien plus tard. Totti était déjà une idole durant ma jeunesse, j'aimais le voir jouer. Alors pouvoir jouer à ses côtés à la Roma, pour un jeune comme moi… C'est incroyable tout ce qu'il est capable de faire sur un terrain. Ce sont quatre grands joueurs, quatre phénomènes, mais Totti m'a vraiment scotché.

Comment vis-tu au jour le jour ta concurrence avec Alex au Paris Saint-Germain ?
La concurrence est saine. D'autant plus qu'Alex est un bon gars. Je l'admire beaucoup, en tant que joueur et en tant qu'homme. Après, avec cette concurrence, j'essaie de me faire ma place et je m'entraîne très dur pour ça.

À 19 ans, tu as coûté 32 millions d'euros. Comment le vis-tu ?
C'était vraiment un très gros montant, gigantesque pour un jeune de 19 ans, en plus un défenseur central. Mais cela ne m'a pas fait peur et ne m'a pas ajouté de pression. Ça montre juste la volonté qu'ils avaient de me recruter. Je l'ai pris comme une motivation.

Tu as travaillé avec trois entraîneurs en Europe : Zeman, Andreazzoli et maintenant Blanc. Quelles différences vois-tu entre ces techniciens ?
Zeman est un coach avec une grosse personnalité, qui est très présent avec les jeunes joueurs. Il est en partie responsable de ce que je suis devenu aujourd'hui. Andreazzoli, je le connaissais déjà, il m'a énormément conseillé. Et aujourd'hui, je côtoie tous les jours Laurent Blanc, un ancien grand défenseur et qui fait du très bon travail au Paris Saint-Germain.

Le Paris Saint-Germain peut-il remporter la Ligue des Champions cette année ?
C'est le grand rêve du club mais la route est encore longue. Notre niveau de jeu devra être très élevé, il ne faudra commettre aucune erreur.

Est-ce qu'il y a un club en Europe où tu rêvais de jouer quand tu étais plus jeune ? Une équipe que tu prenais souvent quand tu jouais aux jeux vidéo ?
Pour être honnête, je jouais souvent avec la Seleção *(rire)*. Mon rêve était de jouer avec la Seleção, d'être reconnu au Brésil et en Europe et de remporter de nombreux titres. Le Bayern Munich, le Real Madrid, le FC Barcelone sont des clubs où tous les grands joueurs veulent jouer. Mais plus jeune, je n'avais pas d'équipe européenne où je voulais absolument jouer.

Ne pas disputer cette Coupe du Monde serait une grosse déception ?
Je sais que je dois encore beaucoup travailler pour y arriver. Être présent dans le groupe qui disputera cette compétition, à 20 ans, ce serait quelque chose d'extraordinaire. Mais je dois garder les pieds sur terre et travailler pour convaincre le sélectionneur de me donner une petite place dans cette équipe.

Tu as été convoqué pour la première fois lors des derniers matchs de la Seleção. Qu'est-ce qui t'a le plus marqué dans cette équipe ?
L'ambiance. L'atmosphère qui règne dans cette Seleção aujourd'hui est magnifique, avec un staff technique bien en place. Le Brésil est dans une bonne phase, il faut conserver cette force.

Tu es proche de Lucas ? Beaucoup pensent qu'il ne jouera pas cette Coupe du Monde ? Comment est-il psychologiquement ?
Il n'est pas du tout affecté par cette situation. Lucas est un garçon étonnant. Bien sûr, personne n'aime sortir de la Seleção mais il garde le sourire. Il en meurt d'envie mais il ne baisse pas les bras et garde le moral.

Le PSG a recruté Yohan Cabaye. Tu le connaissais ?
Je l'ai vu jouer quelques fois. Il est international français et jouait en Premier League, un grand championnat. S'il a été recruté, c'est qu'il peut apporter un plus au Paris Saint-Germain. En tout cas, il a été très bien accueilli ici.

ROGER-PETIT

Le Parc, pari perdu des ultras

Par **Bruno Roger-Petit** - Photo **Panoramic** - Illustration **Samy Glenisson**

Au PSG, rien ne bouge mais tout change. Au Parc des Princes, les petits détails annoncent les grandes transformations. Par petites touches, ici et là, l'enceinte sacrée du PSG se transforme. La boutique de produits dérivés, qui apparaît les soirs de match, côté tribune Paris, inexistante auparavant. La distribution systématique de drapeaux aux couleurs du club, à tous les spectateurs des tribunes Borelli et Paris. Les bonnets rouges de Père Noël offerts au public, pour le dernier PSG-Lille, à l'exemple de la Premier League. L'immense enceinte lumineuse qui fait le tour des trois quarts du stade, entre tribunes basse et haute, qui a remplacé à l'été 2013 les vieux panneaux publicitaires de papa. Le logo, relooké en 2013, mettant en valeur "Paris" plus que "Saint-Germain". Les prix des billets, qui se sont envolés depuis 2010... Et ce n'est pas fini. Le directeur général du PSG, Jean-Claude Blanc, l'a dit aux *Échos* en décembre dernier : il va y avoir *"évolution du prix"* des abonnements et des places, notamment celles situées dans les virages. Idem pour le prix des places VIP : *"Nous voulons que 10 % des places soient premium, en passant de 1 400 à 4 500 et qu'elles représentent 45 % des recettes du stade."* Aller au Parc des Princes est devenu un plaisir de CSP+, un divertissement bourgeois...

Et quand on ne peut pas aller au stade, si l'on veut regarder les matchs à la télé, il faut aussi payer. Un abonnement Canal ici. Un abonnement beIN Sports là... 40 euros plus 11 euros qui font 51 euros. Regarder le PSG et le foot à la télé, ce n'est pas à la portée de toutes les bourses.

Le PSG est l'avant-garde de la mutation. Il est le premier club français à enclencher une politique d'embourgeoisement du foot. Une simple place pour le Parc se paie le même prix qu'une place pour l'opéra. Bientôt, on viendra au stade de la porte de Saint-Cloud comme on va au théâtre ou au spectacle. La métamorphose des stades est en marche, et rien ne l'arrêtera. La préparation de l'Euro 2016 participe à ce mouvement général. Rénovation ici, à Saint-Étienne ou à Paris, construction là, à Bordeaux ou à Lyon. Partout émergent les nouveaux stades, avec les espaces VIP, les places un peu plus chères, les boutiques, les espaces dévolus à la consommation. Les tribunes populaires seront un peu moins populaires.

Balles dans le pied, arène anxiogène

Et les ultras, pauvres ultras, victimes d'un combat sans pitié mené contre eux par les pouvoirs publics, d'autant plus perdus qu'ils ont l'art et la manière de se tirer des balles dans le pied : ils sortiront définitivement de l'espace public des stades. Ce qui se joue au PSG depuis 2010 se répétera ailleurs, d'autant que la volonté des pouvoirs publics, de la Ligue et des clubs est, de ce point de vue, commune et inébranlable. Et que leur importent les réelles et injustes entorses aux libertés publiques, dès lors que l'objectif est atteint : éjecter des stades tous les mouvements ou groupes de supporters considérés comme incontrôlables.

Depuis la mise en œuvre du plan Leproux au Parc des Princes, en 2010, les ultras parisiens, placés de fait à la pointe du combat, ont commis toutes les erreurs que leurs adversaires attendaient d'eux. La première, celle de déserter le Parc en estimant qu'ils ne seront pas remplacés par un autre public. Pari perdu. La seconde, se laisser aller à une surenchère de provocations qui se sont toutes retournées contre eux. Pari perdu encore. Il faut dire que leurs

dernières opérations, au Parc lors de France-Australie, ou à Amiens lors d'un déplacement de la CFA2 du PSG, n'ont pas arrangé leur dossier. Leur réputation de dangerosité potentielle, leur capacité à transformer une enceinte festive en arène anxiogène, tout cela joue contre eux. Mais ils ne veulent pas l'entendre, certains de leur bon droit. Mal conseillés, peu politiques, pas diplomates, en dépit du soutien d'une presse branchée, leur disparition programmée sera le prix à payer pour toutes ces erreurs accumulées.

Foot merguez et bière vs football champagne ?

Embourgeoisement planifié, effacement des ultras et accès payant à la télévision : l'embourgeoisement du foot avance. Cela prendra cinq ans, dix ans, mais le mouvement est irréversible. Le foot, loisir de riches, c'est maintenant. De son canapé du salon à la place en tribune, la représentation du spectacle devient complémentaire. Les écrans géants, qui se répandent dans les stades, montrent désormais les ralentis télés. On est au stade comme à la maison.
La transformation du stade en théâtre, comme un prolongement du spectacle télévisuel, change le rapport spectateur/acteur. Le nouveau public du PSG ne vient pas voir les écharpes des tribunes Boulogne ou Auteuil, il vient voir, d'abord et avant tout, Zlatan. Il s'accommode de l'ambiance, pourvu qu'elle soit bon enfant, mais le spectacle se déroule pour lui sur la pelouse. Les tribunes populaires, vidées à terme des supporters les plus remuants, ne sont plus considérées, dans cette nouvelle relation qu'impose la mutation bourgeoise du foot, comme des compléments indispensables au spectacle.

> " **Le PSG, un plaisir de CSP+** "

Que va devenir le football dit populaire, le football hot-dog, merguez et bière ? Le football des écharpes, des bâches et des chants ? Il sera toujours là, mais minoritaire. Le football va-t-il devenir un produit culturel pour consommateurs ? Oui, en grande partie. Mais l'essence de ce sport universel demeurera, malgré la mutation qui se profile. Comme l'a dit un jour Michel Platini : "*Le football est un jeu avant d'être un produit, un spectacle avant d'être un business et un sport avant d'être un marché*". Même embourgeoisé, le football restera le football.

Une devise qui claque plus grand.

DJIBRIL CISSÉ

"Il n'y a rien au-dessus des Bleus"

Propos recueillis par **Zahir Oussadi** - Photo **Panoramic**

De retour en Ligue 1, Djibril Cissé espère convaincre Didier Deschamps de l'emmener au Brésil. Son amour pour l'équipe de France, ses expériences exotiques, la ferveur du Panathinaïkos, ses marques de fringues : l'ancien Auxerrois n'élude aucun sujet.

***Onze Mondial* : Djibril, avec le recul, est-ce que tu ne te dis pas que tu es passé à côté d'une plus grande carrière ?**
Djibril Cissé : Oui, bien sûr. Sans ces blessures-là… *(Il réfléchit)* On ne saura jamais en fait. Ça aurait pu se passer autrement. Ça aurait pu être pire, ça aurait pu être mieux. On ne le saura jamais.

Les blessures sont-elles l'unique raison ?
Oui, je pense. J'arrivais à Liverpool, je traversais une bonne période. Je jouais, le coach me faisait confiance, je me sentais bien et puis boum, blessure. Ensuite, tu perds ta place. Après six mois sans jouer, c'est normal de ne plus être titulaire. Et puis la seconde blessure, juste à la veille de partir à la Coupe du Monde 2006… Ça m'a tué. Surtout que j'avais un bon feeling, j'étais parti pour jouer quelques matchs.

Est-ce qu'on revient à son véritable niveau après de telles blessures ?
Grâce à Dieu, j'ai gardé mes points forts, la vitesse et la puissance. Je n'ai pas eu de complications pour revenir, car c'était l'os et ça cicatrise plutôt bien. Tout dépend du type de blessure. Quand les ligaments ou les genoux sont touchés, oui, ça peut être compliqué de revenir

Est-ce que tu t'estimes malchanceux ou plutôt heureux d'avoir fait une telle carrière ?
Je suis heureux. Il y a pire que moi. Il y en a qui se sont blessés et qui ne sont jamais revenus.

> " Il reste une, voire deux places en équipe de France. Il y a qui ? Gignac, Gomis. Si je reviens, il y a moi. Ce sera celui qui fait la meilleure fin de saison. "

Progresses-tu encore à ton âge ?
Tu progresses, oui. Sans doute pas physiquement, mais tu t'améliores techniquement, tu apprends des choses tous les jours. Donc oui, tu progresses à tout âge.

Ta carrière a été agitée, avec tous ces transferts et tous ces pays visités. Comment expliques-tu ça ?
Jusqu'à l'Angleterre, ça allait. C'est plus mes choix Qatar et Russie qui font parler. Le Qatar, j'arrivais dans une période où je voulais voir autre chose, déconnecter un peu de l'Europe. Je suis parti là-bas et je me suis vite rendu compte que ce n'était pas pour moi. Quand tu joues devant 100 personnes, c'est dur de se motiver. Je n'étais pas dans l'optique de jouer pour l'argent. J'aurais pu rester et prendre la thune, mais non. Ensuite, j'ai essayé de revenir en France, ça ne s'est pas fait. Il y a eu cette opportunité russe qui me permettait de jouer l'Europa League et de rester à un bon niveau. Donc, j'ai signé, mais là-bas non plus, je n'étais pas satisfait à 100 %.

Quel est le niveau du championnat russe ?
Sportivement, c'est du haut niveau. Mon envie de changer était juste liée à mon manque de temps de jeu. J'étais titulaire en Europa League, mais en championnat, je jouais moins. Ça me dérangeait. En plus, il n'y avait pas de communication. Pour moi, c'est une année très importante, je ne pouvais pas me contenter de jouer un match sur deux, voire un sur trois.

Si tu le pouvais, est-ce que tu changerais certaines choses dans ta carrière ?
Non. Ce qui m'est arrivé, c'est le destin. Peut-être que mes choix de carrière n'ont pas toujours été les bons. Mais je n'ai pas de regrets.

Tu as une belle carrière, un beau palmarès. Qu'est-ce qui te fait encore courir ?
L'équipe de France !

C'est vraiment ça ?
Oui, oui. J'ai un sentiment de travail inachevé. Une fois, il y a eu cette blessure, puis je n'ai pas été sélectionné à l'Euro 2008. Enfin, il y a eu la Coupe du Monde 2010 et ce qui s'est passé en Afrique du Sud. Ça me fait chier de finir comme ça. Ça me ferait mal que ma dernière sélection soit le match contre l'Afrique du Sud *(il a quand même joué 10 minutes contre l'Albanie en 2011, ndlr)*

Qu'est-ce que l'équipe de France a de si spécial ?
C'est le top. Au-dessus de ça, il n'y a rien. C'est ce qui te permet de jouer des Championnats d'Europe, des Coupes du Monde et de te faire un nom sur le plan mondial. Sportivement, il n'y a rien de plus fort. L'équipe de France, c'est le must.

Penses-tu vraiment avoir une chance de prendre le train bleu en marche et d'aller au Brésil ?
Je vais tout faire pour y être. Après ça passe ou ça ne passe pas. Mais il ne faut pas lâcher. Je vais tout donner. Pour moi, c'est le terrain qui parle. Si je fais ce qu'il faut et que je marque mes buts… Je n'ai jamais eu de souci avec Didier Deschamps, je n'ai jamais créé de problème, j'ai toujours eu une bonne relation avec l'équipe de France, tous les staffs, tous les entraîneurs. Si je fais ce qu'il faut, pourquoi aurais-je moins le droit qu'un autre d'y participer ?

Comment convaincre Didier Deschamps en quatre mois ?
En marquant des buts. Marquer des buts à tous les matchs. Et puis voilà.

Les critiques sur l'attaque des Bleus sont-elles un avantage pour toi ?
C'est mieux comme ça. Si c'est fermé et que tous les attaquants sont déjà pris, c'est dur d'en bouger un. En général, lors d'une Coupe du Monde, tu pars avec trois attaquants, voire quatre. Donc, ça laisse une, voire deux places. Il y a qui ?

Quiz : où se trouve le ballon ?

"Mes choix de carrière n'ont pas toujours été les bons. Mais je n'ai pas de regrets. "

Gignac, Gomis. Si je reviens, il y a moi. Après, ça sera celui qui fait la meilleure fin de saison. Pour l'instant, derrière Benzema et Giroud, aucun attaquant ne s'est imposé.

Comment juges-tu l'équipe de France ? Il y a du talent tout de même…
Bien sûr qu'il y a du talent ! Je me mets à leur place et franchement, ils ont du mérite. Parce qu'hériter de 2010 sans que ce soit de ta faute – ils n'étaient pas là pour la plupart –, et qu'on te reparle de ça tous les jours, c'est vrai que ce n'est pas facile. C'est fort quand même ce qu'ils ont fait. Se qualifier sur le dernier match à la maison, se transcender, sortir ses couilles et réaliser une performance comme ça, c'est costaud. Franchement, j'étais content pour eux. Surtout pour Samir, dont je suis proche, et pour Franck aussi.

Est-ce que les joueurs français sont plus durs à gérer que les autres ?
Pas du tout. Moi, je connais les autres. Comparés aux Anglais ou aux Italiens, les Français ne sont pas plus difficiles. Les joueurs ont des petits torts, mais le public doit parvenir à oublier Knysna et à faire davantage confiance.

L'objectif des 100 buts marqués en Ligue 1 est-il toujours dans un coin de ta tête ?
Oui, oui, aussi. Passer le cap des 100 buts, ce serait vraiment beau *(il en est à 94, ndlr)*. Quand j'étais petit, mon rêve était de jouer en Ligue 1, puis de marquer un but. Alors en mettre 100…

Est-ce que ça fait plaisir de savoir que tu es toujours aussi demandé en Ligue 1 ?
Oui, je craignais un peu ça, de ne plus faire envie. Mais, finalement, non et c'est beau.

Que penses-tu du PSG et de Monaco ?
C'est bien pour le football français. Mais j'encourage les autres équipes à ne rien lâcher. Il faut compter sur les centres de formation pour pouvoir espérer rivaliser avec eux.

Marseille, c'est fini pour toi ?
Ce serait dur. À 32 ans, c'est dur. Ils ont une autre philosophie, davantage tournée vers les jeunes pour investir sur le long terme. Me recruter, ça ne serait pas vraiment du long terme.

Quel est le meilleur souvenir de ta carrière ?
La finale de la Champions League 2005 avec Liverpool. Il y a tout eu. Le fait de ne pas être favori et d'avoir franchi tous les tours. En finale, on arrive à la mi-temps en étant mené 3-0.

Tout le monde nous voyait en prendre cinq ou six. Résultat, on revient à 3-3 et on la gagne. En plus, je participe au match et j'inscris mon tir au but lors de la séance. Au top.

Quel club et quel championnat t'ont le plus marqué ?

(Sans hésiter) Le Panathinaïkos. À tous les niveaux : la passion, l'amour des gens… C'est beau. Ils m'ont accepté comme quelqu'un de chez eux. À l'aéroport déjà, ils étaient 3 000 pour m'accueillir. Franchement, c'est la plus belle expérience humaine de ma carrière. Certes, j'ai gagné des titres à Liverpool et en France, mais humainement, c'était fort en Grèce. J'adore la folie des Grecs, même lors des petits matchs. J'adore quand ça gueule.

Quel est le meilleur joueur avec qui tu aies joué ?

Zizou. De loin. Il était extraordinaire. Quand il avait la balle à l'entraînement, je n'ai pas honte de le dire, je le regardais jouer. En puis en tant qu'attaquant, tu te régales. Tu sais qu'avec un joueur comme lui, il suffit juste de faire le bon appel.

Es-tu resté en contact avec Guy Roux, l'homme qui t'a lancé en L1 ?

On prend des nouvelles. J'ai un immense respect pour lui. C'est quelqu'un qui restera à vie. Même après le football.

> **"Je n'ai pas honte de le dire : Zizou, quand il avait la balle à l'entraînement, je le regardais jouer."**

D'où te vient ta passion pour les fringues ?

Petit, j'étais déjà fan de mode. C'est resté et ça s'est amplifié. Du coup, je me suis dit : *"Pourquoi ne pas sortir une, voire deux marques ?"* J'ai sorti Mr Lenoir d'abord. Puis, en parallèle, j'ai décidé de lancer M.A.V.R.O. parce que j'ai deux styles.

Pourquoi ce secteur en particulier ?

Dans la mode, je peux apporter ma créativité. Je suis partie prenante à 100 % dans cette marque. Je trace les grandes lignes et mon designer fait la création.

Est-ce une manière aussi de préparer ta reconversion ?

Ce n'était pas dans l'idée. Après, forcément, ça le devient. Quand j'ai lancé ces marques, je n'ai pas pensé à la fin de ma carrière. C'était pour partager mon kif, ma façon de voir les choses, partager ce que j'aime avec mes fans. Forcément, avec le temps, j'y pense de plus en plus. Mais je ne pense pas encore à la retraite.

Justement, comment vois-tu ton avenir dans le foot ?

J'espère continuer à jouer au foot le plus longtemps possible. Je me donne encore trois-quatre ans en pro. Après, j'arrête, car je ne me vois pas jouer en amateur.

Consultant, c'est quelque chose qui te brancherait ?

Je n'y ai pas encore vraiment réfléchi, mais je ne pense pas que ce soit dans mon tempérament. Peut-être ponctuellement.

As-tu déjà été victime de racisme dans ta carrière ?

Oui, mais ça fait partie du passé et ce n'est plus important.

Mario Balotelli a annoncé qu'il pourrait peut-être prendre sa retraite à cause de ça. Qu'en penses-tu ?

Je pense qu'il a dû dire ça sous le coup de l'énervement. Je le connais bien Mario, il adore le foot, il ne pourra pas s'arrêter. Au pire des cas, il ira ailleurs, mais il n'arrêtera pas le foot.

Son nom c'est Just… Just Lenoir

F V
FOOTBALL VINTAGE
football-vintage.com
Le foot, c'était mieux avant!
Vente en ligne de maillots de foot rétros officiels
ING DIRECT
MALARDEAU résidences
AIR LITTORAL
Collection
Olive et Tom
www.football-vintage.com

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT À onze MONDIAL

FORMULE VINTAGE

6 NUMÉROS + 1 MAILLOT VINTAGE

~~84€~~ **49€**

42% D'ÉCONOMIE

OFFRE SPÉCIALE 1 AN D'ABONNEMENT "ONZE MONDIAL"

Merci de retourner ce bulletin sous enveloppe avec votre réglement à: ONZE MONDIAL - 123 RUE JULES GUESDE - CS 70029 - 92309 LEVALLOIS PERRET CEDEX

Montpellier 1991

☐ S ☐ M ☐ L ☐ XL ☐ XXL

Bordeaux 1985

☐ S ☐ M ☐ L ☐ XL ☐ XXL

LOSC 2000

☐ S ☐ M ☐ L ☐ XL ☐ XXL

Lens 1955

☐ S ☐ M ☐ L ☐ XL ☐ XXL

Reims 1959

☐ S ☐ M ☐ L ☐ XL ☐ XXL

☐ 1 AN		☐ 2 ANS	
☐ 4 numéros + 2 hors séries + mon maillot vintage	FR | 49€ UE | 63,5€	☐ 8 numéros + 4 hors séries + mon maillot vintage	FR | 78€ UE | 107€
☐ 4 numéros + 2 hors séries + mon maillot vintage + abonnement web**	FR | 59€ UE | 73,5€	☐ 8 numéros + 4 hors séries + mon maillot vintage + abonnement web**	FR | 88€ UE | 117€

NOM ______ PRÉNOM ______

ADRESSE ______ CODE POSTAL ______

VILLE ______ PAYS ______

EMAIL* ______ TEL. ______

RÉGLEMENT PAR ☐ CHÈQUE (banquaire ou postal à l'odre de Onze Mondial) ☐ CB DATE & SIGNATURE

NUMERO CB

EXPIRATION CRYPTOGRAMME

*Renseignez votre email pour recevoir votre bon. Bon valable sur tout le site hors offres promotionnelles en cours. **L'abonnement web vous donne accès à des contenus exclusifs.

Je souhaite bénéficier des offres par e-mail de la part: ☐ de Onze Mondial ☐ des partenaires commerciaux de Onze Mondial.

Offre valable jusqu'au 31/04/2014 réservée à la France Métropolitaine et aux pays membres de l'Union Européenne et dans la limite des stocks disponibles. Le droit d'accès et de rectification des données concernant les abonnés peut s'exercer auprès du Service Abonnements. Sauf opposition formulée par écrit, les données peuvent être communiquées à des organismes extérieurs.

JEAN-PIERRE BERNÈS

"Croyez-moi, je suis quelqu'un de bien"

Propos recueillis par **Laurent Lepsch** - Photo **Panoramic**

16 heures. Un hôtel chic et discret, dans le 8e arrondissement de Paris. Je m'annonce à la réception : *"J'ai rendez-vous avec Jean-Pierre Bernès".* On m'invite à patienter. Je sens que l'attente va être longue. Faux. 16h02, Bernès, l'agent des poids lourds du foot français (Ribéry, Nasri, Deschamps, Blanc, Ménez) se pointe, tout sourire. Moi : *"Enchanté, vous voulez boire quelque chose ?"* Lui : *"Non merci. Vous êtes prêt ? OK, c'est parti."*

Infraction, rédemption, résurrection : un scénario hollywoodien

***Onze Mondial :* Jean-Pierre Bernès, on vous entend peu dans les médias, pourquoi ?**
Jean-Pierre Bernès : D'abord parce que ça correspond à ma nature, discrète. Je ne recherche pas l'exposition dans les médias. Lorsque j'étais à l'OM, c'était déjà Tapie qui occupait l'espace médiatique, tandis que moi je restais plutôt en retrait. Et puis, ce sont les joueurs et entraîneurs que je conseille qui doivent être les premiers sous les feux de la rampe, c'est logique car ils sont les acteurs principaux du football. Maintenant, c'est vrai que je suis très souvent sollicité et lorsque je m'exprime dans l'espace public, je crois que je dis des choses intéressantes pour le football.

Votre silence n'est-il pas aussi dicté par votre activité qui demande de la discrétion ?
Aujourd'hui il est très difficile de garder bien longtemps une information secrète. Et puis je ne cherche pas à me cacher, il n'y a pas de culture du secret à avoir, même si dans mon business certaines tractations doivent rester confidentielles. En fait j'exerce un métier comme un autre, un métier honorable.

Justement, parlons de votre métier. Est-ce qu'il a beaucoup évolué ces dernières années ?
Oui, comme le football dans son ensemble, tout a évolué, tout va beaucoup plus vite aujourd'hui et il y a des agents partout désormais. Mais moi j'aime conserver les anciennes recettes, celles de l'homme d'expérience que je suis. Je fais partie des rares agents qui exercent depuis très longtemps. En l'occurrence, moi ça fait plus de 32 ans que je suis dans le milieu.

Il y a quand même certains agents peu recommandables, seulement intéressés par la possibilité de faire du fric très vite.
Pour moi ce ne sont pas des représentants de la profession, ils ne méritent pas que je m'y attarde. Moi, les gens connaissent ma façon de travailler, à quel point je suis professionnel. Et si je travaille avec autant de grands joueurs et entraîneurs, c'est sans doute aussi parce que je suis sérieux et passionné, et que ça se sait.

Quand on est agent, plus on a de joueurs, mieux c'est ?
Non, il faut trouver le juste équilibre. Lorsque vous êtes un agent de haut niveau, avoir une vingtaine de joueurs, c'est suffisant, sinon ça devient n'importe quoi. S'occuper d'un seul joueur, c'est déjà du travail. C'est comme dans une famille, les parents qui n'ont qu'un seul enfant ont moins de travail que ceux qui en ont quatre. Ce qui m'intéresse, c'est d'être efficace pour le joueur dont je m'occupe, et si j'ai trop de gens à conseiller, je perds en efficacité. Je fais un métier difficile, même si de l'extérieur, ce n'est pas forcément perçu comme tel. Il faut donner beaucoup de soi, et ça pompe énormément d'énergie.

> " J'ai énormément d'affection pour Franck."

Vous êtes le conseiller de Franck Ribéry. Avez-vous avec lui une relation particulière ?
Aujourd'hui; tout le monde encense Franck Ribéry, mais il y a quatre ans, quand il était au fond du trou, il n'y avait pas grand monde pour prendre sa défense. Franck était alors un paria et il fallait presque le traîner place de la Bastille pour lui faire la peau. Mais à force de travail, il a su revenir au plus haut niveau. Franck est un exemple pour tous les gens qui sont dans le désespoir.

Jean-Pierre et Francky, c'est pour la vie.

sortir avec beaucoup de volonté et de travail. J'étais moi aussi un paria en 93 et aujourd'hui, je suis un agent qui compte dans le football. Mais ce n'est pas tombé du ciel. Mon parcours et celui de Franck sont assez comparables. Lorsqu'il était en grande difficulté j'étais à ses côtés, avec ses proches. Dans ces moments-là, vous ne pensez plus à rien d'autre qu'à l'homme. Franck est un type que j'adore, qui a du coeur. Un homme sincère, simple, à qui il ne faut pas la faire à l'envers. J'ai beaucoup d'affection pour Franck, énormément d'affection.

Le voir aujourd'hui casser la baraque doit vous faire particulièrement plaisir ?
Je suis super heureux pour lui. On a vécu une période vraiment difficile, et des moments d'intimité que je garderai pour moi mais qui nous ont marqués tous les deux, ainsi que sa famille. Le voir aujourd'hui aussi épanoui sur les terrains comme dans la vie après avoir connu l'enfer, c'est une vraie satisfaction. Et une belle récompense pour tout le travail fourni ces dernières années.

Est-ce que dans une négociation pour un de vos joueurs, c'est toujours l'aspect financier qui prime ?
Ça dépend. L'âge du joueur est un facteur important. Pour un jeune, je privilégie toujours l'aspect sportif. En vérité les aspects sportif et financier sont liés puisque, en règle générale, lorsque vous faites un bon choix sportif pour votre joueur, ça devient un bon choix financier. L'inverse est également vrai. Pour un joueur qui s'approche de la fin de sa carrière, là oui, c'est l'argent qui prend le pas sur le sportif, c'est logique car il y a cette notion de couperet. Je ne suis pas un philanthrope mais j'attache beaucoup d'importance au domaine sportif pour les gens que je conseille, c'est ce qui m'importe le plus. Le reste vient naturellement.

Y a-t-il des joueurs que vous rêveriez d'avoir, d'autres que vous regrettez d'avoir eus ?
Bien que je sois plus près de la retraite que du début de ma carrière, je suis toujours en alerte de nouveaux joueurs, car il y a dans mon métier la notion de roulement. Moi ce que j'aime, c'est travailler avec les grands joueurs et les très bons jeunes mais je n'ai pas de nom à vous donner en particulier. Même chose concernant les joueurs que j'ai eus et qui sont partis, je n'ai aucun regret. Parfois, c'est comme dans un couple, on divorce, mais c'est la vie. Certains joueurs peuvent décider de vous quitter, c'est leur choix, ça ne me pose pas de problème *(l'allusion à Matuidi est à peine voilée, ndlr).*

Est-ce que c'est compliqué de traiter avec un joueur ?
Je vais vous dire, dans une transaction, le problème, c'est très souvent plus l'entourage que le joueur lui-même. Et je vous parle de l'entourage très, très proche, autrement dit la famille du joueur en question. Dans ces cas-là, je fais comprendre à mes interlocuteurs que mon rôle est de conseiller les joueurs qui intègrent mon équipe, pas le contraire. Les gens savent tout de suite pourquoi ils décident de travailler avec moi. L'important, c'est de ne pas "perdre la figure", d'avoir toujours la même ligne de conduite. Je ne suis pas là pour faire plaisir à un joueur mais pour le conseiller dans sa carrière. Si le joueur accepte cette règle du jeu et qu'il suit mes conseils, ensuite, c'est une ligne droite qui s'ouvre devant lui.

Votre rôle est aussi de faire évoluer le comportement de vos joueurs. Lorsque Samir Nasri se met à dos la presse et l'opinion publique après son geste controversé (1) à l'Euro 2012, vous lui dites quoi ?
C'est quelque chose dont j'ai parlé avec lui et qu'il ne referait plus. Mais il faut essayer de comprendre le contexte : lorsque Samir fait ce geste contre l'Angleterre, il se trouve dans un stade de 80 000 spectateurs *(52 000, en réalité, ndlr.)* et ça se passe en un dixième de seconde. Pour un footballeur, le moment le plus jouissif est celui qui vient juste après avoir marqué un but. Si Samir en vient à faire ce geste, c'est qu'à cet instant, il est à bout. Dans ces conditions particulières, ça peut arriver à tout le monde même si je comprends que

> **" Ce qu'a fait Samir à l'Euro, ça peut arriver à tout le monde. "**

Samir s'apprête à déraper.

(1) Nasri avait fêté son but contre l'Angleterre par un "ferme ta gueule", manifestement à l'intention d'un journaliste

ça puisse choquer les gens. Je pense qu'il faut analyser cela avec le recul nécessaire. Il faut être tolérant et ne pas condamner dans l'instant, sans chercher à comprendre la vraie raison, le cheminement qui mène à ce genre de comportement.

Avez-vous de vrais amis dans le football ? Des gens qui ne vous ont pas lâché, même lorsque vous étiez en difficulté ?
Oui, j'ai des amis de longue date, pas seulement dans le foot, ceux qui m'ont toujours soutenu, même lorsque j'étais plus bas que terre. D'autres avec qui j'ai été fâché avant de me réconcilier. C'est ce que j'appelle des amis à géométrie variable *(sourire)*. Bien sûr, il y en a d'autres à qui je ne parle plus. Chacun se reconnaîtra.

Soyons clair, pour une majorité de personnes, le métier d'agent, c'est d'abord pouvoir faire beaucoup de fric facilement. Ça vous agace ?
Ça me rend indifférent. Aucun métier ne peut faire l'unanimité. Ce qui me gêne, ce n'est pas que certaines personnes pensent cela, elles en ont le droit, mais ça m'ennuie qu'on puisse porter un jugement sur une profession qu'on ne connaît pas. Moi, je sais que je fais un beau métier, difficile, et que, comme dans tous les métiers, il y a des profiteurs et des gens sérieux.

Quels sont les pays européens qui animent le plus le marché des transferts en Europe ?
Surtout l'Angleterre. Puis tous les autres, quasiment sur la même ligne : France, Italie, Espagne et Allemagne. Ensuite, il y a les pays comme la Russie où des particuliers peuvent injecter d'énormes sommes d'argent dans des clubs mais qui sont beaucoup moins intéressants du point de vue sportif, avec des championnats de niveau et visibilité médiocres.

Est-ce que vous abordez tous les sujets avec vos joueurs ?
Oui, il n'y a aucun sujet tabou entre nous. Vous savez, ce n'est pas parce que les footballeurs ont de l'argent qu'ils n'ont pas de problèmes, même s'ils sont parfois différents de ceux de personnes plus modestes financièrement. Dans ces périodes de doute, je suis donc encore

> " Si j'avais un cancer je choisirais le meilleur cancérologue. "

davantage à l'écoute de mes joueurs. C'est dans ces moments-là que je me régale, où mon rôle de conseiller prend tout son sens.

Une journée-type de Bernès, ça se passe comment ?
Durant les périodes de mercato, je suis surtout en déplacement, en alerte constante pour un transfert, une mutation d'un joueur. Mais au quotidien, mon rôle consiste d'abord à rester en contact avec mes joueurs et entraîneurs, être disponible pour eux, les défendre si besoin est. J'essaye de gérer mes joueurs en "bon père de famille", c'est une notion juridique en droit. Je vais vous dire, ce qui me passionne avant tout, c'est le côté humain de mon métier, car j'aime les gens, j'aime mes joueurs. Évidemment, il faut aussi être passionné par le football. Moi, je vis football 24h/24, toute ma famille le sait, le football occupe toutes mes pensées, tout le temps.

C'est quoi la méthode Bernès, le truc en plus par rapport à vos concurrents ?
L'expérience ! Je vais vous dire, certains agents étaient auparavant peintres, gérants de bars ou de boîte de nuit. Je n'ai rien contre ces professions, mais ce n'est pas tout à fait le même métier. Mon avantage sur la plupart des autres agents, c'est que moi, j'ai des responsabilités dans le football depuis presque 33 ans. Alors je n'ai pas la science infuse, je ne me prends pas pour un autre, mais lorsque je parle football je sais de quoi je parle. Et si en face de moi j'ai des interlocuteurs intelligents, ils vont très vite le comprendre. Je fais bien mon métier parce que j'ai de l'expérience. Moi, si demain j'avais un cancer, je choisirais le meilleur cancérologue français. Et si je risque ma vie au pénal, je vais prendre Dupond-Moretti, parce qu'il est très bon. Bien entendu, cela fait des jaloux. Après, les joueurs ne sont pas cons, ils savent très bien faire la différence entre un bon et un mauvais agent.

De paria du foot français après l'affaire VA-OM[2], vous êtes devenu un agent incontournable. Une revanche sur certains ?
C'est surtout une satisfaction personnelle, pour moi et ma famille. Ça démontre aussi que j'étais vraiment fait pour ce métier, ce milieu du football pour lequel je me donne à fond depuis tant d'années.

Vous conseillez des joueurs, mais aussi des entraîneurs et même le sélectionneur des Bleus. N'existe-t-il pas un risque de conflit d'intérêts ?
Ah c'est bien la France, ça ! C'est de la jalousie. L'agent de Mourinho, il conseille plein de joueurs et ça ne choque personne. Tous les entraîneurs ont un agent et personne n'en parle, sauf quand c'est Bernès. Faut arrêter avec ça, il y a quand même de vrais conflits d'intérêt ailleurs que dans le foot bien plus graves en France. Et puis, est-ce que vous croyez une seconde que des gens comme Didier Deschamps et Laurent Blanc vont sélectionner des joueurs en fonction de leur agent ? C'est ridicule, c'est n'importe quoi.

[2] Dans l'affaire de corruption VA-OM (victoire de Marseille 1 à 0 le 20 mai 93), M. Bernès a été condamné à 2 ans de prison avec sursis et 15 000 € d'amende.

Jean-Pierre Bernès, qu'est-ce que vous n'aimez pas ?
Le temps qui passe, ça m'angoisse terriblement. Je n'aime pas regarder de vieux albums photos dans lesquels je me vois, ça me fout le cafard. Peut-être parce que j'ai eu une enfance formidable. J'ai baigné dans un milieu modeste, mon père était ouvrier, mais ces années étaient exceptionnelles et m'y replonger me rend nostalgique. Et puis voir vieillir mes parents, prendre conscience de l'issue fatale qui se rapproche chaque jour, me rend triste.

Un dernier mot ?
Retenez surtout que j'aime sincèrement le football, et les gens. En particulier les sensibles, qui rient et pleurent indifféremment. Comme moi. Je suis quelqu'un de bien, croyez-moi.

"

Vous croyez une seconde qu'un coach comme Laurent Blanc sélectionnerait un joueur en fonction de son agent ? C'EST RIDICULE !

"

C'est un fait : Laurent Blanc est grand.

NOUVELLE COLLECTION
M. MOUSTACHE
RENVERSANTE !
M.Moustache
www.m-moustache.com

VINTAGE

© Panoramic

70 · **RENCONTRE /** RIVELINO
74 · **ARCHIVE /** SWEET 80'S
86 · **ÉTOILE FILANTE /** CHRISTANVAL
87 · **HA11 OF FAME /** WEAH
88 · **CLASSIC TEAM /** NANTES 82-83
90 · **CHRONIQUE /** MÉNÈS

ROBERTO RIVELLINO

"L'Allemagne est meilleure que le Brésil"

Propos recueillis par **Paolo Silva Junior** - Photo **Bruno Graziano, Panoramic**

Roberto Rivellino, c'était avant tout un charisme inégalable. Cheveux bouclés, moustache à la Tom Selleck, short moulant et pied gauche dévastateur façon Roberto Carlos. Mais c'était aussi un artiste, membre de la Seleção de 70, considérée comme la meilleure de l'histoire. L'inventeur du "flip-flap" (ou "elastico"), repris trente ans après par Ronaldinho et Ibra, nous confie avec sincérité et sans langue de bois sa vision du football moderne et évoque le Mondial 2014 et sa sélection.

Avril 1978 : France-Brésil amical au Parc (1-0, but de Platini). Rivelino va se faire tacler par Henri Michel

Onze Mondial : **Roberto, la Seleção de 1970 était-elle la meilleure de l'histoire ?**
Roberto Rivellino : C'est une équipe qui a su charmer le monde entier avec des joueurs fantastiques individuellement. Les Anglais ont cette manie de publier des stats pour savoir qui est le meilleur et la Seleção 1970 reste en tête. Aujourd'hui, elle est encore considérée comme la plus grande de tous les temps et je ne suis pas le seul à le dire.

C'était une vraie équipe ou une somme d'individualités ? Comment se comportait Pelé ?
Quand on gagnait, la presse disait que l'équipe était unie. Or, la Seleçao de 1970 n'était pas spécialement unie. Il y avait des joueurs qui ne s'entendaient pas. Mais le plus important, c'était notre esprit de compétition sur le terrain. Je n'ai pas besoin d'aller manger avec toi juste parce que tu joues dans mon équipe. Cette équipe n'avait qu'un objectif : gagner. Pelé, lui, est toujours resté humble malgré son statut.

> ***" La Seleção de 70 n'était pas unie "***

On a beaucoup dit qu'en 1970, il y avait cinq numéros 10 dans l'équipe et aucun véritable avant-centre. Aujourd'hui, penses-tu qu'il manque des joueurs à ce poste ?
Aujourd'hui, on prend des joueurs tactiques, chargés de servir d'autres joueurs. La conséquence, c'est que nous avons plus de qualité en défense qu'en attaque, surtout avec Thiago Silva qui est un grand. Nous n'avons plus de joueurs techniques devant, mis à part Neymar et Hulk. Parce que Fred, si le ballon ne lui arrive pas dans les pieds, il ne fait pas grand-chose. Oscar et Ramires sont des coureurs. Les latéraux apportent du soutien, mais c'est une équipe pauvre en créativité. J'aimerais voir Diego Tardelli (Atlético Mineiro) dans cette équipe. Je pense que le retour de Robinho est une bonne chose. Personne ne croyait en sa convocation mais il va bien aider Neymar. Il n'a pas besoin d'être titulaire mais dans certains matchs, il peut faire la différence. En 1958, il y avait Vava et Pelé. En 1962 aussi, en 1994 et 2002 avec Rivaldo et Ronaldo… Il y avait toujours deux ou trois joueurs différents. Aujourd'hui, on a Fred, un type blessé et moyen techniquement. Nous n'avons pas d'attaquants. À la place de Scolari, je prendrais Walter, de Fluminense. Techniquement, il est meilleur que Fred.

N'est-ce pas simplement un cycle?
Il faut changer notre vision du bon joueur. Ce n'est pas possible qu'au Brésil, un pays qui a toujours eu des joueurs de qualité, il n'y ait pas plus de jeunes qui jouent au ballon. À la base, ceux qui sont les plus talentueux, on les appelle les "vagabonds". Ils n'ont pas envie de courir, ni de rester au marquage. Mais aujourd'hui, on ne parle que de marquage. On ne parle plus de création. Pourtant, à Barcelone, ils ne marquent personne. Ils occupent seulement l'espace. Et ils gagnent la balle grâce à ça. La plupart des ballons arrivent dans les pieds. Est-ce que Xavi est au marquage ? Iniesta ? Celui qui se charge de ça, c'est Busquets. Le football espagnol a changé, le football allemand également. Ils ont formé des joueurs avec de la qualité dans les équipes de jeunes. Au Brésil, c'est plus de la force que de la technique. Avant, je jouais et je disais que c'était l'art contre la force. Aujourd'hui, l'art, c'est seulement Thiago Silva et Neymar. Le seul qui va créer quelque chose devant, c'est Neymar. Je n'en vois pas d'autre. Le Brasileirão s'est terminé récemment et deux joueurs ont été au-dessus : la révélation Marcelo (Atlético Paranaense) et Everton Ribeiro (Cruzeiro), le meilleur joueur du championnat. Mais personne n'a parlé d'eux pour la Seleção. C'est dire le niveau du championnat brésilien.

Tu arrives à regarder les matchs quand même ?
Même pas. Tu commences à regarder et tu sais déjà ce qui va se passer. C'est un problème de qualité et de formation. Qui forme encore des joueurs ? À part Santos, plus personne. Encore plus aujourd'hui avec cinq joueurs étrangers par club.

> ***" Nous n'avons pas d'attaquants. On a Fred, un type moyen techniquement. "***

Que penses-tu des critiques de la FIFA envers l'organisation brésilienne de la Coupe du Monde ?
En Afrique du Sud aussi, il y avait beaucoup d'incertitudes avant et pourtant elle a bien eu lieu. Je suis optimiste. Quand le Brésil a été choisi, tout le monde a applaudi. Après, il est clair qu'il y avait d'autres priorités dans le pays que de construire des stades. Est-ce qu'on avait besoin de stades à Brasília, Manaus ou Cuiaba ? Qui y jouera après le Mondial ? Il n'y a même pas de club de Série A ! C'est n'importe quoi mais maintenant, il faut faire avec…

Tu penses que le Brésil est le favori pour ce Mondial ?
Le Brésil fait toujours partie des favoris. Mais pour moi, l'Allemagne est meilleure. L'Espagne, bien qu'elle vieillisse, mérite le respect. Il y a aussi l'Italie et l'Argentine. Mais de toute façon, pour moi, le Brésil n'a pas l'obligation de gagner, il a juste l'obligation de jouer un bon football.

Il y a un débat qui revient souvent dans ton pays : en 1982, le Brésil pratiquait le joga bonito mais a perdu. En 1994, le Brésil ne jouait pas bien mais a gagné. Qu'en penses-tu ?
C'est une question de moment. Tu fais avec le groupe que tu as sous la main. En 1982, le Brésil avait beaucoup de qualités mais Telê Santana n'avait pas de plan B. En finale, tout réussissait à l'Italie, ils ont battu le Brésil avec trois buts de Paolo Rossi et ils ont gagné le Mondial. Je pense que ce qui a manqué au Brésil, c'était de jouer le match nul, de rester derrière, de ne pas prendre de but et d'avancer. ▸

En 1994, il n'y avait pas beaucoup de qualité. Il n'y avait pas de Socrates ni de Zico. Avec eux, ils auraient joué de la même façon. Tu joues avec les moyens dont tu disposes à chaque Coupe du Monde. Telê avait les meilleurs, mais il n'a rien gagné. En 1994, Parreira avait convoqué les meilleurs aussi, mais il n'avait pas plus de qualité qu'un Falcão par exemple. En 2002, Scolari avait de la qualité avec Ronaldinho, Rivaldo, Ronaldo. Le coach fait avec ce qu'il a sous la main. C'est la même chose avec le Corinthians ici. Le Corinthians a tout gagné mais aucun joueur ne s'est vraiment distingué.

Parlons un peu de foot français. Tu penses que Ribéry méritait de remporter le Ballon d'Or ?
Avec son palmarès, oui. Maintenant, techniquement, il est moins fort que Ronaldo et Messi. Mais c'est un joueur qui n'est pas aussi valorisé que les deux autres alors qu'en matière de buts et de passes décisives, il est impressionnant.

> **"Maradona ? Un génie ! Mais moins bon que Pelé et Garrincha."**

Platini, Zidane, ça te parle plus ?
Ils étaient fantastiques. Techniquement, je préfère Platini. Imaginez les deux ensemble… Aujourd'hui, je ne vois pas cette force dans l'équipe française. Mais au Mondial, tout peut arriver, c'est une compétition courte où il faut s'adapter rapidement. Le foot est très équilibré, plus qu'à l'époque. On craint même le Japon !

Maradona a dit que tu es une de ses idoles. Que penses-tu de lui ?
Maradona était un génie. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises, il m'appréciait beaucoup. C'est le meilleur joueur argentin mais il est en dessous de Pelé et Garrincha. Ce qu'il a fait en 1986, et même en 1990, aller en finale après sa blessure, c'est fort. On parle beaucoup de Messi qui a remporté des tas de trophées. Mais individuellement, il n'y a pas photo.

L'inventeur de l'Elastico, quand même…

Comment as-tu créé ton fameux dribble, l'Elastico ?
Je l'ai appris avec un joueur japonais, Sergio Ichigo, qui jouait avec moi en 1964 au Corinthians, avec les jeunes. Il a fait ce dribble qui a envoyé son adversaire en dehors du terrain. Je l'ai modifié et amélioré. En attaque, il faut que ce soit plus court, un peu comme celui de Romario devant Amaral. Un jour, j'ai même plaisanté avec Neymar en lui disant qu'il devait en tenter plus. Djalminha l'a fait, Ronaldo, Robinho et Romario aussi. Je pense que c'est un geste technique fantastique. J'aime beaucoup les joueurs capables de le faire.

Penses-tu qu'à ton époque, les joueurs étaient plus charismatiques ? Toi, le moustachu, ton pied gauche, ta personnalité...
Je suis resté une décennie au Corinthians, sans jamais quitter le navire. C'est l'époque où les joueurs respectaient les contrats. Pelé a joué toute sa carrière à Santos, imagine combien il valait. J'avais un passeport italien, donc aujourd'hui, un club européen m'aurait recruté. Ademir da Guia a joué toute sa vie à Palmeiras. Je ne suis allé à Rio de Janeiro que quatre ans (au Fluminense). Donc tu es forcément plus identifié auprès des supporters. Aujourd'hui, ce ne serait plus pareil. Santos a tenu à conserver Neymar le plus longtemps possible mais le marché est actuellement plus ouvert. Auparavant, c'était beaucoup plus fermé. La preuve : Pelé n'est jamais parti. À l'étranger, ils avaient aussi des joueurs de qualité et le marché des transferts n'était pas le même. Là, Paulinho fait une bonne saison avec le Corinthians et il file en Europe. C'est très rapide et le marché paye très bien alors qu'ici les clubs sont endettés. Le Corinthians a tout gagné mais est quand même endetté.

Tu es une idole pour les supporters des Corinthians. Tu es toujours proche du club ?
Oui, je vais même avoir mon buste au siège du club. C'est bien que je sois encore vivant, parce que souvent, on rend hommage aux gens quand ils sont morts. J'ai aussi un terrain d'entraînement à mon nom. C'est l'équipe de mon cœur, même si j'étais pour Palmeiras quand j'étais jeune.

Comment t'es-tu reconverti après ta carrière ?
Je travaille comme commentateur pour TV Cultura toutes les semaines et j'ai une petite école de foot depuis plus de 20 ans. Dans mon école, on ne dira jamais à quelqu'un : *"On va prendre ton fils pour en faire un footballeur."* Notre travail est plus basé sur le social. On ne vend pas du rêve comme certains. Et de toute façon, on ne peut pas enseigner à quelqu'un comment devenir une star. Ça ne s'apprend pas. Le travail est axé sur la technique. Les jeunes qui sortent de mon centre savent contrôler un ballon, faire une passe dans les pieds. Ils sont participatifs et heureux, c'est le principal. ●

> " J'ai dit à Neymar qu'il devait plus tenter plus mon flip-flap ! "

Ne jamais tourner le dos à un défenseur italien.

Photo **Panoramic**

Sweet 80's

Les années 80. La gauche au pouvoir, les radios libres, le *Rainbow Warrior*, la chute du Mur de Berlin, *Star Wars* et les premières consoles de jeu. Côté foot, les 80's, c'est surtout Maradona et Platini. Mais pas que. La preuve avec ces 6 joueurs de légende qui ont marqué l'histoire du foot.

ZICO

Zico et son brushing toujours impeccable

Zico avec Maradona : légendes vivantes

État civil : Arthur Antunes Coimbra
Surnom : "Zico", "Le Pelé blanc"
Poste : Milieu offensif
Carrière : 1971 – 1994 (Fluminense, Udinese, Fluminense, Sumitomo Metals, Kashima Antlers)
Palmarès : 1 Coupe Intercontinentale, 1 Copa Libertadores, 4 championnats du Brésil

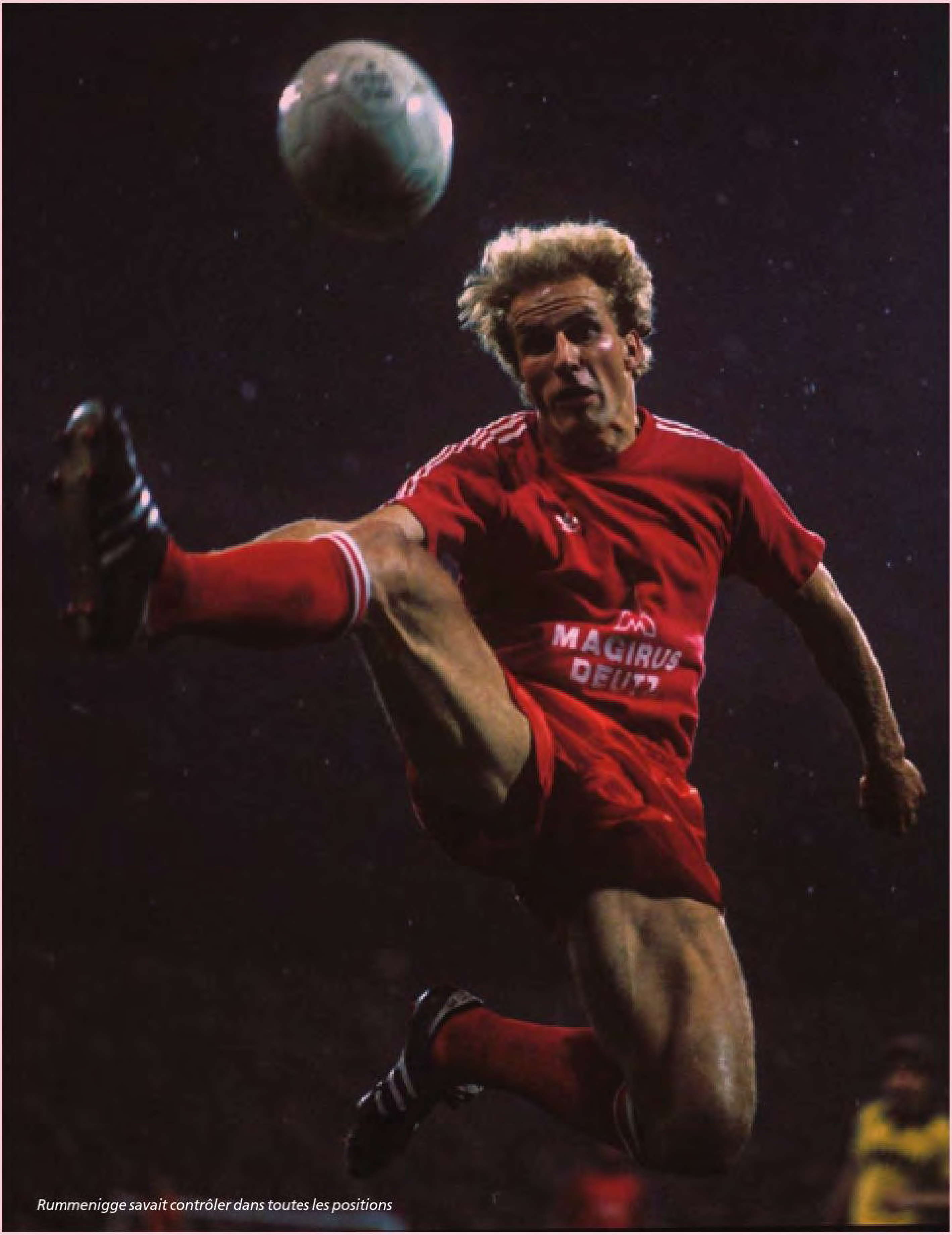
Zico pouvait marquer, même en tirant la langue

RUMMENIGGE

Rummenigge, ici avec Breitner, en mode Bavarois

De 1984 à 1987, KHR a fait les beaux jours de l'Inter

État civil : Karl-Heinze Rummenigge
Surnom : "Kalle"
Poste : Attaquant
Carrière : 1974-1989 (Bayern Munich, Inter Milan, Servette Genève)
Palmarès : 1 Euro, 2 C1, 1 Coupe intercontinentale, Ballon d'Or 1980-1981
Citation : *"J'ai d'abord été sur le banc de touche, et j'ai souffert. La France menait par 3-1 et nous étions cuits. Mais ça ne leur suffisait pas, ils ont voulu nous humilier. J'ai dit à Jupp Derwall:* "Faites-moi entrer, je dois jouer. Maintenant. Sur-le-champ !" *Puis, j'ai touché le ballon pour la première fois et j'ai marqué. Le reste fut gigantesque. Un match qui m'a marqué plus que tout autre."*



Rummenigge savait contrôler dans toutes les positions

GIRESSE

Gigi, un dribbleur né

1982, Séville : le but de Giresse contre la RFA qui aurait dû...

État civil : Alain
Surnom : "Gigi"
Poste : Milieu offensif
Carrière : 1970-1988 (Bordeaux, O. Marseille)
Palmarès : 1 Euro, 2 championnats de France, 1 Coupe de France
Citation : *"À 1-1, on jouait. À 2-1, on jouait. Et à 3-1, on a continué à jouer alors que... Si on avait eu une dose de calcul ou de gestion, on aurait pu passer"*

Entre Alain et Bordeaux, une histoire d'amour

GULLIT

Gullit, sans doute moins doué micro en main

Ruud, des beaux gestes à la louche

État civil : Ruud Dil Gullit
Surnom : "La Tulipe Noire"
Poste : Milieu offensif
Carrière : 1979-1998 (Haarlem, Feyenoord, PSV, Milan AC, Sampdoria, Chelsea)
Palmarès : 1 Euro, 2 C1, 1 Ballon d'Or
Citation : *"Nous les avons dominés 99 % du temps. Ce sont les 3 % restants qui nous ont coûté la victoire."*

Gullit, rasta rocket

LINEKER

Lineker, un Anglais dans son jardin

Garry, mister nice guy? Pas toujours...

État civil : Gary Winston Lineker
Surnom : "Garygol", "Mr Nice Guy"
Poste : Attaquant
Carrière : 1978-1994 (Leicester, Everton, Barcelone, Tottenham, Nagoya Grampus Eight)
Palmarès : 1 Cup, 1 C3
Citation : "*Si quelqu'un dans le public vous crache dessus, vous avez l'obligation d'avaler*"

Je suis British, mais comme vous, j'ai dix doigts

ROSSI

Rossi en a taillé des shorts...

Rossi le buteur. Ballon d'Or en 1982

État civil : Paolo Rossi
Surnom : "Pablito"
Poste : Attaquant
Carrière : 1973-1987 (Juventus, Côme, Vicence, Pérouse, Juventus, AC Milan, Hellas Vérone)
Palmarès : 1 Coupe du Monde, 1 Ballon d'Or

Paolo Rossi, une idole à Turin

Christanval, né sous une mauvaise étoile

Par Zahir Oussadi - Photo Panoramic

Philippe Christanval était bien parti pour devenir le nouveau Laurent Blanc. Oui, mais voilà : une expérience à moitié ratée au Barça, une autre complètement foirée à Marseille. Résultat : 5 sélections au compteur. On est loin des 97 de son modèle.

L'élégance de Laurent Blanc donc, mais aussi l'intelligence tactique de Marcel Desailly et le charisme de Lilian Thuram… C'était certain, Christanval avait tout ce qu'il fallait pour assurer la relève des champions du monde 98. Pur produit du sérail français, préformé à Clairefontaine, révélé au sein du centre de formation monégasque, "Philou" avait le golden ticket entre les orteils. Champion de France avec Monaco en 1999-2000, le Sarcellois fête, le 7 octobre 2000, sa première sélection avec l'équipe de France lors d'un voyage en Afrique du Sud.

Suivant la trace de Laurent Blanc (décidément), il s'engage au FC Barcelone en fin de saison. Dans un Barça en pleine reconstruction et malgré plusieurs blessures handicapantes, le Guadeloupéen tire son épingle du jeu, disputant 26 matchs de Liga et 13 de Champions League lors de sa première saison, sous les ordres de Carles Rexach.

LA GALÈRE AVEC LEMERRE

Il est alors sélectionné par Roger Lemerre pour disputer la Coupe du Monde 2002. Christanval y croit : *"Si je dois jouer, j'essaierai d'apporter mes qualités. Le sélectionneur peut compter sur moi."* Sauf que Lemerre lui colle un râteau en mondovision : lors du second match contre l'Uruguay, Frank Lebœuf se blesse au bout d'un quart d'heure. L'adjoint d'alors, René Girard, envoie Christanval s'échauffer, mais au moment d'effectuer le changement, Lemerre opte finalement pour Vincent Candela et recentre Thuram. La haine.

Deux gangsters ont menacé de lui détruire sa carrière en lui tirant une balle dans le genou.

Une carrière météorique.

Le Barcelonais assiste à la déroute sud-coréenne depuis le banc de touche. De retour en Catalogne, il rencontre Louis van Gaal, son nouvel entraîneur et futur bourreau. Bilan : six matchs en un an. Comme Dugarry, Petit ou Dutruel avant lui, il quitte le Barça par la petite porte.

OM, LE DÉBUT DE LA FIN

Direction Marseille pour se relancer à un an de l'Euro 2004. Sur le papier, l'idée est bonne. Son profil tout en technique augure d'une entente idéale avec le puissant Daniel van Buyten. Mais le destin n'a pas fini de torturer Philou. Alain Perrin, qui l'a fait venir, est licencié en cours de saison. Le 3-5-2 de José Anigo l'envoie en tribunes, puis au placard l'année suivante, son salaire de star bloquant tout transfert. Il entrevoit le bout du tunnel en 2005 en signant à Fulham. Mais son genou le lâche. Après un ultime test infructueux chez les Blackburn Rovers, il raccroche les crampons à tout juste 30 ans. Entre-temps, on l'aperçoit chez Julien Courbet sur TF1, où il raconte que deux gangsters ont menacé de lui détruire sa carrière en lui tirant une balle dans le genou, qu'il avait déjà fragile. Christanval est maintenant propriétaire d'une bijouterie à Londres. Pour un ex-futur golden boy, c'était sans doute ce qu'il y avait de mieux à faire. ●

"Roger Lemerre lui met un râteau en mondovision : face à l'Uruguay, Franck Leboeuf se blesse. Christanval part à l'échauffement, mais le sélectionneur fait rentrer Candela."

Weah, moi, j'ai besoin de toi

Par **Ianis Periac** - Photo **Panoramic**

Parce que le foot ce sont aussi les stars d'hier et les souvenirs d'enfance, Ha11 of Fame revient sur la carrière d'un joueur qui a marqué son époque et remporté un Onze d'Or. Après Marco Van Basten, focus dans ce nouveau numéro sur George Weah.

On est en 1994. J'ai 10 ans et MC Solaar squatte mon extra-plat depuis deux mois. La semaine, je vais à l'école. Le dimanche matin j'accompagne mon père au foot. Accroupi au bord d'un terrain pourri, je le regarde vendanger et engueuler ses coéquipiers. J'aime bien les débordements du numéro 7, les cris du gardien et surtout le retour en voiture. Parce qu'il me rapproche un peu plus du moment où je vais voir du foot. Du vrai, je veux dire. Raï, Ginola, Valdo : la grande époque du PSG version Canal, des chocs sanglants face à l'OM, de Thierry Gilardi et des valises à Nanar. Mais surtout, c'est l'époque George Weah. Puissant, technique, rapide, il plante des buts par paquets de 12 et vient du futur. En fait, il incarne tout ce que je veux être. Une machine. Le genre de mec qui porte des Diadora rouges, des chaînes en or et qui fait flipper les défenseurs.

ILS NE COMPRENNENT RIEN AU FOOT

Un jour de novembre 1994, Paris joue à Munich en Coupe des clubs champions. Le club de la capitale est déjà qualifié, Weah est remplaçant et ne rentre qu'à la 65e. Un quart d'heure plus tard, je suis hystérique, mon père est stoïque et Thierry Roland se marre : "*Oooh, ça faisait longtemps que j'en n'avais pas vu un comme ça !*" Moi, c'est la première fois. Dans la télé, Weah court en 4:3 avec Colleter accroché dans le dos et un logo Liptonic sur le torse.

Dans la télé, Weah court en 4:3 avec Colleter accroché dans le dos et Liptonic sur le torse.

Ah, ce maillot Liptonic divinement coupé…

En deux crochets, une feinte et une lucarne, il vient d'humilier le Bayern et Oliver Kahn quasiment à lui tout seul. Forcément, le lendemain, on ne parle que de ça dans la cour d'école. Les grands l'appellent "Mister George" et disent qu'il vient des ghettos de Monrovia. C'est dans un pays pauvre en Afrique. Certains préfèrent Ginola ou Loko, mais ce n'est pas grave. Ils ne comprennent rien au foot, c'est tout. Weah est la seule idole de ma génération.

TRAVOLTA, MALARIA ET LAPINS EN CHOCOLAT

Et puis, c'est un seigneur. Bernard Lama et Alain Roche ont dit qu'il faisait arrêter le bus du PSG pour refiler les plateaux-repas aux SDF. Et quand il rentre en Afrique, c'est lui qui équipe tous es partenaires. Petit, on le surnommait "Travolta", parce qu'il faisait danser ses adversaires et qu'il leur mettait la fièvre avec un maillot des Young Survivors sur les épaules. Il paraît même qu'un jour, il a marqué deux buts face à Naples avec Paris alors qu'il avait la malaria.

Weah, lui, dit qu'il doit tout à Claude Leroy et à Arsène Wenger. Mais avec mes potes, on sait tous que ce n'est pas vrai. George ne doit rien à personne. D'ailleurs c'est Arsène qui le dit : "*Weah, c'est le lapin en chocolat que le gosse découvre dans son jardin le jour de Pâques.*" Le gourou d'Arsenal dit partout qu'il n'a plus jamais vu un joueur exploser comme George l'a fait. Ça, on y croit. Mais Weah, c'est aussi celui qui m'a appris que mon club de cœur avait des supporters un peu cons. Un soir de mai 1995, ils brandissent une banderole "*Weah, on n'a pas besoin de toi*" avec des sigles bizarres dessus. Mister George part en Italie, au grand Milan AC. J'ai 11 ans et je suis dévasté parce que tout est fini et qu'il nous laisse seuls avec nos souvenirs et quelques fachos… ●

FC NANTES 1982-83
coup d'essai, coup de maître

Par **Hernando Julija-Peppi** - Photo **Panoramic**

Esprit offensif et enthousiasme collectif. Autant de critères qui résument la philosophie du FC Nantes, fondée par une dynastie de techniciens adeptes du beau jeu. Arribas le pionnier, Denoueix le dernier héritier. Et puis Suaudeau. Nantais de toujours, joueur puis éleveur de champions au centre de formation, ce drôle de Coco prend enfin les rênes du club à l'orée de la saison 1982-83. Sans doute la plus belle de l'histoire des Canaris.

En 1982, après des années à ronger son frein, Jean-Claude Suaudeau est enfin nommé entraîneur de l'équipe première. Pourtant, la situation est loin d'être idéale. Abonnés aux premiers rôles (2 titres de 1977 à 1981), les Canaris ont terminé 6e de la saison 1981-1982. Deux des tauliers se sont fait la malle, le meneur Gilles Rampillon, parti à Cannes, et le capitaine Henri Michel, à la retraite. Pire : le club n'a recruté personne. Suaudeau doit aussi composer avec un buteur yougoslave (Vahid Halilhodzic) en plein doute après une première saison foirée (7 buts). Il en fera le haut de sa colonne vertébrale avec le jeune José Touré, en meneur de jeu, et Maxime Bossis, devenu libero et capitaine.
Coco Suaudeau va édifier le fameux jeu à la nantaise, en se basant sur les principes édictés durant ses années passées à la tête de la Jonelière. Un jeu de disponibilité, de spontanéité et de simplicité. Et si possible à une touche de balle. Une synthèse entre le Brésil de Télé Santana et le Liverpool de Bill Shankly, les deux références de Suaudeau. Le collectivisme, mais libre.

UNE JEUNESSE IRRÉSISTIBLE

Dès la 3e journée, les Nantais marquent leur territoire en l'emportant 2-1 à Bordeaux, chez les favoris de la saison. Les Canaris enchaînent ainsi 15 matches sans défaite (9 V/ 6 N) de la 11e à la 26e journée. Devant l'inamovible Bertrand-Demanes, l'arrière-garde Bibard-Tusseau-Rio-Bossis-Ayache est infranchissable. Au milieu, le jeune Seth Adonkor (demi-frère d'un certain Marcel Desailly) fait parler sa puissance et son volume de jeu, bien secondé par Fabrice Poullain et Oscar Muller, Argentin de naissance mais élevé à la nantaise dans le sillage de son père Ramon, ancienne gloire du club.
Devant, José Touré fait ce qu'il veut, et le fait bien, (13 buts en championnat). Il fait bouffer du caviar aux mangeurs

Pas commode, le Coco.

de craie Baronchelli et Amisse sur les ailes. Dans la surface, Vahid Halilhodzic construit sa légende et score 18 fois sur les 19 derniers matchs, portant son total à 27, le record de la saison. Avec 77 buts marqués (pour 29 encaissés, meilleure défense de D1), le titre tombe à 4 journées de la fin.
Histoire de casser l'ambiance, Thierry Tusseau, l'incarnation du centre de formation nantais, choisit le match du sacre contre Sainté pour annoncer à ses dirigeants qu'il signe chez le rival bordelais ! Suaudeau prend le début du foot business en pleine gueule.

NANTES-PSG : UNE FINALE D'ANTHOLOGIE

Pas le temps de gamberger : la finale de la Coupe de France arrive, au Parc contre le PSG, tenant du titre et qui compte bien le garder. Décalé par Susic, Zaremba envoie une frappe vicieuse dans le petit filet après trois minutes de jeu. Le Parc s'emballe. Nantes ne panique pas et s'installe dans le camp parisien. Lancé par Ayache, Baronchelli enrhume Bathenay sur un contrôle et égalise d'une pichenette à la 17e. À la 40e minute, José Touré le Brésilien donne un cours de joga bonito à la défense parisienne : amorti de la poitrine aérien, petit jongle, aile de pigeon entre deux joueurs et reprise de volée croisée du gauche. Bim, ça fait 2-1. Après la pause, Susic lui répond avec un double dribble et une frappe de rêve à 25 m. Le meneur yougoslave plie l'affaire en offrant en profondeur le troisième but à Toko. Paris remporte une des plus belles finales de l'histoire.

C'est le début de la disette pour Nantes, qui ne capitalise pas sur ce titre. Lors des saisons suivantes, les stars de l'équipe filent vers le plus offrant. Poullain, Touré, Bibard et même Bossis, qui rejoint le Matra Racing en D2. Suadeau est viré en 1988 après une onzième place alors que Nantes, exsangue financièrement, flirte avec la rétrogradation administrative. Il récupérera son siège en 1991 et une équipe de jeunes composée de Desailly, Loko, Ouédec, Karembeu ou N'Doram. Mais ça, c'est une autre histoire… ●

LA FEUILLE DE MATCH

Paris SG – FC Nantes
3-2 (1-2)

Samedi 11 juin 1983
Finale de la Coupe de France 1983

Stade : *Parc des Princes, Paris*
Spectateurs : *46 203*
Arbitre : *Michel Vautrot*
Buts : *Pascal Zaremba (3e), Safet Susic (65e) et Nabatingue Toko (82e) pour le Paris SG. Bruno Baronchelli (17e) et José Touré (40e) pour le FC Nantes.*

FC NANTES : *Bertrand-Demanes, Bibard (Picot, 82e), Ayache, Rio, Bossis, Adonkor, Tusseau, (Muller, 73e), Baronchelli, Touré, Halilhodzic, Amisse. Entr. : J-C. Suaudeau.*

PARS SG : *Baratelli, Tanasi, Lemoult, Pilorget, Bathenay, (Dahleb, 50e), Zaremba, Fernandez, Toko, Susic, Rocheteau, N'Gom. Entr. : G. Peyroche.*

ZOOM
FOOTBALL CLUB DE NANTES

Fondé le 21 avril 1943

Stade
1945-1984. Malakoff - Marcel Saupin (29 500 places)
1984-2014. La Beaujoire - Louis Fonteneau (38 000 places)

Palmarès
8 titres de Champion de France (1965, 1966, 1973, 1977, 1980, 1983, 1995, 2001)
3 Coupes de France (1979, 1999, 2000)
Demi-finaliste de la Ligue des Champions (1996)
Demi-finaliste de la Coupe d'Europe des Vainqueurs de Coupes (1980)
Quart de finaliste de la Coupe de l'UEFA (1986, 1995)

FC NANTES 1982-83

Division 1
Champion de France.

Coupe de France
finaliste (contre Paris SG, 2-3).

1er avec 58 points.
24 victoires. 10 nuls. 4 défaites.
77 buts marqués. 29 encaissés. GV +48.

Joueurs utilisés
Seth Adonkor, Henrik Agerbeck *(Danemark)*, Williams Ayache, Bruno Baronchelli, Jean-Paul Bertrand-Demanes, Michel Bibard, Maxime Bossis, Michel Der Zakarian, Vahid Halilhodzic *(Yougoslavie)*, Pierre Morice, Oscar Muller, Fabrice Picot, Fabrice Poullain, Patrice Rio, José Touré, Thierry Tusseau.

Entraîneur
Jean-Claude Suaudeau.

PIERRE MÉNÈS

Safet, mon amour

Par **Pierre Ménès** - Photo **Panoramic, DR** - Illustration **Samy Glenisson**

Tout le monde, même les gens aussi désagréables et critiques que moi, a des idoles. Dans le sport, puisque c'est quand même ça qui nous intéresse, j'en ai trois : Roger Federer, Magic Johnson et Safet Susic.

Susic est arrivé à l'été 82 pour le regretté Tournoi de Paris, en provenance de Sarajevo. Personne ne connaissait vraiment cet attaquant blond à la mine renfrognée. La magie durera le temps des deux matchs du tournoi, son transfert étant suspendu puisque l'agent du Yougoslave (à l'époque) avait eu la merveilleuse idée de signer deux contrats pour lui dans le Calcio. Au Torino et à l'Inter.

Susic est vraiment arrivé au PSG le mois de décembre suivant, effectuant ses grands débuts au Parc contre Saint-Étienne, pour une éclatante victoire (4-1). Ce soir-là, j'ai découvert un meneur au profil atypique dont l'individualisme était au service de son équipe. Sur le plan technique, Safet avait un sens du premier contrôle exceptionnel. C'était de fait son premier dribble. Capable de prendre possession de la balle en suivant des trajectoires abruptes grâce à une qualité d'appuis exceptionnelle, il pouvait rendre fou son adversaire direct. Pourtant, à l'époque, les équipes adverses le prenaient systématiquement en individuelle. Gernot Rohr ou Alim Ben Mabrouk, réputés pour être d'affreux chiens de garde, se sont cassé les dents sur ce répertoire de dribble illimité.

Mais au-delà de tout, Susic était un passeur de génie. Ce sens du décalage enclenché d'un plat du pied aussi sec que chirurgical était à l'époque unique. Susic a été cinq saisons meilleur passeur du championnat. Le foot peut, devrait même, exister par le biais d'une expression collective. Mais cette harmonie ne peut être le fruit que d'un long et constant travail, bâti sur la durée avec un noyau de base. Bref, tout ce dont le football français semble, hélas, incapable. Pour gommer cette absence de constance et d'ambition dans la durée, la présence d'une forte individualité est indispensable dans deux secteurs du jeu : la création et la finition. Susic excellait dans les deux, signant plusieurs saisons consécutives à dix buts et seize passes décisives. Et encore, à l'époque, les corners et les coups de pied arrêtés n'étaient pas comptabilisés. J'étais subjugué par cette technique individuelle. Que j'ai évidemment essayé de reproduire lorsque je prenais péniblement part à quelques matchs de foot. En fait, je ressemblais à Susic pour deux choses : mes gros mollets et les chaussettes baissées. Ça faisait peu mais dans ma grande lucidité, ça suffisait à mon bonheur.

DES DRIBBLES EN BALLERINES

Mais celui qui n'a jamais vu Safet au feu (et ça aussi c'est bien dommage) tournoi en salle de Bercy n'a jamais rien vu. Il jouait avec des ballerines et ridiculisait tout le monde par ses dribbles courts. Il pouvait déclencher une passe de génie de n'importe quelle zone et il s'amusait comme un fou. Susic est resté neuf saisons au PSG. Pour ma part, j'ai réellement commencé ma carrière de reporter à *L'Équipe* au même moment. En m'éloignant du Parc, où j'étais abonné. Je n'étais que pigiste lorsque Susic écopa d'un mois de suspension à la suite d'une altercation avec un arbitre. Le match d'avant son retour, je suis allé le voir totalement

L'idole et son fan.

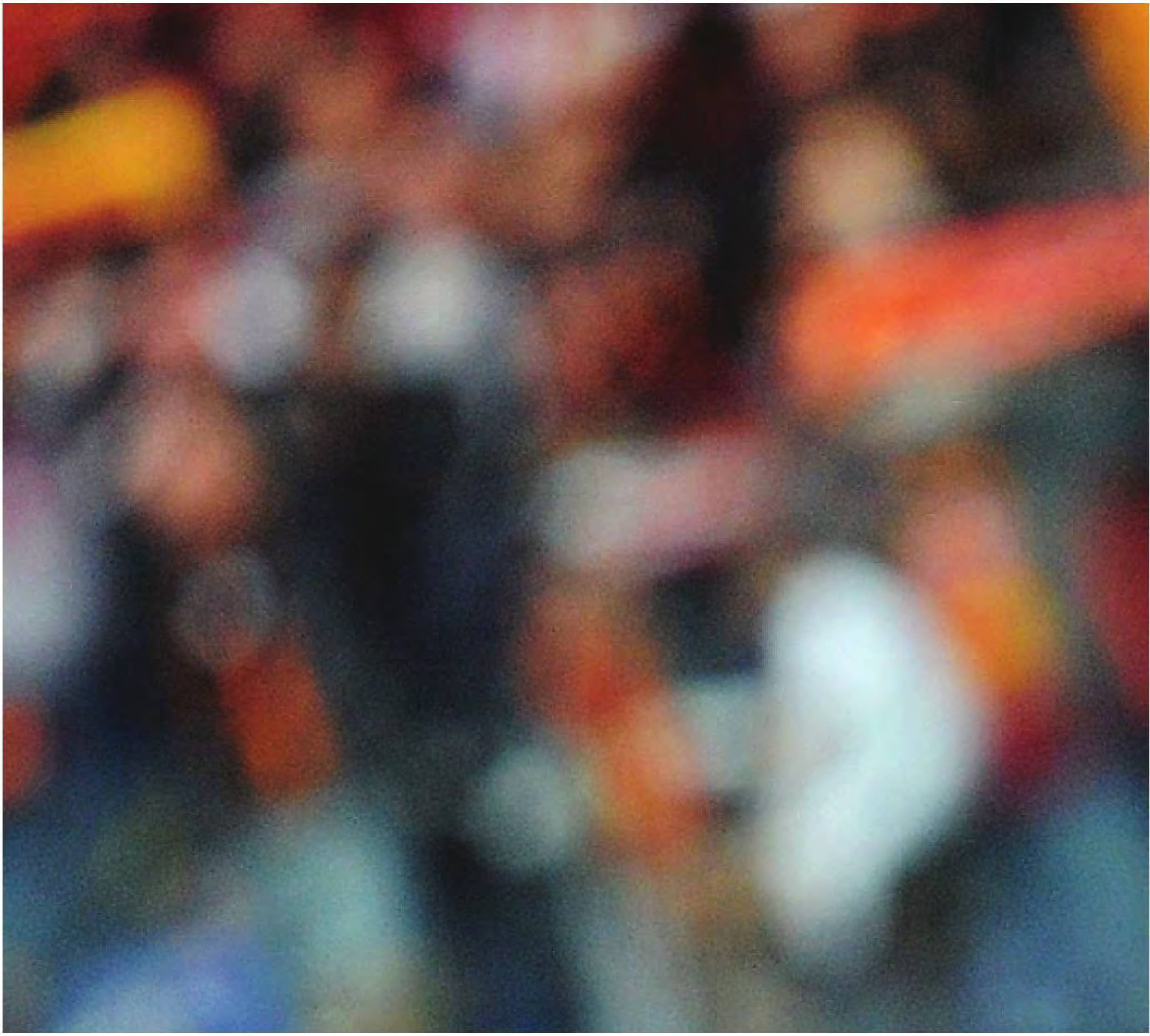
C'est vrai qu'il avait de gros mollets.

au bluff dans le hall du Parc. Moi qui ne suis pas précisément timide, j'étais transpercé par ce regard bleu, puissant et distant. J'ai posé quelques questions auxquelles il a répondu en faisant semblant de ne pas trop bien parler le français mais j'avais ma petite exclu et la fierté de voir un papier sur Susic signé de mon nom.

UNE PLACE À PART DANS L'HISTOIRE DU PSG

Et puis je me suis mis à faire de la télé. Safet est venu participer à une émission sur L'Équipe TV. Nous avons sympathisé. En septembre 2010, je me suis rendu à Sarajevo pour Bosnie-France. Susic était devenu sélectionneur national. C'était le premier déplacement en match éliminatoire des Bleus de Laurent Blanc et probablement le meilleur match des Tricolores sous sa direction. Après la rencontre, j'ai discuté avec Blanc sous les tribunes et Safet est arrivé. Pas vraiment déçu du match parce que les Bleus avaient été très bons. Et là il me lâche : *"Mais Pierre, je te vois sur Canal, tu es devenu une star maintenant."* Alors, comment vous dire, c'était mieux que la Légion d'honneur. Je me suis remémoré ses exploits, ses passes, ses dribbles, ce but magique en finale de la Coupe de France 1983 contre le FC Nantes (la même que pour le but historique de José Touré). On pourrait se demander quelle est la place de Susic dans l'histoire du PSG. Avant lui, il y avait Mustapha Dahleb et Carlos Bianchi. Après, il y a eu Raï et Pauleta, avant qu'Ibrahimovic les transforme tous en pièces de musées en l'espace de dix-huit mois. Il m'arrive parfois de croiser Safet Susic, qui habite toujours en région parisienne. À chaque fois, c'est une belle émotion. Et ça me rajeunit. Ce qui, vous en conviendrez, n'a pas de prix. ●

Franck Sauzée tente vainement de cisailler l'artiste.

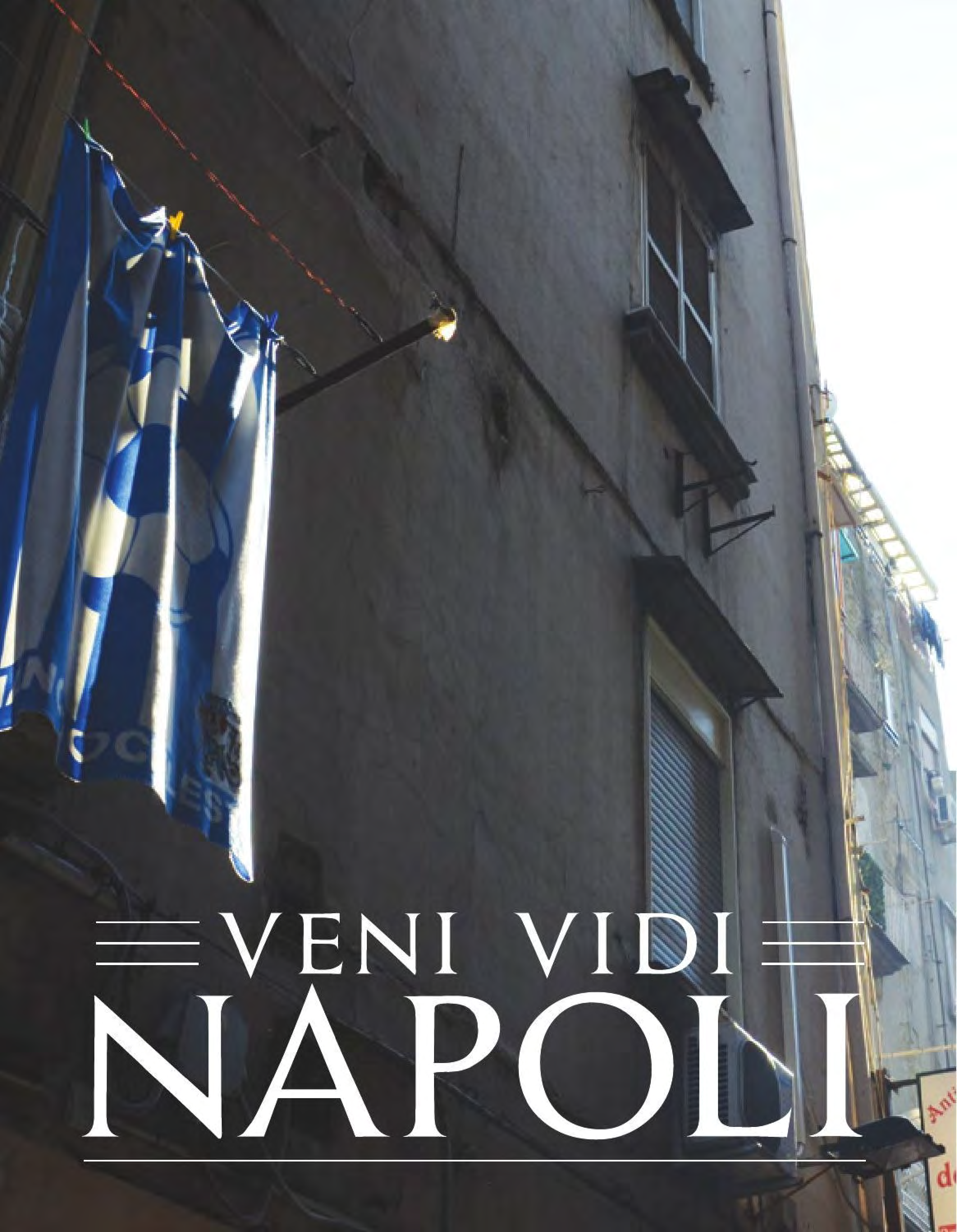


MONDE [1]

©Panoramic

FOCUS ITALIE

94 • **IMMERSION /** NAPLES
104 • **MAG /** SERIE A
108 • **RENCONTRE /** GARCIA



VENI VIDI NAPOLI

Par **Ianis Periac, à Naples** - Photo **Guillaume Huault-dupuy**

Il est là. Assis dans une petite Fiat blanche, la moustache grisonnante et la calvitie naissante. Le seul Napolitain à ne pas aimer le foot est chauffeur de taxi et conduit les tifosis au San Paolo. Bien sûr, cette tare ne l'empêche pas de s'enflammer pour Maradona. Parce que Diego, c'est plus que du foot et que, "*comme tout le monde*", il a un portrait de Dieu chez lui, juste à côté de San Gennaro, le saint de la ville. Dehors, les voitures se battent pour chaque centimètre de bitume et se pressent par milliers à la sortie de l'autoroute. Le métro est fermé les jours de match car trop souvent vandalisé et ce dimanche, Naples affronte l'Inter. Tapie dans la nuit, la guerre gronde.

Entre gaz d'échappement et pétards artisanaux, visage caché par des écharpes bleu ciel, les vendeurs de *Borghetti* [1] opèrent sous l'œil menaçant d'un hélicoptère. À Naples, le stade se remplit avec frénésie, et sous surveillance militaire. Alors, pour accéder à ce vétuste enchevêtrement d'acier et de béton, il faut montrer patte blanche et seule une carte d'identité ou une *Tessera* [2] en règle ouvrira les portes de l'enfer. Enfin, assis sur des sièges en plastique patinés par le temps et creusés par les séants, un père et son fils observent les bouteilles voler. Lancées depuis la Curva A Superiore, elles s'écrasent avec fracas sur les casques de chantiers que portent les stadiers. Stoïques mais probablement apeurés, ils regardent les tribunes s'embraser. Au loin, la pelouse protégée par de profondes douves attend impassiblement ses gladiateurs, bientôt accueillis par des tonnerres de sifflets ou d'applaudissements selon la couleur de leur blason.

Au coup d'envoi, un frisson parcourt les 41 000 spectateurs présents ce soir-là. Le temps d'une nuit, ils ont quitté une ville étrange qui partage ses murs entre croix gammées, tags antifa et amour du Napoli pour laisser éclater leur passion. Les rues du centre historique sont enfin paisibles et désertes car la folie s'est déplacée dans la chaleur des troquets et dans les travées du San Paolo. Aux premières notes du *Surdato 'nnammurato*[3], les visages creusés par les soucis et le soleil s'illuminent. Ils sont prêts à voir Naples étriller l'Inter 4-2. Mais l'important est ailleurs. Dans le cuir tatoué des Napolitains et sur leurs murs tagués, dans les posters accrochés aux murs de leurs boutiques et dans le feu qui les consume de l'intérieur. Voyage au centre d'un cratère fumant.

[1] Infecte liqueur de café
[2] Carte d'identité du supporter
[3] "Le soldat amoureux", hymne du Napoli

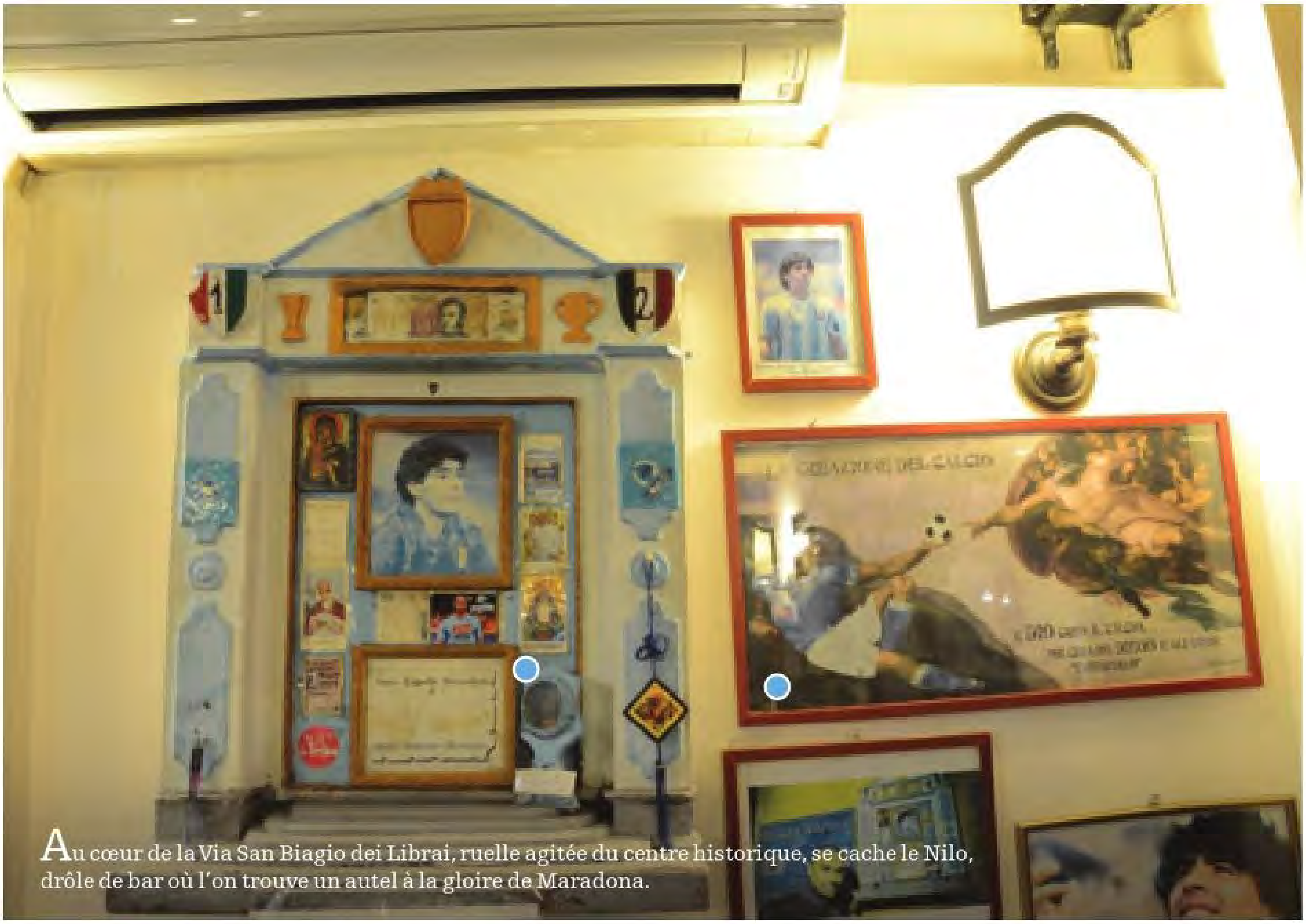
DOUCE FOLIE

Les peaux et les murs sont marqués à vie par la folie du foot et sous le pâle soleil hivernal, le linge s'ébroue au rythme du vent. Bienvenue à Naples, une ville où des scooters surchargés fendent la foule d'un éclair et où le ballon rond est une religion.

Les Vecchi Lions et les Mastiffs sont les deux plus gros groupes de supporters du Napoli.
On les retrouve sur tous les murs de la ville à côté d'un mot doux pour la Juve ou d'un portrait de joueur.

Le Napoli, une histoire de famille.

Paolo est tatoueur.
" Je n'ai rien qui mentionne le Napoli sur moi car je n'ai pas encore trouvé le moyen de me tatouer le cœur", dit-il. En revanche, il n'omet jamais d'embrasser son portrait de Diego chaque matin, avant de préparer ses Chocapic et ses aiguilles.



Au cœur de la Via San Biagio dei Librai, ruelle agitée du centre historique, se cache le Nilo, drôle de bar où l'on trouve un autel à la gloire de Maradona.

Le cheveu sacré et la larme noire

Selon la légende locale, c'est au cours d'un vol reliant Naples à Milan que le patron du bar a arraché un cheveu de Maradona.

Depuis, la relique est exposée aux côtés d'une larme de Napolitain versée en 1991. Année noire où Dieu est tombé pour une sale affaire de coke.

La création du foot

" Et Dieu créa le foot. Puis il appela Diego et lui dit : ' ENSEIGNE-LE ' ".

À Naples, Maradona est une icône. Le genre de mec à faire trembler les immeubles les jours de match et qui a encore son portrait dans chaque boutique et appartement de la ville. Les années ont passé, mais le souvenir demeure. Grace à lui, la ville n'est plus systématiquement associée à la Camorra ou aux poubelles et aucun Napolitain ne l'oubliera jamais.

Son seul nom suffit à hérisser les poils et illuminer les regards. Le Pibe de Oro est l'une des rares divinités à faire l'unanimité.

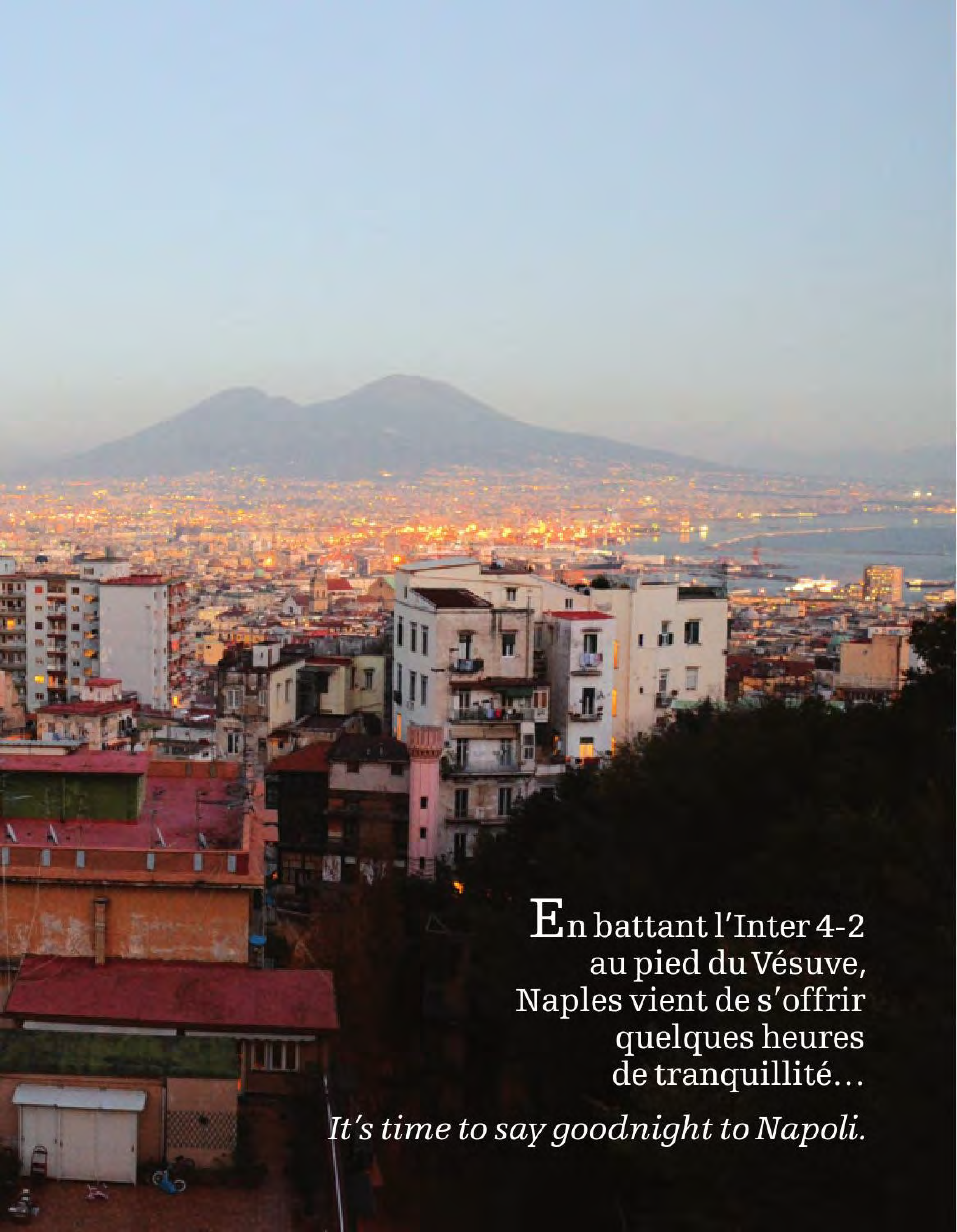
A TOUCH OF SIN*

Vétuste et délabré, San Paolo est un stade tout droit sorti de l'époque soviétique (1), où l'ambiance est électrique, chauffée à blanc par Daniele " Decibel " Bellini, speaker et superstar locale (2).

Au coup d'envoi, les tribunes s'enflamment. **Littéralement** (3).

** Le goût du péché*

Plus de photos sur
onzemondial.com



En battant l'Inter 4-2
au pied du Vésuve,
Naples vient de s'offrir
quelques heures
de tranquillité…

It's time to say goodnight to Napoli.

SERIE A
LA MORT AUX TROUSSES

Par **Zahir Oussadi** - Photo **Panoramic**

Autrefois référence absolue pour les puristes, la Serie A a progressivement sombré dans l'anonymat. En attendant des jours meilleurs, le football italien panse ses plaies.

Les plus nostalgiques n'ont pas oublié le Calcio des années 80-90. Ses vedettes, ses entraîneurs emblématiques, ses supporters en folie, ses stades colorés et ses matchs de très haut niveau. Le must de la tactique, le temple de l'intelligence, la surface de jeu au QI le plus élevé de la planète. Avec ses défenseurs infranchissables, ses milieux de terrain diaboliques et ses attaquants capables de transformer un quart d'occase en but. Le niveau était tellement relevé que les mastodontes transalpins privilégiaient même le Scudetto à la Ligue des Champions. C'était au siècle dernier et le foot italien était sur le toit de l'Europe. Le point d'orgue de cette domination, la finale de C1 opposant l'AC Milan à la Juventus en 2003, en fut aussi le crépuscule. Depuis, malgré quelques coups d'éclat (Milan encore ou Inter), la Serie A souffre de la comparaison avec ses voisines Liga, Premier League, Bundesliga, voire Ligue 1. "*Il y a clairement une crise du football italien qui se traduit par un recul au niveau européen, symbolisé par cette élimination de la Juventus dès le premier tour de la Ligue des Champions,* analyse Alessandro Grandosso, journaliste à la *Gazzetta dello Sport. Les raisons sont multiples : crise économique, politique de rigueur menée par les dirigeants, absence de stades modernes, attractivité en baisse. Aujourd'hui, les joueurs préfèrent l'Allemagne au détriment de l'Italie. C'était inconcevable auparavant.*"

L'Italie mise sur le fair-play financier prôné par Michel Platini pour essayer de rattraper son retard.

Une moyenne de spectateurs en chute libre.

Fuite des talents

Privés de moyens, les clubs de Serie A ont dû se serrer la ceinture. Finis les salaires illimités, les dépenses extravagantes et les indemnités de transfert rocambolesques. Les stars ont progressivement quitté le *campionato*. Le Milan a renfloué ses caisses en poussant Zlatan Ibrahimovic (25 M€) ou Thiago Silva (45 M€) vers le Paris Saint-Germain, qui a aussi enchéri sur Ezequiel Lavezzi (26 M€) et Edinson Cavani (64 M€), courtisés par plusieurs cylindrées européennes. L'AS Roma n'a pas réfléchi longtemps pour les 30 M€ offerts par Tottenham pour Lamela. Alors, certes, Mario Balotelli est rentré au pays, Kaká joue dans le club de son cœur et Carlos Tévez s'est laissé tenter par le charme du Piémont. Mais ces cas isolés ne doivent pas faire oublier la réalité : la Serie A pique sa crise. Les dirigeants historiques semblent dépassés, les techniciens bricolent sur fond d'instabilité et les gradins ont été désertés par les supporters. En moyenne, 22 000 personnes assistent à un match contre 30 000 il y a quelques années. À mi-saison, dix coachs ont déjà été licenciés par leur direction respective. Les patrons charismatiques, Silvio Berlusconi (AC Milan) ou Massimo Moratti (Inter), ont pris du recul. Le premier a cédé la gestion sportive à sa fille, Barbara Berlusconi (29 ans), aka "Lady B", qui a taillé les budgets dans le gras. Moratti, après avoir dépensé près d'un milliard d'euros pour l'Inter, a vendu ses parts au milliardaire indonésien Erick Thohir. Le cas de l'AS Roma, en grande difficulté financière sous Sensi, avait été réglé en 2011, passant sous pavillon américain et devenant le premier club de Série A majoritairement détenu par des étrangers.

"L'Italie est en crise dans tous les secteurs, mais le foot est peut-être le domaine qui se porte le moins mal"

Système D pour Serie A

Si les tifosis s'attendaient à des investissements massifs, ils ont vite déchanté. Les nouveaux patrons ont compris que les comptes ne tournaient pas rond et ont procédé à des réductions de coûts drastiques. Les salaires ont été revus à la baisse, certains clubs comme la Juventus ou le Milan ont même imposé un salary cap. À la Juve par exemple, aucun joueur ne perçoit plus de 4 millions d'euros fixes par an, avec une part variable liée aux performances collective et individuelle. Pour trouver le plus gros salaire, il faut se rendre dans le sud de la Botte, à Naples, une ville réputée pour sa chaleur et… sa pauvreté. Pour débaucher Gonzalo Higuain, le président Aurélio de Laurentiis a lâché 40 millions au Real. L'Argentin a même négocié une petite augmentation de salaire, à 5,5 M€ nets. Si le Napoli a pu se permettre une telle folie, c'est grâce à la gestion intelligente de son boss, à la tête de l'une des rares formations bénéficiaires chaque saison. Dans le bas de tableau, c'est le système D qui prévaut. Le promu Sassuolo n'affiche aucune perte en dépit d'une masse salariale avoisinant 21 M€ et avec trois kopecks de droits télés. Plus malin, l'Udinese a monté une armée de recruteurs qui sillonne le monde à la recherche du nouveau Messi. Alexis Sanchez (vendu au Barça pour 40 patates), et Mehdi Benatia (AS Roma, 14 M€), ont déjà rapporté gros. Giampaolo Pozzo, le président frioulan, également détenteur de Granada et Watford, a fait de cette quête un business quasi industriel. Il a même fait construire un hôtel à deux pas du centre d'entraînement pour accueillir les joueurs mis à l'essai chaque mois. L'Udinese teste ainsi des dizaines de footeux, payés des clopinettes pendant quelques semaines avant d'intégrer le club ou d'être rejetés à l'égout.

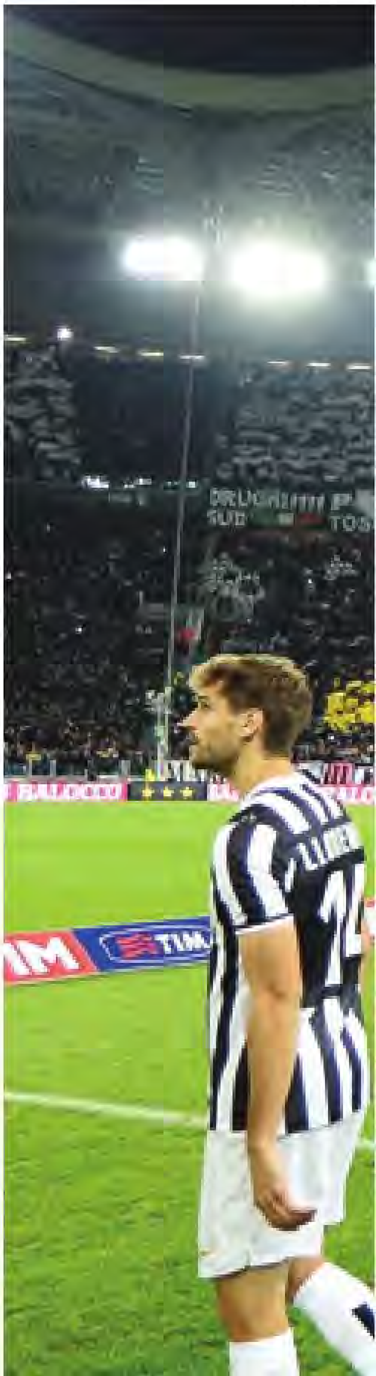
Platini pour sauver l'Italie ?

"L'Italie est en crise dans tous les secteurs, mais le foot est peut-être le domaine qui se porte le moins mal", explique Sergio Labruna, chroniqueur sur Radio Italie et speaker officiel de la Nazionale, la sélection quadruple championne du monde. *"Depuis la Coupe du Monde 1990, les stades n'ont jamais été rénovés. Les gens ne viennent plus, ils préfèrent regarder les matchs à la télé. Les audiences cartonnent, c'est la preuve que la passion existe toujours." "Les Italiens restent viscéralement attachés au Calcio,* renchérit Alessandro Grandosso. *Le foot est toujours la préoccupation numéro 1 des Italiens, mais les stades doivent être rénovés pour retrouver de l'attractivité. Regardez la Juve, depuis la construction de son Juventus Stadium, elle joue quasiment toutes ses rencontres à guichets fermés."*
Mais un joli stade ne fait pas une équipe. La Juve s'est fait éjecter de la Ligue des Champions dès le premier tour, comme Naples, tombée les armes à la main face au Borussia Dortmund et Arsenal, en dépit de douze points glanés. L'AC Milan, non sans souffrir, sera donc le seul représentant italien en huitième de finale mais se coltine l'Atlético Madrid, qui flambe en Liga. Depuis l'exercice 2012-2013, l'Italie, surpassée par l'Allemagne à l'indice UEFA, n'envoie plus que trois formations en C1. *"Le débat est ouvert pour tenter de mettre fin à cette spirale négative, continue Sergio Labruna. Malheureusement, nous ne pouvons pas compter sur l'organisation d'une grande compétition type Euro 2016 pour rénover nos infrastructures. Désormais, tout le monde mise sur le fair-play financier prôné par Michel Platini pour essayer de rattraper notre retard."*
C'est ce même Platini qui est soupçonné par la presse transalpine d'avoir truqué le tirage du Mondial pour envoyer l'Italie dans le groupe de l'Angleterre et de l'Uruguay…

Des stars à la pelle

La Serie A a accueilli les plus grands talents du football mondial. Le plus connu d'entre eux est évidemment Diego Maradona. En 1984, l'Argentin, alors au Barça, s'engage à la surprise générale avec le Napoli. Avant lui, Michel Platini avait rejoint la Juventus pour former un duo de choc avec Boniek. D'autres légendes sont également passées par Turin : Boniperti, Sivori, Bettega, Gentile, Rossi, Zoff, Baggio, Zidane ou Del Piero. À Milan, personne n'a oublié Cesare et Paolo Maldini, Altafani, Van Basten, Baresi, Costacurta. Chez le voisin interiste, les supporters gardent en mémoire les exploits de Meazza, Facchetti, Boninsegna, Altobelli, Bergomi, Zenga, Ronaldo et Zanetti. À Naples, outre Maradona, Bruscolotti, Savoldi, De Napoli, Krol, Ferrara, Zola, Lavezzi, Cavani ont offert de bons souvenirs au public. À Rome, Amadei, Conti, Ancelotti, Völler, Cafu, Montella, Totti et De Rossi symbolisent les succès du club. Du côté du rival laziale, Alzani, Piola, D'Amico, Giordano, Casiraghi, Mancini, Signori, Favalli, incarnent mieux que quiconque les valeurs biancocelesti. Enfin, Antognoni, Amarildo, Passarella, Rui Costa, Batistuta symbolisent la période faste vécue par la Fiorentina dans les années 90.

Le Ballon d'Or, c'est bieng.



Les Azzuri se frottent les mains...

La crise du football italien fait des heureux. Premiers bénéficiaires de l'exil des stars ? Les joueurs locaux, qui végétaient dans les bas-fonds du Calcio et qui se retrouvent dans la lumière. C'est le cas d'Alessandro Diamanti (30 ans). Révélé sur le tard, l'ailier de Bologne est enfin reconnu à sa juste valeur, et a même participé à l'Euro 2012. Alessio Cerci (26 ans), formé à la Roma et barré par les vedettes, récolte enfin les fruits de son labeur au Torino. À la Roma, malgré son maigre CV, Alessandro Florenzi (22 ans) a gagné sa place dans le onze de Rudi Garcia. La Juve garde un œil sur son joueur prêté, Manolo Gabbiadini (22 ans), qui fait les beaux jours de la Sampdoria. Autres éléments longtemps mésestimés : Antonio Candreva (26 ans) qui a beaucoup bourlingué avant de cartonner à la Lazio, et Lorenzo Insigne (22 ans), ballotté de prêt en prêt par Naples, et enfin considéré à sa juste valeur par les dirigeants napolitains.

Chiffre : 0

Aucun club italien ne figure dans le top 8 du classement annuel des formations les plus riches de la planète, dominé par le Real Madrid (518,90 M€). Pour trouver trace d'une équipe transalpine, il faut aller au neuvième rang, occupé par la Juventus (272,40 M€). Suivent juste derrière le Milan (263,50 M€) dixième, puis l'Inter (168,80 M€) à la quinzième place et la Roma (124, 4 M€) en dix-neuvième position.

"En Italie, il n'y a qu'une seule équipe". Les tifosi de la Juve se la racontent un peu, ces derniers temps.

RG
ROMA
RG

RUDI GARCIA

Tous les coachs de sa vie

Propos recueillis par **Arnaud Ramsay** - Photo **Panoramic**

À la tête de l'AS Roma depuis l'été dernier, Rudi Garcia, 50 ans, empile les victoires avec une identité de jeu qui correspond à sa philosophie. L'auteur du doublé Coupe de France-championnat avec Lille en 2011 exerce déjà depuis deux décennies. D'Hidalgo à Jacquet, de Suaudeau à Wenger, de Benitez à Guardiola, il nous explique ce qu'il a picoré chez chacun des entraîneurs qu'il a rencontrés.

Sa folle ascension puise ses racines du côté de l'AS Corbeil-Essonnes. Rudi Garcia en a porté les couleurs jusqu'en cadets. Avant, à trente ans d'y entamer son périple d'entraîneur, deux saisons après avoir dû stopper sa carrière professionnelle de milieu offensif à Martigues (Ligue 2) suite à des blessures à répétition. Une façon en outre d'assurer l'héritage de son père adoré, José. Ancien capitaine de l'équipe de France amateurs, passé par Sedan et Dunkerque, il a lui aussi dirigé l'équipe de Corbeil. Le fils s'est construit en observant et en écoutant ce mélange de rigueur et de passion. *"Il a été mon entraîneur pendant ma jeunesse, m'a permis à 14-15 ans de suivre les séances avec l'équipe senior, confie-t-il. Il a été un exemple, je lui dois mon éducation et mon caractère. Il m'a appris à être tenace, à ne pas s'écouter, à repousser ses limites."* Cela a porté ses fruits : à l'école comme sur la pelouse, Rudi Garcia est en avance. Dans le groupe, ce père "de l'ancienne école" se montre encore plus exigeant avec son fils. Comme un enseignant dont la progéniture est dans la classe, pour ne pas être suspecté de favoritisme. Ou comme un joueur que l'on retrouve quelques années plus tard ; c'est le cas de l'Ivoirien Gervinho, recruté à Arsenal et connu à Lille. *"Son intelligence est d'avoir compris dès la première discussion qu'il y aurait moins de passe-droit et de souplesse avec lui. J'ai toujours défendu mes joueurs mais, dans mes choix, l'affect est absent."*

> **"Totti me scotche : on dirait qu'il a plusieurs paires d'yeux"**

José Garcia est décédé le 29 octobre 2008. Il s'est effondré dans le salon de sa maison tandis qu'il suivait à la télévision le match Grenoble-Lille, entraîné par Rudi. *"Mais il ne joue pas De Melo..."* seront ses dernières paroles ! Sa disparition est un choc pour le fils prodige, avec qui il aimait tant deviser ballon. Il lui avait raconté la grande histoire du football. Albert Batteux, par exemple, entraîneur mythique du Stade de Reims et de Saint-Etienne. *"Il m'en avait parlé, même si j'ai plus grandi avec l'épopée des Verts incarnée par celui qui a pris sa suite, Robert Herbin. J'étais amoureux de cette équipe. Le surnom d'Herbin, Le Sphinx, résumait le personnage. Il était flegmatique, laissant peu passer ses émotions : tout l'inverse de moi, plus sanguin et latin."* Rudi Garcia est aussi admiratif de l'école nantaise. José Arribas en est le symbole. Il a terminé sa carrière à Lille en 1982. Un an plus tard, Rudi Garcia démarrait dans l'élite au sein de ce même club. *"Je suis reconnaissant à Arnaud dos Santos de m'avoir lancé en pro mais l'un de mes regrets est de ne pas avoir connu Arribas à Lille. J'appréciais son jeu tout en mouvement avec ce collectif si aiguisé, comme plus tard ceux de Jean-Claude Suaudeau et de Reynald Denoueix, pourtant viré l'année qui a suivi le titre. Ma vraie culture footballistique provient d'eux. Le plus dur, en football, consiste à jouer simple. Dans les individualités, Platini et Zidane savaient le faire. Je retrouve cela aujourd'hui avec Francesco Totti à Rome. Il me bluffe, on dirait qu'il a plusieurs paires d'yeux!"*

Le conseil des sages de Nouzaret et les compliments de José Mourinho.

Si les préceptes de Suaudeau l'interpellaient, Rudi Garcia a toujours eu la conviction que la communication faisait partie du job de l'entraîneur. Sur ce plan-là, bien davantage que d'un "Coco Suaudeau" brillant mais hermétique, il se réclame d'un Michel Hidalgo . *"Il fait partie de ma construction personnelle. Il a dirigé les Bleus au Mondial 1978 et 1982, à l'Euro 84. Quelle intelligence dans la gestion des hommes et la communication. C'est aujourd'hui incontournable, tant l'information va vite. Désormais, environ 70 % du temps est consacré à l'aspect humain, à la discussion avec les joueurs, le président et la presse, le reste pour le terrain et la tactique. Il n'y a pas si longtemps, c'était l'inverse… Un joueur, chez un entraîneur, teste d'abord l'honnêteté, puis la compétence."* Deux qualités qui collent à Aimé Jacquet, lequel avait dressé son éloge après l'avoir observé durant sa formation d'entraîneur. *"Il transcende ses joueurs, il ne hurle pas, a une attitude responsable car il est porté sur l'aspect humain"*, avait analysé à son propos le sélectionneur des champions du monde. *"Aimé l'ignore peut-être mais en ayant ce discours positif sur moi quand j'étais à Lille, il avait contribué à ce que je sois à la hauteur de ses compliments. Cela m'avait boosté."* Doté du potentiel pour être un jour à la tête des Bleus, Rudi Garcia s'est aussi frotté à d'autres sélectionneurs. C'est ainsi sous l'œil de Raymond Domenech qu'il a obtenu à Clairefontaine son précieux DEPF, quatrième de sa promotion dont Didier Deschamps a terminé major. *"Avec Jean-François Jodar, il m'a donné ma formation de coach pro. J'ai aimé la manière dont il nous a poussés dans nos retranchements, suscitant la réflexion sur ce que doit être notre métier. C'était bénéfique. On ne retient de Raymond que la faillite du Mondial 2010 mais il est allé en finale de l'édition précédente."*

> "Arsène who ?, Rudi chi ?"

Dans son panthéon personnel, Robert Nouzaret occupe une place de choix. Ce sacré baroudeur (coach de Montpellier, Bastia, Lyon, Toulouse, sélectionneur de la Côte d'Ivoire et du Congo, etc.) a été son entraîneur à Caen et a participé à ses débuts sur un banc à Saint-Etienne. *"Je me suis inspiré de lui dans mon management. Pour ses aspects bâtisseur et organisateur. Il était carré dans ses directives, imposait des règles de vie commune, maîtrisait l'art de la motivation des joueurs, et n'hésitait*

Rudi esquisse un sourire. Si, si.

pas à faire appel à leurs tripes dans ses causeries. Je me suis toujours servi de ces éléments" Il a emprunté également à Nouzaret un mode de fonctionnement découvert chez les Verts : l'instauration d'un Conseil des sages, soit quatre ou cinq joueurs assurant la courroie de transmission avec le reste du groupe, pour impliquer tout le monde dans les options de jeu et débattre de la vie en collectivité. Dès son expérience dijonnaise, Rudi Garcia a mis ce système en place. Une façon de responsabiliser les joueurs, de les associer aux décisions même s'il n'y a qu'un chef : lui. Ce qui n'empêche pas le métier d'entraîneur d'être ultra stressant. *"Il faut en effet assurer le service après-vente,* dit-il. *C'est du 7 jours sur 7, 24 heures sur 24. À mon sens, il convient également de savoir débrancher afin de revenir frais et dispo. À Dijon, où j'étais manager général, ce n'était pas évident, au risque de perdre de la fraîcheur. J'y arrive à Rome. J'ai assisté à une pièce de théâtre en italien, vu un film au festival de cette ville magnifique, dense aussi sur le plan culturel et architectural. J'ai également signé une visite au Vatican. Sortir du foot contribue à la richesse de l'homme."* La nouvelle dimension de Rudi Garcia le fait croiser l'élite de sa profession. L'été dernier, sa Roma a affronté en amical, lors d'une tournée aux États-Unis, le Chelsea de José Mourinho. Après le match, il a toqué à la porte du vestiaire pour lui apporter le maillot dédicacé de Totti. Le Portugais, tout juste sorti de la douche, l'a remercié, l'a pris par l'épaule et lui a lâché : *"C'est vraiment bien ce que ton équipe a fait…".*

> **"C'est bien, ce que ton équipe a fait."**
>
> **Mourinho à Garcia**

"Il m'a complimenté et n'était pas obligé de le faire. Ce que j'apprécie chez lui ? Le fait qu'il gagne. Partout où il est passé il a obtenu des résultats." Il se sent également proche d'Arsène Wenger, à Arsenal depuis 1996 mais accueilli dans le scepticisme général en Angleterre. *"La presse avait titré 'Arsène who ?' ("Arsène qui ?") Moi aussi, quand j'ai été annoncé à Rome, je souffrais d'un déficit de notoriété, des noms plus prestigieux étaient espérés. C'était 'Rudi chi ?' Arsène est notre ambassadeur à tous. Ce que j'aime chez lui, c'est qu'en cas de victoire comme de défaite, il reste toujours pondéré et mesuré. Philippe Montanier a fait de belles choses à la Real Sociedad. J'espère que les Français seront plus nombreux à s'exporter."*

"Je veux que tu sois le Alex Ferguson de la Roma"

*Tous les chemins mènent à Rome** narre l'histoire d'une passion qui l'a contaminé à cinq ans ; elle l'a mené du jardin de sa résidence rue Marcel Cachin à Corbeil-Essonnes au Stade Olympique de la capitale italienne. Premier technicien français à sévir en Serie A, Rudi Garcia, avec la plume de Denis Chaumier, ancien directeur de la rédaction de *France Football*, balaie les étapes denses d'une vie de football. Une réussite incontestable, bâtie, couche-t-il, pas peu fier, *"sans réseau d'entraide ni influence d'un lobby spécifique."*

Il se décrit ainsi : *"Un électron libre qui, à force de travail et d'opiniâtreté, de constance dans l'effort et de courage, de convictions et d'écoute, de patience aussi, a trouvé sa voie et grimpé les échelons."* Celui qui se prénomme ainsi en hommage au coureur cycliste allemand Rudi Altig démarre son récit autobiographique par son recrutement haletant à la Roma, entamé alors qu'il est en vacances à Marrakech avec sa femme Véronique et ses trois filles, Léna, Carla et Eva. Il s'offre une respiration, envisage une année sabbatique ou un rôle de consultant, jusqu'au coup de fil de son agent… À New York, au moment de valider sa nomination, le milliardaire américain James Pallotta, propriétaire du club italien, lui annonce : *"Je veux que tu sois le Alex Ferguson de la Roma."* Rudi Garcia raconte en détail son quotidien italien mais aussi sa vie de joueur (honnête milieu de terrain de Lille et Caen notamment, 127 matchs de Ligue 1 pour 5 buts), son parcours d'entraîneur (depuis 2002, Dijon, Le Mans et Lille, soit 240 matches dirigés en L1). Du roi Totti à ses rapports avec Michel Seydoux, de son choix de prendre un agent à l'importance de savoir communiquer, il se dévoile avec franchise, pudeur et ambition.

* *Tous les chemins mènent à Rome*, Hugo & Cie *(242 pages, 16,50 €)*

La franchise de Benitez, l'admiration devant Guardiola.

En Italie, Rudi Garcia côtoie un homologue avec lequel il entretient un lien particulier : Rafael Benitez, qui lui avait adressé un sms de félicitations après son doublé avec Lille. Par l'intermédiaire de Jocelyn Angloma, le jeune technicien avait passé une semaine auprès de lui à Valence en 2001, en observation, au moment de valider son DEPF. En Ligue Europa, avec Lille, malgré une victoire à l'aller grâce à Eden Hazard, il avait été éliminé par Liverpool, avec qui l'Espagnol a remporté la Ligue des champions. Un 3-0 encaissé dans le temple d'Anfield et un Benitez qui, amicalement, au pied du bus des Dogues, lui confiera : "*Rudi, ce soir, ton équipe était bien trop ouverte défensivement. Elle a laissé beaucoup trop d'espaces et de possibilités à nos joueurs. À ce niveau-là, ce n'est pas possible. Tu dois être plus solide…*" "*J'avais aimé sa franchise. L'an passé avec Chelsea, il a encore accompli des choses extraordinaires. C'est un grand pro, un très bon communiquant. À Valence, je ne représentais rien et il m'avait accueilli. Il existe entre nous un respect réciproque. Il entraîne Naples et nous sommes désormais adversaires mais je pense qu'en fin de saison on s'appellera pour se rencontrer.*" D'ascendance espagnole – ses grands-parents ont fui la Guerre civile et ont trouvé du travail dans les Ardennes – Rudi Garcia garde un œil particulier sur la Liga. Un championnat dans lequel, d'ailleurs, il aurait bien vu évoluer Yohan Cabaye : "*Je l'ai eu à Lille, c'est un formidable joueur de ballon, capable de tout faire sur un terrain. Il a une technique au-dessus de la moyenne. Je pensais Newcastle comme un tremplin vers l'un des trois grands du championnat anglais ou je l'imaginais dans le championnat espagnol : tant mieux pour le PSG.*" La Liga, et en particulier Barcelone, c'est l'endroit où Pep Guardiola a imposé sa légende. "*J'admire sa personnalité, s'enflamme Rudi Garcia. J'ai toujours pensé que son style était exportable, il le démontre au Bayern Munich. Il n'avait pourtant pas choisi le projet le plus simple. Sa patte est reconnaissable.*" Il ne le dira pas, mais celle de Rudi Garcia, apôtre d'un jeu léché, l'est aussi.

Concours de vannes à l'entraînement de la Roma.

Rudi parle déjà couramment l'italien.

Quand Tapie lui a proposé l'OM.

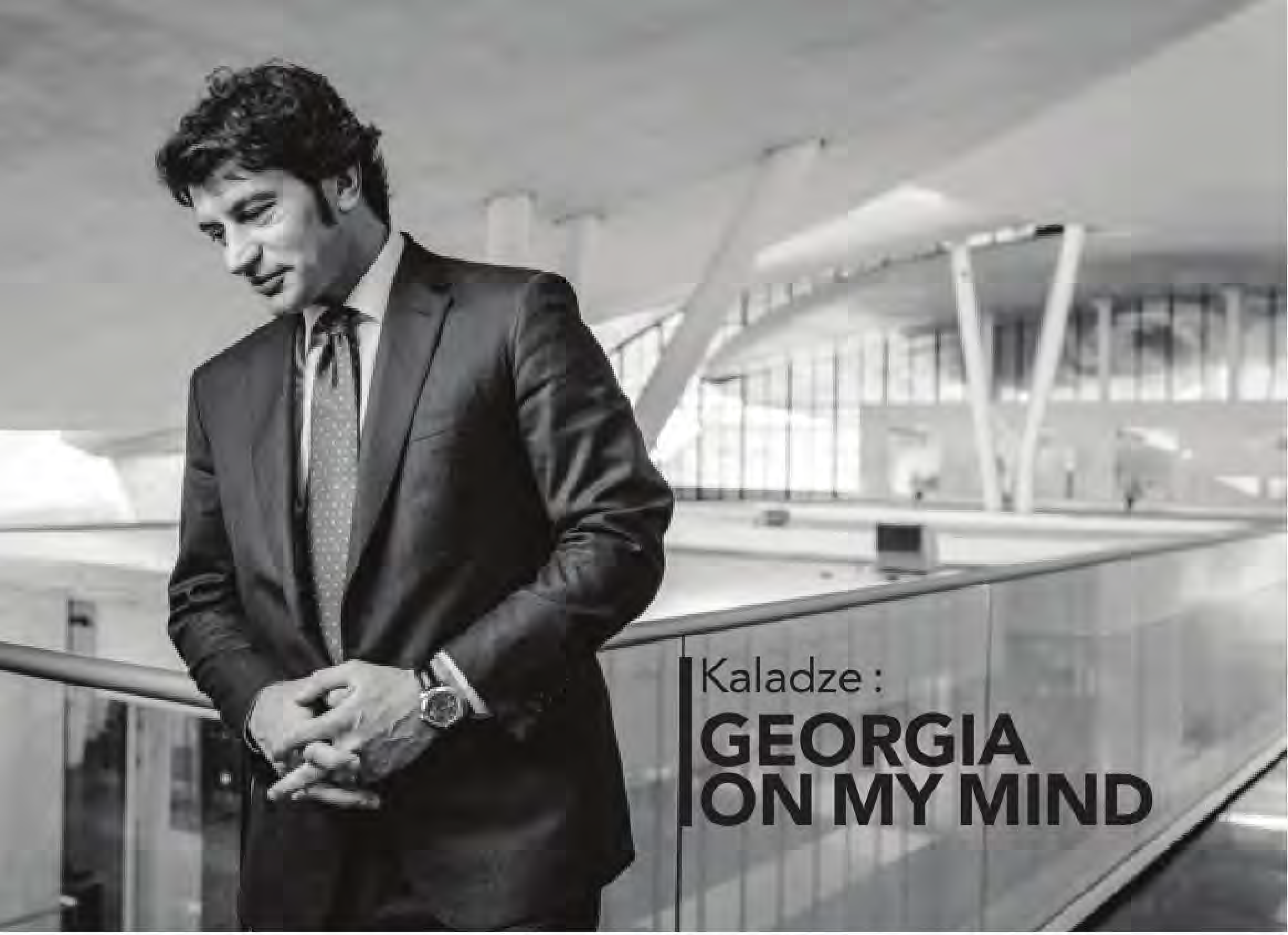
"Il n'y a que lieu d'en sourire aujourd'hui. Cette anecdote démontre le caractère assez fou de ce qu'il peut se passer quand on exerce ce métier d'entraîneur, avec tous ces revirements de situation", en rigole Rudi Garcia lorsqu'on évoque l'une des révélations de son livre : il a manqué d'entraîner l'Olympique de Marseille. A l'été 2001, il est licencié de l'AS Saint-Etienne, dont il a été le préparateur physique, l'adjoint (de Robert Nouzaret puis de John Toshack) et enfin le coach en tandem avec Jean-Guy Wallemme. Gérard Soler, directeur sportif des Verts, avec qui il a joué à Lille, lui signale alors que Bernard Tapie songe à lui pour remplacer Tomislav Ivic. Il appartiendrait à une short-list, au même titre que Jean Petit, Mircea Lucescu et Elie Baup ! Rudi Garcia semble d'abord circonspect. Il est peu familier du président olympien, même s'il se souvient que, en 1992, l'ex-ministre de la Ville l'a embarqué aux commandes de son jet privé après un match de l'OM contre Glentoran, en Irlande. Aux côtés d'Eric Besnard, avec qui il a commenté le match pour Canal+, intimidé, il ne pipera mot jusqu'au Bourget.

Neuf ans plus tard, Tapie is back à l'OM, à la demande de Robert Louis-Dreyfus. Décembre 2001, au Vélodrome, le club accueille Lorient. Dans la loge présidentielle, le désormais propriétaire de La Provence lui indique que Zoran Vujovic n'assure qu'un intérim sur le banc. *"Il me faut un entraîneur pour finir la saison, et plus si affinités"*, lui lance-t-il. Tapie lui fixe rendez-vous au lendemain soir pour négocier son arrivée. Garcia a beau *"trouver sa manière un peu expéditive, un peu cavalière"*, il a conscience que ce sera à lui de composer avec ce drôle d'environnement. Il s'imagine déjà dans sa nouvelle vie. Le dimanche, sur la route de Marseille, il est au volant de sa voiture quand Avi Assouly, informé journaliste à France Bleu Provence, lui assène : *"Renseigne-toi, la piste s'est refroidie."* Et l'actuel député PS des Bouches-du-Rhône de lui expliquer que, finalement, Tapie a choisi… Albert Emon. Rudi Garcia expérimente ainsi le microcosme marseillais et l'art du mensonge selon Tapie. *"J'avais foncé avec un brin d'enthousiasme et un zeste de naïveté"*, écrit Garcia. Quant à Emon, il reste le pompier de service préféré de l'OM, épaulant désormais José Anigo.

LIFESTYLE

© Mari Nakanimamasakhlisi & Giorgi Mamasakhlisi

116 · **RENCONTRE /** KALADZE
121 · **TRAQUE /** ZLATAN EN SUÈDE
124 · **IT-GIRL /** CLARA HUET
132 · **CHRONIQUE /** DRUCKER
134 · **GASTRONOMIE /** TÉLÉFOOD
138 · **ENTRÉE DES ARTISTES /** LES 300
144 · **INSOLITE /** LES STREAKERS
148 · **ENQUÊTE /** FOOT & SEXE



Kaladze : GEORGIA ON MY MIND

Par **Monia Kashmire** à Tbilissi - Photo **Mari Nakanimamasakhlisi** & **Giorgi Mamasakhlisi**

"Je m'appelle Lolita, Lo ou bien Lola, du pareil au même…" À la radio, Alizée minaude. Le temps semble s'être figé dans les années 90. Le taxi s'engouffre sur l'avenue Rustaveli. Nous sommes à Tbilissi, en Géorgie. Le journal m'envoie dans ce pays afin de rencontrer Kakhaber Kaladze. L'ancien défenseur du Milan AC occupe aujourd'hui le double poste de vice-Premier ministre et de ministre de l'Énergie et des Ressources naturelles en Géorgie. De cette contrée, je n'avais que des flashs assez clichés. D'abord l'Eurovision. Georgia : 12 points. Ensuite le pays d'origine de la chanteuse Katie Melua. Mais surtout l'homonyme d'un État américain. Imaginez votre tête dans un open space quand votre boss vous annonce : *"Tu pars en Géorgie pour une interview." "Géorgie, aux US ?", "Non Géorgie. Tbilissi. Dans le Caucase." "Ah ok".*

Kakhaber, Kakhi pour les Géorgiens, ne se voyait pas entraîneur après sa retraite de joueur. Davantage idéaliste, il voulait faire partie du Rêve Géorgien, le parti au pouvoir. Parce que *"gérer un cabinet, c'est comme gérer une équipe"*. Kakhaber est resté lui-même. Humble. Sans jargon politique ni petites lunettes pour faire plus intello, comme certains footballeurs. Non, Khaki nous a pudiquement ouvert la porte de son bureau et de son cœur. Il nous a confié ses joies de père de famille, ses ambitions d'homme politique, ses blessures face à la disparition de son frère dont il ne parle pourtant jamais et son passé de footballeur… On a même tapé quelques jonglages avec lui au ministère. Entretien fleuve.

Dans les rues de Tbilissi…

Quel est votre rôle en tant que ministre de l'Énergie ?
L'énergie est l'un des secteurs majeurs de notre pays. La Géorgie possède une position géographique stratégique, car elle se trouve dans un couloir énergétique. Le pays possède des réserves de charbon et de pétrole, mais nous sommes malheureusement encore dépendants de nos voisins. Mon rôle est de développer des secteurs d'énergies alternatives comme l'eau et de faire en sorte que la Géorgie devienne un pays économiquement et énergétiquement indépendant. C'est pour cela que nous entamons une série de chantiers (travaux, barrages…) pour faire de l'or bleu notre atout majeur.

Est-ce que le pays a changé depuis l'arrivée au pouvoir du Rêve Géorgien ?
Bien sûr. Notamment avec ce nouveau gouvernement qui a été élu démocratiquement, ce qui est nouveau pour le peuple géorgien. Chaque jour est un pas de plus vers la liberté et la démocratie. Une parole que nous avons libérée depuis le jour des élections, en octobre 2013. Un changement positif pour le pays que les autorités européennes ont aussi observé. Aujourd'hui, la Géorgie ressemble davantage à un pays européen, concernant les droits de l'homme du moins. Nous avons tourné la page de nos douleurs du passé.

Quelle est votre stratégie avec la Russie et l'Union européenne ?
Les relations avec la Russie sont très bonnes. Comme je vous le disais, la Géorgie dépend encore énergétiquement de ses voisins, la Russie principalement, parce qu'elle nous offre le meilleur prix. Nos relations sont commerciales et cordiales. Par contre, politiquement, cela demeure douloureux et sensible. Aujourd'hui, nous faisons le choix de vouloir nous tourner vers l'Europe et, comme l'a précisé Irakli Garibashvili, notre Premier ministre, nous voulons signer un accord d'association avec l'UE.

La transition de footballeur à ministre a-t-elle été difficile ? Comment ont réagi vos confrères politiques dans le pays et à l'étranger ?
Évidemment, beaucoup ont dit que je n'avais aucune expérience en politique, que je n'y connaissais rien car j'étais un ancien sportif. J'étais aussi victime de clichés car je viens d'une petite région rurale du pays, donc selon mes détracteurs, je ne pouvais pas accéder à un poste comme celui-ci. Mais j'ai su garder ma pugnacité, comme sur un terrain, je me suis accroché, j'ai énormément travaillé avec les membres de mon cabinet et ça a payé.

Pourquoi le ministère de l'Énergie et pas celui des Sports ?
C'était la décision du gouvernement et du Premier ministre. Pour diriger un ministère, il n'est pas obligatoire d'être un expert dans le domaine. Nous sommes entourés d'une équipe de spécialistes. En revanche, il faut être un bon manager. Gérer un cabinet, c'est comme gérer une équipe de foot.

Avez-vous un mentor en politique, qui vous aurait aidé à mieux comprendre ce milieu ?
Je ne suis pas si étranger à ce milieu… Déjà, footballeur, j'endossais le rôle d'ambassadeur géorgien en Europe. ▸

Lors du jubilé de Kaladze en 2013

Je représentais quelque chose pour mon peuple. Et finalement, n'est-ce pas le rôle d'un dirigeant politique que de représenter son peuple ? Pour comprendre la politique, j'ai juste à comprendre les Géorgiens que je connais par cœur, car contrairement aux autres politiciens, je viens du peuple. Je ne suis pas un intellectuel mais un homme de la terre qui a dû forger son destin par le labeur.

Maintenant que vous êtes ministre, avez-vous changé ? Moins spontané, plus calculateur ?
La politique est aussi un jeu… Comme un match de foot. Un jeu de tactique. Je ne pense pas avoir changé, et je ne veux pas changer. C'est juste que ma tactique est différente car j'ai changé de jeu.

Continuez-vous à jouer au football ?
Oui, j'essaie, le dimanche avec mes amis pour rester en forme.

Quels amis, les ministres ?
Le souci avec la majorité d'entre eux, c'est qu'ils ont des problèmes de poids. Autant jouer avec un vrai pro pour vraiment se dépenser…

Comment a commencé votre carrière de footballeur ?
Mon père était un joueur de foot professionnel, il m'a donc naturellement transmis très jeune cette passion pour le ballon. Le football, c'est sûrement dans mes gènes. Pendant toute ma jeunesse, je jouais après avoir terminé mes devoirs, et je rêvais déjà d'une carrière à l'international. Je suis né à Samtredia, un petit village à l'ouest de la Géorgie, pas loin de la mer Noire. Une région assez reculée, encore soviétique à l'époque. Et puis à la chute de l'URSS, la Géorgie est devenue indépendante, et le pays était peu stable économiquement. Dans les régions les plus reculées, la vie était dure. Je faisais partie de ces familles qui devaient lutter pour vivre. Je n'oublierai jamais les efforts physiques de ma mère pour nous permettre de vivre un peu mieux. Et c'est dans cette pauvreté qu'est née mon ambition. Je devais réussir dans la vie. C'était vital. Et les choses se sont enchaînées, je suis passé du club de Samtredia à celui de Dinamo Tbilissi, ensuite je me suis retrouvé à Kiev, pour être transféré au Milan AC en 2001. J'ai vécu dans ce club mythique le plus grand moment de ma carrière de footballeur mais aussi un terrible drame familial. Mon frère s'est fait kidnapper. Une disparition douloureuse. À cette période, je marquais des buts pour mon équipe avec le cœur lourd.

> "
> **J'ai vécu dans ce club mythique le plus grand moment de ma carrière de footballeur mais aussi un terrible drame familial.**
> "

Vous n'en parlez jamais dans la presse, mais pouvez-vous nous parler de votre frère ?
J'ai perdu mon frère deux fois, et ça m'a beaucoup affecté. Deux fois, car il a disparu, puis nous l'avons retrouvé mort 5 ans plus tard. Perdre la chair de sa chair dans une injustice totale, évidemment, ça fait mal. J'ai longtemps ressenti une certaine forme de culpabilité, en me disant que si je n'avais pas été célèbre, jamais mon frère n'aurait été kidnappé, jamais on ne nous aurait demandé une énorme rançon pour le retrouver. J'étais très affecté également par le fait de voir mes parents tenter de survivre à cette tragédie. Donc je n'avais pas le droit de baisser les bras, car mes parents avaient seulement deux fils, Levan et moi. Levan, mon cadet, avait disparu, je devais donc incarner l'espoir pour mes parents et montrer un visage radieux sur le terrain. En plus, les ravisseurs jouissaient via ma notoriété d'une publicité gratuite, on parlait d'eux partout dans les journaux européens. Je devais leur montrer que ma famille résistait, que nous restions debout. Nous avons refusé de payer la rançon de 600 000 dollars, et comme le pays était très corrompu à l'époque, on ne croyait pas en la police, ni en la justice. J'ai dû, avec mes parents, payer une police privée pour retrouver Levan.

Joue-là comme Kaladze

Nous sommes restés cinq ans dans l'attente. Cinq ans à attendre des nouvelles de lui, à se demander s'il était encore en vie.
Le 6 mai 2005, la police a retrouvé 8 corps dans la région de Svaneti, avec parmi eux celui de Levan, mais qui n'a pu être identifié qu'un an après. Les deux coupables ont été arrêtés et l'un a reçu la peine maximale, 25 ans de prison. Aujourd'hui mon fils aîné s'appelle Levan, en hommage à mon frère. Et depuis, j'ai une vraie soif de justice. C'est sans doute la raison de ma présence dans ce gouvernement.

Milan reste tout de même une ville dans laquelle vous avez vécu de belles choses ?
Bien sûr, l'Italie est ma deuxième patrie. Je me sens à la fois très italien et très géorgien. D'ailleurs, quand je marquais, je me comportais comme un Italien. On a un proverbe en géorgien qui dit : *"Quand tu es dans une autre culture, porte le chapeau de ce pays."* J'ai eu les cheveux très longs. Et gominés. C'est vous dire. J'y ai vécu également mon meilleur souvenir de footballeur : ma première victoire en Ligue des Champions, en 2003. Une joie qu'on n'éprouve qu'une fois dans sa vie. Et sachant de quel village de Géorgie je viens, c'est énorme de faire partie de cette légende du football. Ce que je regrette aujourd'hui à cause de mon agenda de ministre, c'est d'avoir moins le temps de me rendre en Italie. Mes amis et les spaghettis me manquent…

Qui sont vos amis, des footballeurs ?
Oui, Andriy Chevtchenko que je connais depuis notre passage au Dynamo Kiev, ou encore Paolo Maldini…

Que représente le foot en Géorgie ?
C'est l'un des sports les plus populaires dans le pays. En 1981, le Dinamo Tbilissi était l'une des équipes les plus puissantes de l'Union soviétique. Les joueurs géorgiens sont célèbres pour leurs qualités de footballeurs. Aujourd'hui malheureusement, c'est moins le cas. À cause de certains problèmes d'infrastructures et de difficultés économiques, notre équipe nationale ne peut s'épanouir comme elle le devrait. C'est pour cela qu'elle ne participera pas à la Coupe du Monde au Brésil.

Vous allez soutenir qui, alors ?
Ben l'Italie, quelle question !

À choisir, vous préféreriez avoir un stade ou une loi qui porte votre nom ?
Pour le stade, je n'ai pas cette ambition… Il y a des athlètes plus doués que moi. Mais je préférerais avoir un rôle dans le développement de ce pays, car on doit tout commencer depuis le début. La genèse géorgienne est à écrire. C'est mieux qu'une simple loi.

Êtes-vous présent sur les réseaux sociaux ?
Oui, je suis très actif, sur Facebook, Instagram et Twitter. C'est moi qui poste personnellement tous les messages et toutes les photos.

Votre dernier tweet ?
La naissance de mon fils… En fait, c'était plutôt une photo de la maternité.

Vous écoutez de la musique ?
Oui, j'aime beaucoup les chants polyphoniques géorgiens. Quand j'habitais en Italie et que j'avais le mal du pays, je m'en mettais un morceau. Et sinon, quand ça passe à la radio, j'aime bien Jay-Z et Rihanna.

Votre film culte ?
Le Parrain, c'est une leçon de vie pour tout homme.

La mode ?
Ma femme est designer de mode, donc à la maison, j'ai reçu une éducation de la matière, de la coupe. J'apprécie les beaux vêtements. Depuis que je suis ministre, j'ai forcément changé mon vestiaire, je m'habille moins casual. Maintenant je ne porte que des costumes. Des coupes italiennes évidement. J'aime Brioni, Zegna, ainsi qu'Armani et Dolce & Gabbana, pour qui j'avais d'ailleurs joué les mannequins à l'époque du Milan AC.

Que pensez-vous du foot français ?
Aujourd'hui, la France va mieux, le PSG est une super équipe. Ils sont parvenus à faire de bons investissements.

Un joueur iconique français ?
Zidane, sans hésiter. J'ai joué contre lui. Il était brillant.

Et que pensez-vous de Zlatan ?
Je l'adore. Il est fort, physique et technique. Il a eu une super carrière en Italie et je pense qu'il est en train de devenir une légende au PSG.

Le meilleur joueur de tous les temps selon vous ?
Maradona.

Merci à Irakli A.

" Le souci avec la majorité des ministres, c'est qu'ils ont des problèmes de poids. Autant jouer avec un vrai pro… "

MA RENCONTRE RATÉE AVEC ZLATAN

Par **Monia Kashmire, à Malmö** - Photo **Volvo Car**

"On ne peut pas tromper 1 000 fois une personne, mais on peut tromper une personne 1 000 fois."

Émile le tueur

"Tu peux rater Zlatan, mais Zlatan ne peut pas te rater." Ibra aurait pu dire ça, un jour… Après avoir lamentablement fait un flop avec mon sujet sur Booba, je décide de ne plus passer à côté du prix Albert Londres et propose au journal une rencontre avec Zlatan Ibrahimovic. L'ami d'un ami peut me le présenter en Suède. Je saute sur l'occasion.

Depuis que je sais qu'il parle français, du moins qu'il s'y essaye, je me dis qu'une interview de Zlatan serait un joli coup. L'occasion de l'entendre dire *"Ici, ci Paris"* en roulant les R comme Dalida. L'écouter faire son Chuck Norris, se moquer de moi dans notre langue. Un honneur. J'ai un tas de question à lui poser, à Zlatan. Comment il vit son quotidien au sein du PSG ? Où est-ce qu'il aimerait terminer sa carrière ? Quelle est l'équipe dans laquelle il a préféré jouer ? Quel est le rôle de sa femme Helena dans sa carrière ? Où se cache le papa de Stromae… Un tas de questions existentielles auxquelles j'ai hâte d'obtenir des réponses.

C'est à partir de là que les choses se compliquent. Comment choper Ibrahimovic, lui qui se fait rare dans la presse… Aller faire le pied de grue à Versailles, devant sa maison, et essuyer un affront de la part du service de sécurité, comme une vulgaire groupie de One Direction ? Autant se faire jeter de l'entrée du Baron. Non. J'ai mon honneur. Me rendre au Parc des Princes et

"Seul Zlatan peut porter le pantalon de Johnny Clegg"

Je me rends compte qu'il vit à Malmö. Et que ça se prononce Malmeu.

me glisser dans les vestiaires ? Mouais. On risque de me prendre pour une michto, sachant que je m'appelle Monia et que je possède un bon 95 C (c'est de la fiction, je dis ce que je veux !). Un ami d'ami m'apprend finalement que Zlatan passera les fêtes (on est en décembre 2013) en Suède, et qu'il (l'ami d'ami) peut me le présenter. Ni une ni deux, après avoir convaincu ma direction de me laisser partir à Stockholm, le seul nom suédois qui me parle avec Ikea et H&M, je me rends compte qu'il vit à Malmö. Et que ça se prononce Malmeu. Trop tard. Mon billet d'avion est déjà réservé : aller-retour Paris/Stockholm. Ça commence très bien.

Après un vol sans encombre, j'enchaîne avec 620 kilomètres de train sous une neige épaisse. Au bout du monde, les paysages gris de Malmö apparaissent. J'ai eu le temps durant ces sept heures de trajet de décortiquer la vie de Zlatan, star incontestée dans son pays, demi-dieu même, joueur le plus cher de l'histoire du football tous transferts cumulés (172,6 millions d'euros) et qui accueillera un timbre à son effigie courant 2014. Ce qui permettra à tout le pays de faire de la lèche à Zlatan. Ibra aurait pu dire ça aussi.

Njut, *Millenium* et les Guignols

Dans ce pays où l'on dîne à 18h, j'apprends que "njut" n'est pas seulement une interjection et que ça veut dire kiffer en suédois. Enfin, c'est ce que me dit un forum sur Internet. Je n'ai jamais pu vérifier. Aucun Suédois ne m'a adressé la parole. D'ailleurs, c'est en observant ce peuple célèbre pour son minimalisme en art comme pour sa chaleur humaine que me vient cette interrogation : comment cette arrogance excessive de Zlatan peut-elle être en adéquation avec un peuple apparemment si discret ? C'est peut-être ça la Suède. Le choc des opposés.

À la gare, je tombe nez à nez avec un rayon entier de son autobiographie, *Jag är Zlatan Ibrahimovic. Moi, Zlatan Ibrahimovic,* en français. Son histoire, il ne l'a pas vraiment écrite, il l'a plutôt racontée à un journaliste suédois, David Lagercrantz, qui s'attellera d'ailleurs à écrire la suite de la saga *Millenium*. Cette autobiographie m'agresse par sa présence obscène où que j'aille : cafés, supermarchés, épiceries, Zlatan est partout ! Il s'en est vendu plus de 500 000 rien qu'en Suède.

Sombre, voilà ce que je retiendrai de l'endroit. Terriblement sombre. La nuit tombe à 15h et tout le monde trouve ça normal. Et leur langue… À part le verbe "zlataner", qui est entré dans leur dictionnaire après avoir été inventé par nos Guignols français, je ne comprends pas un mot. En plus il faut avouer qu'ils ne l'utilisent pas énormément cette nouvelle expression. Comme la parole. Ça viendra sûrement avec le temps.

Lost in translation, je tente tant bien que mal de reprendre contact avec l'ami d'ami qui a promis de m'aider à rencontrer le buteur parisien. *"Oui, oui, tkt je le connais, y a pas de soucis… mais passe chez moi ce soir"*, me promet-il par SMS.
- *"Ok. Zlatan sera là ?"*
- *"Comment es-tu habillée ?"*
Drôle de réponse. Cet ami d'ami, je l'ai rencontré lors d'une soirée autour d'un match de la Ligue des Champions : Benfica-PSG. Je l'ai trouvé un peu lourd au début. Lors de la présentation, il s'est amusé : *"Dis camion !"* Un peu lourd au début. Mais après, il s'est calmé, et surtout m'a parlé de son job : agent de joueurs. Passionné, il m'a fait des confidences sur Ribéry, Verratti et même Zlatan. Moi : *"T'as déjà rencontré Zlatan ?"* Lui : *"Oui, c'est un pote ! Je te le présente quand tu veux, viens avec moi en Suède pour le jour de l'An. Tu fais quoi ? Rien ? Viens, ça sera mieux que de passer la soirée devant Arthur."* Depuis, il like toutes mes photos sur Facebook… Même mes statuts. J'aurais peut-être dû enquêter un peu plus sur cet agent de joueurs…

Chasse, taekwondo et Helena Seger

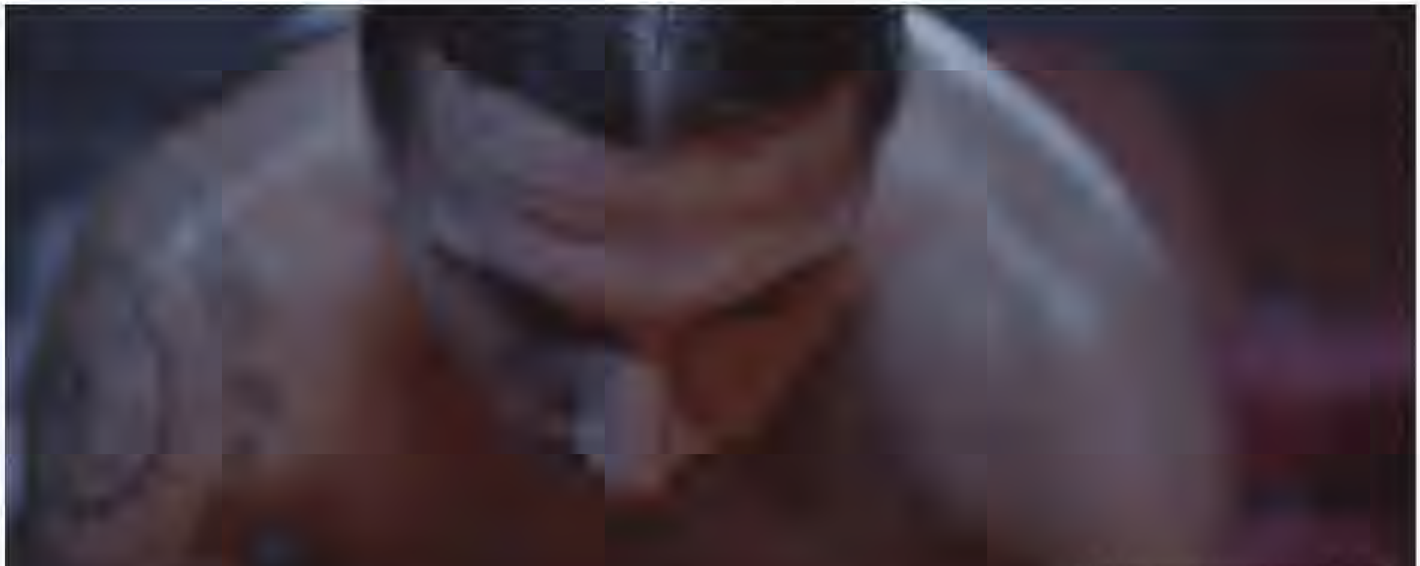
Je décide d'ignorer son dernier SMS. Et relance le sujet. *"Tu peux me présenter Zlatan ? Je suis en Suède comme prévu."* Mais plus de réponse. Téléphone, mail, Instagram même. Rien. Je retente un nouveau statut. Il ne like pas. Va falloir que je me débrouille seule. Je dois partir sur des bases saines, des bases de recherche cohérentes. Zlatan aime la chasse, le taekwondo et sa femme Helena Seger. Trois pistes potentielles à suivre.
La rumeur veut que le footballeur de 32 ans soit propriétaire d'une île majestueuse au large de Malmö, là où il passe l'été à se détendre et l'hiver à chasser. Essayons donc de rencontrer des chasseurs. Une armurerie peut-être ? Une fois dans la rue, je me retrouve confrontée à une succession de portes closes. Les boutiques ferment à 16h30.
Le taekwondo est l'une des deux cartes qu'il me reste à jouer. Le tout est de trouver le club dans lequel Ibra a obtenu sa ceinture noire à l'âge de 17 ans : Malmö Enighet. Un colosse m'accueille, pas commode. Glacial, même. D'ailleurs, il ne me répond même pas. Les Suédois sont des robots, comme dans la série *Real Humans*.

Enfin, je me tourne vers la piste Helena Seger, cette wag pas comme les autres. De onze ans son aînée, elle a toujours continué à travailler depuis leur rencontre, en 2002. Ensemble et pas mariés, ils ont deux fils, Maximilian, 7 ans, et Vincent, 5 ans. Avec un peu de chance, je trouverai quelqu'un qui peut me parler d'eux. Au point où j'en suis.

"Top model puis directrice du marketing dans plusieurs grandes entreprises suédoises", voilà ce que dit d'elle sa fiche Wikipédia. Je découvre avec stupeur, au fil d'une interview mal traduite, qu'elle a ses habitudes chez un coiffeur de Malmö lorsqu'elle est dans les parages. Je décide d'y foncer. Je suis dans la salle d'attente. C'est ma dernière chance pour rencontrer Ibra. Sa femme m'aidera, solidarité féminine oblige. On me propose un brushing. J'accepte. Pour les besoins de l'enquête, évidemment.

> "
> **Tout le monde sait ça, c'est sur Mikz.**
> "

Puis j'entame ce qu'on peut qualifier de "conversation de salon de coiffure". On parle du temps, de l'horoscope, des perruques de Rihanna. On joue même à "Qui est gay dans le show-biz ?", les coiffeurs sont très doués pour ça. Lorsque j'évoque le sujet Zlatan, Ingmar (le coiffeur) sourit. Sa femme vient ici ? Ingmar sourit. J'ai une chance de la croiser cette semaine ? Ingmar sourit toujours et me montre son iPhone. En photo : Zlatan dans le désert de Dubaï avec des aigles et des faucons. *"Ils sont à Dubaï pour le jour de l'An."* Comment il sait ça, Ingmar ?
"Tout le monde sait ça, c'est sur Mikz." Le réseau social suédois. Uniquement accessible aux Suédois. Évidemment. Les aigles ne volent pas avec les pigeons. Pas d'Ibra, pas de chocolat.


"Zlatan ne transpire pas, il brille"

Parisian Apparel

CLARA HUET

"J'aime bien Lilian Thuram…"

Direction Artistique & Grooming **Charlie Le Mindu** - Réalisation **Monia Kashmire** - Photographe **Fe Pinheiro** - Texte **Mathilde Hédou**
Make Up **Jacques Uzzardi** avec les produits **Nars Cosmetics**

Merci à Djamel B.

VOUS AUREZ REMARQUÉ SES JAMBES INFINIES AVANT SON VISAGE, QUI D'AILLEURS NE VOUS DIT RIEN. DU MOINS PAS ENCORE. NOTRE PIN-UP DU MOIS S'APPELLE CLARA HUET ET CUMULE UNE BELLE PALETTE DE TALENTS DU HAUT DE SES 24 ANS. ENTRE LE SPORT À HAUT NIVEAU (LA GRS), LA DANSE, LE THÉÂTRE ET LE CHANT, SON CŒUR BALANCE... SES HANCHES AUSSI, AU SON DU SPECTACLE DE CABARET *MUGLER FOLLIES*.
POUR *ONZE MONDIAL*, NOTRE CONTORSIONNISTE DE CHARME S'EST PRÊTÉE AU JEU DE L'INTERVIEW FOOT. ON LUI A POSÉ DES QUESTIONS, ELLE S'EST DÉSHABILLÉE. RENCONTRE DANS SON APPARTEMENT PARISIEN.

Son corps fuselé, Clara Huet ne l'a pas volé. Celle qui a foulé durant cinq ans le praticable en équipe de France de gymnastique rythmique se destinait à être professeur d'EPS. Une sportive de haut niveau qui s'est finalement réinventée en danseuse de haute voltige. À 24 ans, elle hisse les pointes aussi facilement que Ronaldo marque des buts. Mais contrairement à lui, la gymnaste ne connaît pas l'hystérie des stades.

Deux minutes trente de performance qui exigent pourtant les mêmes valeurs que 90 minutes de foot : *"Persévérance, rigueur et esprit d'équipe."* Les mantras sont les mêmes, mais les ambiances différentes. Si en GRS on applaudit, au foot, on hue. *"La gym n'est pas un sport d'opposition : à la différence du football, on n'a pas d'adversaire direct et le jury fait tampon entre chaque passage."* Une canalisation des ferveurs d'autant plus adoucie par une audience majoritairement féminine. Pourtant, la jolie danseuse admet volontiers que *"ça transporte plus de voir un match de foot"*. Les stratégies, les rebondissements, le suspens...

> **"Le sport et le théâtre se rapprochent parce qu'au final, ce sont deux pratiques d'exhibition, c'est du spectacle."**

Elle se rappelle encore la Coupe du Monde 1998. Et des Brésiliens surtout, qui avaient élu domicile dans le château de sa ville natale, Lésigny, en Seine-et-Marne. *"Les services de sécurité à l'entrée et à la sortie de la ville ont régi notre vie pendant un petit moment..."* Une période qui lui rappelle son premier coup de cœur aussi : Lilian Thuram, *"parce que je trouvais qu'il en avait dans la tête"*.
Et son programme pour la prochaine Coupe du Monde ?
Danser encore et toujours au Comédia, bien qu'entre deux tableaux des *Mugler Follies,* elle se renseignera sur les scores de la France. Au théâtre comme au foot, *the show must go on.*

"ET SI... ?"

Si vous étiez condamnée à ne porter qu'un maillot de foot jusqu'à la fin de votre vie, à quoi ressemblerait-il ?
Je le ferais bleu roi (pour le patriotisme) avec le numéro 9 à l'arrière. C'est un chiffre qui revient souvent dans ma vie *(Clara est née en septembre 1989. ndlr).* Il serait aussi floqué de "Clarus", j'aime bien, ça sonne comme un nom de général romain.

Si on vous passait les clés d'un stade de foot, qu'y feriez-vous ?
Une grande fête avec mes amis et ma famille. Elle commencerait l'après-midi pour faire des activités et profiter de l'espace, et puis on enchaînerait sur un apéro et un petit concert improvisé. Tranquille.

Si vous étiez ministre du Foot, quelles seraient vos premières mesures ?
J'exigerais que tous les joueurs prennent des cours pour savoir mieux s'exprimer parce que je trouve ça triste que tous leurs fans les plus jeunes les entendent parler avec des fautes de français dramatiques et qu'ils se mettent à parler comme eux.

De qui serait constituée votre équipe de foot idéale ?
Je mettrais de vrais joueurs en attaque, pour gagner quelques points, et des humoristes aussi pour essayer de distraire les adversaires. Des rugbymen en défense et je parsèmerais le tout de vrais acteurs qui pourraient mieux feindre les blessures. Comme ça, il y aurait encore plus de spectacle et d'émotions. Et André Manoukian en commentateur sportif aussi, pour les métaphores. Moi, je serai l'arbitre. Et la coach aussi !

Est-ce que vous auriez une mascotte plus cool que Footix ?
Je choisirais un singe, parce que c'est ce qui se rapporte le plus à l'homme. Un singe, c'est habile, rusé, intelligent et il peut concevoir des stratégies. En même temps, je les trouve fun.

Plus de photos sur
onzemondial.com

DRUCKER

Une vie de foot

Par **Michel Drucker** - Photo **Panoramic** - Illustration **Samy Glenisson**

Depuis 1964, Michel Drucker a pris place dans le salon des Français, par l'entremise de la petite lucarne, jusqu'à devenir un membre de la famille. Avant de s'installer pépère avec son chien dans un canapé rouge, ce monument de la télé a sévi sur tous les stades de foot du monde. Pour *Onze Mondial*, le "gentil Michel" se souvient de ces années qui ont longtemps rythmé son existence.

COMMENTATEUR

"Si la plupart des gens me connaissent essentiellement pour ma casquette divertissement, j'ai commencé à la télé en tant que journaliste sportif. J'ai couvert cinq Coupes du Monde. La première en 1970, avec le légendaire Brésil-Italie, l'un des derniers matchs de Pelé sous le maillot de la Seleçao. C'était à Mexico, j'étais le plus jeune journaliste de la planète et on me demandait mon laissez-passer à chaque fois que je voulais entrer au stade. J'avais 26 ans. J'ai enchaîné avec la CDM en Allemagne en 1974. Puis en Argentine, en 1978, avec Platini, avant d'achever ma carrière de commentateur en 1986 avec le fameux quart de finale France-Brésil et Luis Fernandez qui nous qualifie aux tirs au but. Toute la première partie de ma vie, c'est ce que j'ai fait : commenter des matchs."

LES VERTS, l'OM, l'AJAX ET CRUYFF

"Personnellement j'ai toujours aimé le beau jeu, le panache, comme pendant l'épopée de Saint-Etienne avec les Rocheteau, Revelli… La grande équipe de l'OM aussi, dans les années 70, avec des Brésiliens et l'immense Skoblar. J'ai également eu la chance de suivre les matchs de l'Ajax Amsterdam et un certain Johan Cruyff, l'un des meilleurs joueurs du monde. Et le meilleur pour la fin : Pelé, premier joueur noir à éclabousser la planète entière de son talent exceptionnel. Un Lionel Messi puissance 10."

PLATOCHE

"Je suis fier d'avoir eu la grande chance de couvrir l'intégralité de la carrière de Michel Platini, un joueur qui m'a profondément marqué. J'ai eu par ailleurs le privilège inouï de connaître des génies comme Cruyff ou encore Beckenbauer. Côté équipes, outre Saint-Etienne, j'étais fan de la grande équipe du FC Nantes, celle guidée par Henri Michel. J'ai ensuite vu émerger, au centre de formation de Nantes, deux jeunes pétris de talent : Didier Deschamps et Marcel Desailly. Ils avaient 17 ans. Je les ai bien connus. J'ai aussi une affection particulière pour le Racing Club de Lens et la ferveur de ses supporters à Bollaert. Regardez aujourd'hui, même en Ligue 2, les Sang et Or peuvent compter sur l'enthousiasme indéfectible de leurs fans. A Lens, le football est parfois le seul rayon de soleil qui arrive dans le coeur des gens. Enfin, il y a l'Olympique de Marseille, qui occupe une place à part dans mon coeur. Je vis notamment en Provence et suis très attaché à cette ville. Marseille, c'est un peu l'Italie…"

ZINEDINE ZIDANE

"Je connais les parents de Zinédine Zidane, qui m'ont reçu à plusieurs reprises chez eux. Le papa de Zinédine m'a raconté ses premières années d'immigré en France, les difficultés rencontrées, le racisme. C'était violent, presque comme dans le film Dupont Lajoie de Boisset. Zizou, j'allais régulièrement le

voir lorsqu'il jouait à la Juventus de Turin. Le racisme primaire descendait là encore des tribunes : "Retourne avec tes chèvres, melon, arabe… ". Zinédine en a sans doute souffert, mais c'est un garçon réservé. Sa réponse, il a ensuite préféré la donner sur le terrain… "

JOUEURS ETRANGERS

"Dans les années 60, les étrangers qui jouaient en France, venaient de Pologne, d'Italie, de Hongrie… À l'époque, certains agents de joueurs pouvaient être assimilés à des négriers : ils prenaient sous contrat exclusif un gamin de 13 ans, donnaient un peu d'argent à ses parents avant que le gosse ne se trouve livré à lui-même, à des milliers de kilomètres de chez lui. J'ai toujours aimé ceux qui venaient de loin pour aider à faire gagner la France. Et touché par ces gamins déracinés qui quittent leur famille et leur pays pour venir tenter leur chance chez nous et échapper à la misère. C'est ça, la méritocratie. Peut-être que cela me touche davantage car ma famille aussi est venue de l'étranger *(son père est d'origine roumaine, sa mère Autrichienne, ndlr)*, avant de s'installer en France. Grâce au foot c'est sûr, certains ont échappé à la misère et à la délinquance."

NOUVELLE GENERATION

"Je ne connais pas bien la nouvelle génération de joueurs. Je sais juste qu'avant la victoire des Bleus en 1998, les footballeurs n'étaient pas sexy dans l'opinion publique. Depuis, tout a changé et ils gagnent beaucoup d'argent, mais les valeurs restent les mêmes : pour durer, il faut un mental hors du commun. En fait, la carrière d'un footballeur est une métaphore de l'existence : intense et courte, jusqu'à l'extinction de la lumière… "

Platini lors du fameux quart de finale de la Coupe du Monde 86 contre le Brésil.

TÉLÉ FOOD

Par **Sophie Chaudey** - Photo **Adrien Ganzer**

LES CHIPS ET LES CACAHUÈTES DEVANT UN MATCH À LA TÉLÉ, C'EST BIEN, ON NE DIT PAS. MAIS ON A AUSSI LE DROIT DE SE FAIRE UN PLATEAU-REPAS UN PEU PLUS ÉLABORÉ, EN ESSAYANT D'IMAGINER DES MENUS DIRECTEMENT INSPIRÉS DES MATCHS DU PREMIER TOUR DES BLEUS AU MONDIAL 2014.

GREENWOLD, JEUNE TALENT DU FOODING, LAURENT JEANNIN, LE CHEF PÂTISSIER DU BRISTOL ET GAËL ORIEUX, PROPRIÉTAIRE DU RESTAURANT ÉTOILÉ L'AUGUSTE, SE SONT PRÊTÉS À L'EXERCICE. DE QUOI RENDRE LES RENCONTRES FACE AU HONDURAS, À LA SUISSE ET À L'EQUATEUR VÉRITABLEMENT SAVOUREUSES. BON APPÉTIT, BIEN SÛR !

FRANCE vs ***HONDURAS*** *(le 15 juin)*

LE PLATEAU BISTRONOMIQUE

Michael Greenwold est un chef anglais installé à Paris depuis six ans. Que ce soit dans son restaurant le Roseval – ouvert avec son comparse Simone Tondo et primé par *Le Fooding,* la bible des tables branchées – ou au sein du Sunken Chip, son restaurant de fish and chips, Michael Greenwold s'inscrit dans la mouvance de la bistronomie éclairée.

Supporter d'Aston Villa et lecteur de Guy de Maupassant (*Bel Ami* traînait sur une table du Roseval lors de notre rencontre), le chef est un habitué du mélange des cultures. Pour *Onze Mondial,* il a imaginé une rencontre France-Honduras à travers un mille-feuille de tortilla fourré à la langoustine, à l'avocat et à la tomate, trois produits phares de la cuisine hondurienne. Purée de haricots rouges aux piments fumés, maïs et citrons brûlés complètent ce plateau tout en couleur.

FRANCE** vs **SUISSE *(le 20 juin)*

LE PLATEAU GOURMAND

On ne présente plus Laurent Jeannin, véritable maestro des desserts. Le chef pâtissier du Bristol joue avec le sucre et les textures comme personne. La rencontre entre la France et la Suisse, le pays du chocolat, lui était destinée.

Son plateau-repas, généreux et raffiné, est à son image. Sous le drapeau français, entièrement réalisé en sucre, se trouvent des éclairs au café pur arabica et au chocolat, les incontournables chouquettes parisiennes et des *"macarons Beckham"* au Nutella et aux noisettes. *"Quand le joueur séjournait au Bristol, il avait l'habitude de commander ce dessert presque tous les soirs"*, nous a confié le chef. Côté Suisse, des croquants aux cacahuètes caramélisées et aux noix de pécan côtoient des fils torsadés au chocolat avec un pot de crème fraîche, ainsi que des meringues suisses et leur confit de cassis au léger zeste d'orange. Tout a été pensé par le chef pour *"se grignoter facilement"*. Y compris le superbe ballon réalisé en chocolat, dans un moule qui a servi aussi bien pour l'anniversaire du fils de Laurent Jeannin quand il était petit qu'à la soirée de départ de David Beckham lorsqu'il a quitté le PSG.

FRANCE vs ÉQUATEUR *(le 25 juin)*

LE PLATEAU GOURMET

Après être passé entre autres par les cuisines du Crillon, du Georges V ou du Meurice, Gaël Orieux a ouvert son propre restaurant, l'Auguste, qui a décroché une étoile au guide Michelin en 2007. L'adresse, située rue de Bourgogne, non loin de l'Assemblée nationale et de quelques grands hôtels, se transmet de bouche d'homme politique à oreille de businessman. Défenseur d'une cuisine mêlant savamment tradition française et modernité, le chef s'appuie sur sa formation classique pour décliner à l'infini les techniques et imaginer de nouveaux mariages qui font mouche.

Gaël Orieux n'a donc eu aucun mal à s'atteler à l'exercice pour France-Équateur. Empanadas au fromage de chèvre réalisés dans de la pâte à raviole, ceviche de veau mariné accompagné de haricots verts au quinoa et écrasé de bananes plantain à la sauce chocolat et à la crème chantilly, les plats traditionnels de l'Équateur s'accordent parfaitement avec les produits français sous l'égide du chef Orieux.

Remerciements au BHV Marais pour le plateau Absolument Maison

LES 300 GENTLEMEN ONLY

Par **Sophie Malherbe** & **Sophie Chaudey** - Photo **Richard Chax**

Du comédien au journaliste sportif, 300 trentenaires résolument urbains et fans du Paris Saint-Germain se sont réunis en club privé sur Facebook pour échanger infos exclusives et punchlines savoureuses sur le PSG. Parce qu'ils dépoussièrent l'image du supporter, parce que l'aura de ce groupe jusqu'ici tenu secret se développe, et parce qu'ils sont plutôt beaux gosses, *Onze Mondial* a eu envie de rencontrer le phénomène des *300 du PSG*. Décryptage.

"C'*est ici que nous les arrêterons ! C'est ici que nous combattrons ! Pas de retraite. Pas de capitulation. Préparez votre déjeuner et mangez bien… Car ce soir, nous dînons aux enfers ! De la folie ? Ce n'est pas de la folie, C'EST. LE. PSG HAOUH !*" Gerard Butler, aka Leonidas dans le film 300. Il faut avouer que ça aurait de la gueule dans les vestiaires du PSG un soir de classico.

À l'image de ce roi spartiate qui entraîna 300 guerriers dans un combat héroïque contre l'armée perse, une bande de potes parisiens s'est réunie en juin 2011 sur un groupe Facebook privé, constituant au fil du temps une "armée" de supporters du Paris Saint-Germain. Eux, ce sont les 300 du PSG. Comme dans une sorte de PMU digital, ils parlent de tout ce qui concerne le club, en mixant infos sérieuses, voire exclusives, avec un esprit cool et bon enfant.

À l'initiative de ce projet, on trouve Jonathan Candan, dit le Coach. Consultant digital dans la vie, il échangeait régulièrement avec quelques amis des infos sur le PSG. Présent parmi ces pionniers, Hadrien raconte la genèse du groupe : "*Au commencement, ce n'était pas un club de supporters mais plutôt une sorte de blague entre une dizaine de copains.*" Puis, en ajoutant les "*amis d'amis ou le nouveau beau-frère d'untel ou d'untel*", la plaisanterie a fini par fédérer 300 personnes.

Et pas une de plus afin de préserver une taille humaine dans les conversations.
Acteurs, réalisateurs, journalistes, commerciaux, agents immobilier (le maillot du PSG planqué sous le costard), ces 300 ressemblent plus à des gentlemen qu'à des guerriers assoiffés de sang. De leurs héros antiques, ils retiennent tout de même la solidarité d'une troupe et la rigueur spartiate. Car dans leurs 5 à 10 posts quotidiens, ces supporters connectés "*analysent, décortiquent, confrontent chaque information, rumeur ou initiative autour du PSG. Avec une obligation essentielle : que tout le monde confirme ses sources*", détaille le coach Candan. Une liste de 15 commandements "*non négociables*" régit d'ailleurs ces échanges. Le premier étant "*pas de femme dans le groupe*", pour préserver la paix des ménages. Et la mixité dans tout ça ? Quand on pose la question, les 300 bottent en touche : "*Demande à Zlatan, tu verras*", "*en même temps nous ne sommes pas non plus invités aux soirées pyjama des filles*" ou bien encore "*nous serions ravis si 300 supportrices prenaient la même initiative que nous*". Soit. Pour le reste du règlement, il n'y a pas matière à polémiquer. On trouve, pêle-mêle, l'obligation de se respecter les uns les autres (pas de "mon gars" à tout va si la personne concernée n'est pas un vrai pote), l'interdiction de proférer des propos racistes et des insultes, ou encore, le bannissement des fautes d'orthographe et de syntaxe.

"Lorsqu'on se rencontre pour la première fois, ça ressemble à un rencard Meetic. On fait nos petites timides."

Ce cadre offre ainsi des échanges qualitatifs et différencie les 300 des autres forums de supporters qui fleurissent sur la toile et qui piquent les yeux avec leurs posts en français approximatif. D'autant que parmi les membres, certains possèdent des contacts directs ou indirects avec les agents de joueurs et apportent parfois des informations en avant-première "*Ce groupe, c'est un peu notre* Onze Mondial *à nous*", s'amuse Alexandre Chabot, l'un des membres. 300 dingues du PSG qui mènent une veille rigoureuse sur le club tout en s'échangeant des vannes, cela finit par se savoir, et par créer l'envie. "*Les gens autour de toi se demandent pourquoi tu te marres bêtement derrière ton ordinateur ou ton iPhone toutes les vingt minutes*", rapporte Guillaume Salmon, un autre gentleman supporter.
Mais on n'entre pas chez ces Spartiates-là comme dans un moulin. Numerus clausus oblige, des personnes sont aujourd'hui sur liste d'attente. Le seul moyen d'intégrer la bande est d'attendre qu'une place se libère et de montrer patte rouge et bleue sous l'égide d'un parrain. Sinon, on peut toujours essayer "*les passe-droits, les pots-de-vin et les magouilles*", nous a confié le Coach, qui ironise : "*On a récemment refusé Vincent Labrune. Il a mis du temps à comprendre.*" Tâcler l'OM au cours d'une interview… On ne refait pas un supporter du PSG.
Si le groupe vit d'abord sur Internet ("*Les 300, c'est notre bébé digital*"), cela n'empêche pas les membres de se retrouver de temps en temps dans la vraie vie.

JONATHAN CANDAN
33 ans
Consultant digital - à l'origine du projet des 300, surnommé le "Coach".

" À la base, il n'y avait pas la volonté de créer un club de supporters à proprement parler. Nous souhaitions utiliser la présence en continu de beaucoup d'entre nous sur Facebook et la mise à disposition d'outils de gestion communautaire pratiques et adaptés à un gros volume d'échange pour discuter du club".

HADRIEN
30 ans
DJ / Producteur

" Il me semble que je joue le rôle de grande gueule, cela me va comme un gant. J'essaye d'être drôle, je crois que j'y arrive parfois.
Je pense aussi être le représentant des adeptes du folklore anti-marseillais. Avec moi les sudistes en prennent a chaque fois pour leur grade, c'est systématique, ca fait partie du jeu."

Quand ça ? Pour des matchs au Parc, forcément. L'année dernière, les 300, presque au complet, se sont aussi affrontés lors d'un tournoi. "*Comme tout commence en ligne, lorsqu'on se rencontre pour la première fois, ça ressemble à un rencard Meetic. On se connaît par cœur à l'écrit et on fait nos petites timides*", poursuit le Coach.

Les déplacements de masse restent cependant limités, le nouveau règlement du Parc empêchant la formation de nouvelles tribunes. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui manque. "*On espère que les dirigeants vont comprendre que si c'est fait correctement, le club pourra redevenir plus cool*", explique Hadrien. Ce n'est pas l'esprit de départ mais les 300 pourraient un jour devenir une véritable association. L'important étant de garder la souplesse de la bande : "*Si on devait se réunir une fois par semaine, je serais incapable de le faire*", admet Guillaume. Les Spartiates sont des hommes libres. Libres mais ambitieux.

Il y a celui qui s'est fait tatouer la Tour Eiffel ou celui qui fredonne des chants du PSG à sa fille pour la bercer parce qu'il ne connaît aucune autre chanson par cœur.

Après avoir facilement conquis Paris, les 300 s'attaquent à d'autres régions de France (dans le sud aussi !) et à l'international. À New York, Jérémy Da est leur ambassadeur. Ce membre du PSG Club NYC n'en est pas encore à organiser des réceptions avec des joueurs et des Ferrero Rocher, mais il placarde déjà des autocollants des 300 un peu partout dans les rues de la Grosse Pomme.
Arnaud Samson, un nouvel arrivant très actif dans ses échanges Facebook, connaît encore peu de membres personnellement. Pourtant, il le sait déjà, "*certains deviendront des amis. C'est cool d'être avec eux, ce sont des bons mecs*". Chez les 300, il existe un côté fraternel où chacun a sa place. Il y a celui qui verse souvent sa larmichette les soirs de matchs victorieux, la grande gueule qui balance systématiquement des vannes sur les Marseillais, celui qui s'est fait tatouer la Tour Eiffel (à la place du logo du club parce que sa femme était moyennement d'accord), ou celui qui fredonne en "scred" des chants du PSG à sa fille pour la bercer parce qu'il ne connaît aucune autre chanson par cœur. Et comme le souligne le Coach, les 300, lorsqu'on les quitte, "*c'est pour des cures de désintox, ce groupe est addictif*". Une vraie bande de potes.
Et lorsque les potes en question sont 300, issus d'activités variées, le réseautage ne tarde pas à pointer le bout de son nez. Chacun peut parler de son actu, de ses idées ou de ses envies lors des conversations HS, autorisées le vendredi seulement. Grâce à leurs connexions, ils nourrissent d'ailleurs plusieurs projets. Après un hymne bien chill concocté par le rappeur Gingoldescu, le design de leur propre écusson et un maillot dédicacé par Zlatan himself, ils s'apprêtent à lancer leur collection de sapes. "*Un vrai moyen d'identification… et d'authentification*", vante le Coach. Alors, les 300 seraient-ils en passe de devenir aussi cultes que leur film de référence ? **THIS IS PSG !**

GUILLAUME SALMON
36 ans
Communication & Relations presse chez Colette

" Je suis actif dans l'ombre. Disons que mes oreilles sont souvent bien ouvertes.
Je fonctionne beaucoup par réseau, ce qui me permet de poster des infos sur le club en avant-première."

ARNAUD SANSOM
38 ans
Auteur

" L'amour d'un club, ce n'est pas comme lorsque tu n'aimes plus une femme et tu la quittes. Non, là tu t'accroches, tu y vas, tu souffres avec lui…"

ALEXANDRE CHABOT
33 ans
Consultant digital

" J'essaye comme je peux de défendre mon Javier, un génie du ballon rond. J'aime aussi commenter les publications avec beaucoup de second degré, pour faire rire mes petits camarades."

MERCEDES SLS AMG GT
LES YEUX DANS LES ÉTOILES

Par **Niels de Geyer** - Photo **Niels de Geyer et Léo Mingot**

Plébiscitée par le gratin du ballon rond, il fallait bien que la Mercedes SLS AMG ait les honneurs du garage d' *Onze Mondial*. Rencontre avec une superstar.

"Ç*a alors, ils la refont ? J'avais la même quand j'étais gamin. En Dinky Toys.*" L'enthousiasme de ce sexagénaire, qui vient d'arrêter net sa Volvo sur le bas-côté pour venir admirer ma monture du jour en pleine séance photo, en dit long. Avec sa silhouette basse et fuselée, son capot interminable et bien sûr ses portières "papillon" – les Anglo-Saxons parlent d'ailes de mouette *(gullwing)*, un sobriquet plus explicite –, l'hommage de la Mercedes SLS AMG à la légendaire 300 SL des années 50 ne pourrait pas être plus évident.

Contrairement à sa devancière, sur laquelle cette cinématique se justifiait par les impératifs de rigidité du châssis tubulaire, ici, c'est pour la frime. Et ça marche, même si avec une ligne et un bruit pareils, la diva de Stuttgart n'avait pas besoin de cette coquetterie d'architecture pour subjuguer les foules.

Des portes de Paris jusqu'aux villages du Vexin, les pouces se lèvent et les compliments fusent autour de l'imposante SLS blanche (1,94 m de large), précédée de 500 mètres par le grondement de son V8 6.2 de 591 ch. Désolé Monsieur, pas le temps de vous emmener faire un tour. Oui Mademoiselle, voici ma carte. Non cousin, pour tes deux grammes, va plutôt voir le Cayenne à côté. Au passage de la belle Allemande, la figure des mômes s'illumine et les torticolis prolifèrent dangereusement.

Avec une ligne et un bruit pareils, pas besoin de cette coquetterie d'architecture pour subjuguer les foules.

Aussi sportive soit-elle, la SLS est avant tout une Mercedes et donc une hôtesse attentionnée. Certes, son habitacle a perdu en exclusivité depuis que toutes les nouveautés de la gamme lui ont chipé ses jolis aérateurs "turbine", mais la présentation fait preuve d'un goût très sûr – notre version GT, outre ses 20 ch supplémentaires, se permet tout même un brin de fantaisie avec ses surpiqûres et ses ceintures rouge vif sur la sellerie noire – et l'ergonomie est un modèle de bon sens. Hormis bien sûr cet

insupportable commodo de régulateur que l'on passe son temps à actionner à la place du clignotant. Assis quasiment sur le train arrière, à quelques centimètres de la route, calé dans un habitacle délicieusement étriqué et des baquets particulièrement enveloppants, la vue est parfaite sur le long capot, à travers un pare-brise très bas et très vertical.
3,7 s de 0 à 100 km/h, 320 km/h en pointe, voilà pour planter le décor. Mais les chiffres ne font pas tout. La SLS y associe une manière bien à elle de vous coller le cerveau sur l'occipital. Sans brutalité excessive, mais inexorablement, juste grâce à la vivacité et à l'allonge phénoménales d'un V8 atmosphérique de forte cylindrée comme il n'en existe quasiment plus sur le marché, assemblé à la main par un seul technicien qui signe son œuvre sur le couvre-culasse (Matthias, si tu nous lis…). En prime, une bande-son dantesque, du glouglou à l'américaine aux hurlements rauques, ponctués de savoureux crépitements de l'échappement au lever de pied, tandis que la boîte à double embrayage et sept rapports fait passer n'importe qui pour un dieu du talon-pointe avec ses belles palettes métalliques au volant.

Une manière bien à elle de vous coller le cerveau sur l'occipital.

Ajoutez à cela une direction ultra-précise sans être lourde, un équilibre parfait grâce au bloc reculé au maximum et à la boîte positionnée sur le train arrière, et vous obtenez une sportive très efficace et beaucoup moins intimidante qu'elle en a l'air. Malgré son sens du spectacle, la SLS n'a vraiment rien d'un monstre caricatural. Elle se montre même étonnamment docile et vivable au quotidien hormis un confort extrêmement ferme à basse vitesse. Seule condition : faire preuve d'humilité vis-à-vis de ses dimensions en ville, et éviter comme la peste tout ce qui ressemble à un parking souterrain. Autre léger problème pratique, son pif cyranesque qui rend les intersections sans visibilité particulièrement délicates : lentement, petit à petit, encore un peu, voiiilà, c'est bon, je vois la route… Comment ça, je dépasse d'un mètre cinquante ?
Après une journée bien trop courte (et un plein bien trop long), retour chez Mercedes. Sans broncher, ensorcelante jusqu'au bout, la SLS se laisse bercer par le flot tranquille des bouchons, squale assoupi au milieu d'un banc de sardines. Sur le parking, après avoir actionné une dernière fois les portes papillon, en me rinçant l'œil pendant qu'il est encore temps, j'essaie tant bien que mal de décrisper mes doigts sur les clefs.
Si, si, Monsieur, c'est fini, il faut la rendre maintenant.
Facile à dire…

RETROUVEZ TOUTES NOS PHOTOS
DE L'ESSAI DE LA MERCEDES SLS AMG
SUR **AUTONEWS.FR**

SUR LE TERRAIN

6 208 cm³, 591 ch : le plus puissant V8 atmosphérique du marché… derrière la Ferrari 458 Speciale (605 ch) et une autre SLS AMG, la Black Series (631 ch).

0 à 100 km/h en 3,7 s, 320 km/h en vitesse de pointe : mieux qu'une Aston Martin Vanquish, quasiment dans le tempo d'une Ferrari 458.

13,2 l/100 km : et la marmotte… Compter 10 litres de plus en abusant raisonnablement des vocalises du V8.

217 000 € : un tarif qui la réserve aux gros bonnets de la Ligue 1 (ou plutôt de la Bundesliga, pour les autoroutes illimitées), mais pas plus dissuasif que celui de ses concurrentes. Ne pas oublier le modique malus de 8 000 € (308 g/km de CO^2).

AUTO NEWS

- ACTU, NOUVEAUTÉS, ESSAIS, ENQUÊTES
- LES SALONS INTERNATIONAUX EN DIRECT
- CHAQUE JOUR, DES CENTAINES DE PHOTOS EXCLUSIVES
- DES INFOS INSOLITES DU MONDE ENTIER

NE RATEZ RIEN DE L'AUTOMOBILE SUR AUTONEWS.FR

Autonews.fr

LE SITE DE LA VIE AUTOMOBILE

Streaking Bad

Par **Sophie Hantraye** & **Mathilde Hédou** - Photo **Panoramic**

Ils ont foulé les pelouses les plus renommées, côtoyé Beckham ou Ronaldo, mais n'ont pas plus de talent en football que Messi en stylisme. "Streakers", "nu-vite" ou "douzième joueur". Trois noms, un seul but : traverser le terrain, cul nu. Qui sont-ils vraiment ? *Onze Mondial* vous dévoile la fesse cachée des streakers.

"L'*important, c'est de participer.*" Intimité dehors et adrénaline dedans, ils sont plusieurs à avoir pris le proverbe à bras-le-corps. Nu, le corps. Par goût de la provoc', exhibitionnisme pur et/ou pour faire rigoler le public. Mais avant l'hilarité, il y a eu la panique. Celle qu'a provoquée le premier streaker de l'histoire. Pas de ballon au bout du pied, seulement deux sur la poitrine. Nous sommes en 1913, à l'heure où les Anglaises militent pour le droit de vote. Parmi ces suffragettes, l'une a amené sa cause sur le champ de courses d'Epsom. Uniquement sa cause. Sans vêtements mais pas sans courage, la belle Eve a succombé aux piétinements des chevaux. Admirez, pleurez, riez. L'instant mélo est passé. Parce que les streakers semblent aujourd'hui avoir moins de choses à dire qu'à montrer.

Sur les terrains en tout cas. Parce qu'il n'a pas boudé sa logorrhée, Mark Roberts, lorsque nous l'avons interviewé. Avec 518 apparitions au compteur et une place dans le Guinness Book des Records, le streaker de Liverpool a fait de l'effeuillage sportif son métier. Rock star de la pelouse, meneur de revue made in football, celui-là a volé la vedette à ses prédécesseurs, même au plus célèbre, Michael O'Brien, dont l'apparition façon Cap d'Agde lors du match de rugby France-Angleterre de 1974 avait sonné le début d'une longue liste de streakings sportifs.

Mauvaise bière, désespoir et tuyauterie

Parties voyantes, raisons obscures, reste à trouver le pourquoi de l'impudeur. La folie peut-être. Pourtant, Mark Roberts est un type normal : un job de peintre en bâtiment, trois enfants, et une parole. Celle donnée à un ami dans un bar hongkongais après s'être enfilé trois litres de mauvaise bière. Juste assez pour faire le pari fou de se désaper en pleine finale du Rugby Sevens, en 1993. Pas de bulletin de vote à la clé, juste un étrange moment à passer. Du moins la première fois. Si Mark Roberts est parvenu à attirer rires et caméras à ses débuts, c'est sponsors et pactole en poche qu'il a continué.

"Et hop, sans les mains !"

"

Je recouvrais parfois mon corps d'huile pour bébé pour ne pas me laisser attraper

"

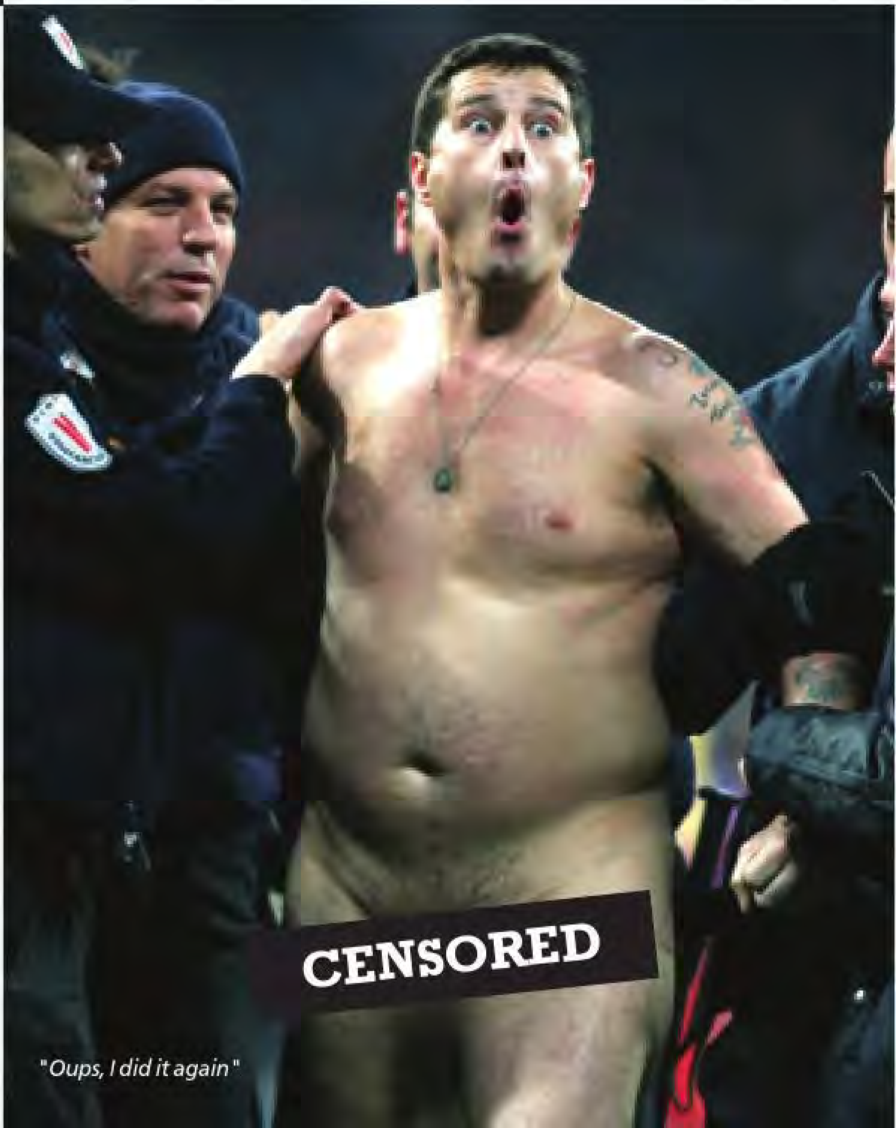
Mark Roberts

Son plus gros contrat, il l'a signé avec le casino en ligne Golden Palace. Mettre ses bourses sur le terrain et vider la sienne sur le tapis vert… La logique est implacable. Plus original que l'engagement, les paris ou l'argent, c'est l'amour qui a poussé un homme à interrompre la rencontre Hanovre-Mayence en 2013. Un moyen (presque) comme un autre de reconquérir le cœur de sa femme. Mais brandir intimité et désespoir devant la foule n'a pas eu l'effet escompté : sa promise l'a envoyé balader.

"J'avais peur, j'étais stressé, je ne voulais plus y aller", nous a avoué Mark Roberts en évoquant sa première fois avec la pelouse. Il a pourtant recommencé, encore et encore, drogué à l'inégalable sentiment de liberté provoqué par la course nue. Il réfute pourtant l'addiction : son moteur, c'est le plaisir d'une foule hilare et l'impression de réaliser une performance d'artiste. Bedaine lourde, tuyauterie brinquebalante, les caméras se régalent, les streakers avec.

Le quart d'heure de gloire se paye cher

Il y en a que ça ne fait pas rigoler : les types de la sécurité, qui se ridiculisent à courir derrière un mec à poil, et lui font généralement payer. *"Je recouvrais parfois mon corps d'huile pour bébé pour ne pas me laisser attraper"*, explique Mark Roberts, qui n'est pas toujours sorti indemne de ses face-à-fesse avec les stadiers. Quatorze os cassés au cours de ses 24 années de carrière de *"nu-vite"*, comme les appellent les Québécois. Soit 25 points de suture, deux orteils, une cheville, deux doigts et quatre côtes, ▸



"Oups, I did it again"

sans compter les trois passages à tabac et les quinze longues minutes de torture mentale infligées par les agents de sécurité d'une émission britannique… Le quart d'heure de gloire se paye cher en coulisses. Très cher.

"Never say never"

Dans les couloirs du tribunal aussi. Notre recordman en titre a affronté pas moins de six procès. *"Je connais mieux la loi que mon propre avocat"*, ironise Mark Roberts. Il faut dire que l'exhibitionnisme pèse lourd dans la balance de la justice. 15 000 euros d'amende et un an de prison, précisément. Selon Maître Pierre Barthélemy, avocat au Barreau de Paris, il s'agit en réalité d'une double peine en France puisque cette infraction aux bonnes mœurs se couple d'une atteinte à la bienséance sportive. Puni pour avoir dévoilé le loup, le streaker sera également condamné par le Code du Sport pour avoir interrompu une compétition sportive (15 000 euros d'amende et un an de prison).

À cela peut s'ajouter une interdiction de stade, plafonnée à un an si prononcée par un juge, à deux ans si ordonnée par le préfet, et à vie si vous êtes en Australie, comme l'a démontré le streaker Wati Holmwood en étant banni *ad vitam eternam* de l'ANZ Stadium de Sidney. Et aux kamikazes de la pelouse qui espèrent passer entre les mailles du filet judiciaire, Maître Barthélemy rappelle que la procédure se déclenche automatiquement dès l'entrée en garde à vue. Difficile d'y couper donc, à moins, comme Mark Roberts, d'être prêt à rester caché sept heures à poil dans les toilettes du stade pour échapper aux flics. Pourtant, là où la loi condamne, le public applaudit. Alors pourquoi une telle dissonance entre les juges et la collectivité ? La situation est en réalité complexe. Car s'il est légalement condamné de montrer son vuvuzela en public, il est socialement accepté que la corne de brume fende la fosse aux footballeurs de temps à autre. Selon Christophe Colera, sociologue et auteur du livre *La Nudité* aux éditions du Cygne, une telle approbation des gradins s'expliquerait par l'aspect courageux de braver la loi tout en respectant *"l'aspect festif du sport"*, façon *"scène carnavalesque"*. Une *"nudité en mouvement"* qui n'a finalement rien d'agressif.

Difficile d'éviter la police, à moins, comme Mark Roberts, de rester caché sept heures à poil dans les toilettes du stade.

Bien au contraire, elle aurait même tendance à *"créer du lien social"*. Concernant le streaker, Christophe Colera explique qu'il n'y a aucune volonté de montrer son corps pour susciter du désir mais plus pour *"la sensation grisante"* que cela procure. Un pic d'adrénaline qui, comme pour tout amateur de sensations fortes, peut se transformer en addiction, bien que Mark Roberts ait réussi à prendre sa retraite en 2012. Un streaker sait-il vraiment raccrocher son slip ? *"Never say never"*, nous a-t-il répondu. Le terrain est sa scène, le stade son public, la nudité son costume. Difficile de résister aux sirènes d'Old Trafford ou de Bernabeu… Et du Maracana ?

"Regardez-moi dans les yeux, j'ai dit les yeux Ronaldo…"

L'INTERVIEW ONZE MINUTES CHRONO

MALIKA MÉNARD

Par **Sophie Malherbe** - Photo **DR**

De l'écharpe Miss France qu'elle arborait en 2010, Malika Ménard a gardé son rôle d'ambassadrice et son engouement patriotique. Sa nouvelle étoffe customisée sport, la Caennaise de 26 ans la dégaine désormais sur les plateaux télé, tantôt présentatrice à l'Équipe 21, tantôt interviewant chaque semaine de célèbres figures du PSG pour l'émission *Paris Le Club.* Elle parle volontiers de ce virage foot à 180 degrés et tourne autour du pot pour *Onze Mondial.*

Plutôt PSG ou Stade Malherbe de Caen ?
Mon club de cœur, mes racines, c'est Caen. Mais il y en a un en Ligue 1 et un en Ligue 2, faut suivre les deux ! Donc en Ligue 1 c'est le Paris Saint-Germain, en Ligue 2, je suis pour Caen.

Plutôt Zlatan ou Cavani ?
Zlatan est 150 fois au-dessus du niveau de Cavani. Pour son charisme sur le terrain, pour son jeu... Avec Zlatan, c'est plus visuel, c'est un vrai spectacle à lui seul.

Lequel jeter : Ménez ou Pastore ?
On garde Ménez ! Même si Pastore a fait des meilleures entrées que lui, pour moi, c'est important d'avoir un joueur français et parisien dans l'effectif du Paris Saint-Germain. D'autant que Jérémy a inauguré la première émission de *Paris le club (qu'elle coanime sur France 3 Paris Ile-de-France avec Jean-Philippe Lustyk, ndlr)*, le 21 septembre dernier.

Pour le Ballon d'Or, tu aurais voté Ribéry ou Ronaldo ?
Même refrain que pour la question précédente, je reste en mode "frenchie" et "cocorico" ! Pour avoir porté l'écharpe de Miss France et représenté la France pendant plusieurs mois, j'ai forcément ce petit côté patriotique, donc j'aurais choisi Ribéry. D'autant que cette année, il a vraiment tout gagné, donc il méritait de recevoir le Ballon d'Or...

Ton rapport avec les joueurs que tu interviewes : plutôt bonne copine ou très pro ?
Je dirais que c'est un mélange des deux, étant donné qu'au niveau de l'âge, les joueurs que j'interviewe sont souvent de la même génération que moi. Il y a souvent un basculement entre le vouvoiement et le tutoiement. Je fais connaissance et discute avec eux une quinzaine de minutes avant de tourner, mais en amont, il y a beaucoup d'interlocuteurs avant de pouvoir interroger le joueur. Une personne va briefer une autre personne qui va briefer les joueurs !

Toi et le football : c'est héréditaire ou tu t'y es mise seule ?
Toute ma famille est passionnée de sport, et j'y ai été sensibilisée très tôt par mon père : footing sur la plage, boxe, athlétisme, tennis, ski... Tout sauf le foot en fait ! J'ai commencé à m'y intéresser avec la Coupe du Monde en 1998 et parce que j'ai habité vingt ans juste en face du stade Malherbe à Caen.

Dans la vie, plutôt attaquante ou défenseur ?
Je suis plutôt sur la défense, pas du tout grande gueule ou une tête brûlée... En revanche, sur le terrain, j'aurais adoré échanger les rôles et jouer celui de l'attaquante !

En matière de mecs, plutôt Cristiano Ronaldo ou David Beckham ?
Je n'aime pas trop le personnage de Ronaldo. Trop de "moi je, moi je", trop m'as-tu-vu. David Beckham a beaucoup plus de classe, il n'y a jamais de fautes de goût chez lui.

Les matchs de foot, c'est plutôt en tribune ou derrière l'écran de télé ?
Dès que je peux, je vais au Parc ! J'ai travaillé pendant cinq ans au stade Malherbe en tant qu'hôtesse, et je me sens bien dans cette ambiance. Pour moi, c'est une vraie sortie, un vrai spectacle. Comme le PSG y joue souvent, j'y vais désormais presque une fois par semaine.

Si tu étais une wag *(Wife And Girlfriend)* : tu te verrais plutôt bling-bling à la Victoria Beckham ou plutôt nature, façon Marine Lloris ?
Je suis plutôt naturelle dans mon style, je n'aime pas ce qui est trop tape-à-l'œil. Mais pour avoir aperçu plusieurs wags dans les tribunes, je peux vous dire qu'il y a beaucoup plus bling-bling que Victoria Beckham !

FOOT & SEXE
LES LIAISONS DANGEREUSES

Par **Monia Kashmire** & **Sophie Hantraye** - Photo **Panoramic, GettyImages** & **merci à Chanez**

Obsession de la performance, femme objet, culte du corps, libido décuplée par l'adrénaline… Les joueurs professionnels ont une relation singulière à la sexualité, souvent façonnée par le porno et le rap. *Onze Mondial* s'est penché sur l'autre terrain de jeu des footballeurs.

Foot, sexe : même combat ? Nous avons posé la question à Jérôme Jessel, auteur notamment de *La Face cachée du foot business* et qui a publié en 2008, *Sexus Footballisticus* (éd. Danger public), dans lequel il écrivait ceci : *"Le football est un monde à la virilité exacerbée. Un univers où le culte du corps est omniprésent. Ce n'est d'ailleurs pas anodin si de nombreux joueurs retirent leur maillot après avoir inscrit un but. C'est une façon d'exhiber leur pouvoir corporel. Un corps qui est avant tout, pour eux, un outil de travail.* […] *Le football recrute des super-mâles, qui utilisent des stéroïdes anabolisants, des produits qui permettent de sauter plus haut, de courir plus vite, plus longtemps, et de se sentir psychologiquement au top. Or, ces produits développent une hypersexualité."* Philippe Liotard, ethnologue et Maître de conférences à l'Université de Lyon I, confirme : *"J'ai connu un sportif de haut niveau qui avait besoin d'honorer sa femme dix fois par jour."*

Jusqu'alors grand reporter pour VSD, Jérôme Jessel ne s'était pas encore intéressé aux footballeurs. Tout a basculé le jour de l'anniversaire de Ronaldo, quand il a découvert l'addiction sexuelle des footeux : *"En 2007, à Madrid, j'ai réussi à m'incruster à l'anniversaire de Ronaldo (le Brésilien). Je suis déguisé en serveur et un ami paparazzo m'accompagne. J'arrive dans une énorme fête au sein d'une villa paradisiaque. Une véritable orgie. 200 prostituées sont conviées, 10 footballeurs sont présents. Soit en moyenne 20 filles pour 1 homme. Cocaïne, alcool… Tout était au rendez-vous. Forcément, ça m'a donné envie d'écrire un livre."*

Ados sans mode d'emploi

Dès leur plus jeune âge, les footballeurs sont isolés entre garçons dans des centres de formation. Dans leur bulle, loin de la société, ces ados à peine pubères développent alors une vision bien à eux de la femme. Une vie conjuguée au masculin pluriel, ponctuée de matchs, de vestiaires et de dortoirs. Peu de place pour la femme. Du moins la "vraie femme", qui restera virtuelle pendant toute leur puberté.

"La première fois que j'ai vu une femme nue, dans les détails, c'était au centre. On regardait un porno avec les copains, j'avais 13 ans", avoue S., défenseur dans un club de Ligue 1 et qui, évidemment, préfère témoigner sous couvert d'anonymat *"La première fois que j'ai fait l'amour, j'ai déchanté. J'en avais 15, elle 17. J'étais en stage d'été à Saint-Jean-de-Luz, je l'avais rencontrée sur la plage. J'avais fait le mur pour la rejoindre chez ses parents, qui étaient absents. L'acte en lui-même était tellement différent et insignifiant par rapport à ce que j'avais vu, que je n'ai pas osé en parler à mes potes…"*

Le rapport à la femme est biaisé et gorgé de clichés. Pour beaucoup, les professeurs d'éducation sexuelle se nomment Booba et Youporn. Chacun à sa manière offre à ces jeunes adolescents une image de la femme bien loin de celle défendue par Najat Vallaud-Belkacem.
Une théorie de la femme-objet souvent absorbée au premier degré par certains footballeurs. *"Il y a indéniablement une culture rap dans le football. Beaucoup absorbent les punchlines de certaines chansons comme des paroles d'évangile. La femme devient, au même titre que la voiture ou la montre, un bel objet à exhiber. Un objet de compétition, car il faut toujours qu'elle soit mieux que celle des copains"*, ajoute le journaliste.

Des paroles crues, pour un rapport brut... Sans préliminaires. Jérôme Jessel se souvient d'une technique de drague assez surpenante chez un célèbre footballeur. *"On était au VIP Room et il s'est dirigé vers une jeune femme, non pas pour lui offrir un verre mais pour lui dire : "Tu viens coucher avec moi, il y a mon hôtel juste à côté." Droit au but. Sans vouloir charmer."*

"Pour l'anniversaire de Ronaldo, 200 prostituées pour 10 footballeurs."

Retirer son maillot après avoir marqué : une façon d'exhiber son pouvoir corporel ?

"
Les footballeurs sont des hardeurs comme les autres.
"

Céline Tran AKA Katsuni

Tout a commencé avec une photo postée sur le Net : Céline Tran AKA Katsuni, sourire aux lèvres, maillot du FC Lorient dans les mains. Juste assez d'éléments pour lancer la rumeur selon laquelle l'ex-hardeuse soutenait les Merlus. Nous l'avons rencontrée pour en savoir plus. « Je ne supporte aucune équipe et je n'y connais rien en football ». Raté. En revanche, Céline a sa théorie sur le parallèle foot/porno : "*Les footballeurs sont des hardeurs comme les autres.*"

L'ex-égérie française du X estime que les deux milieux évoluent un peu de la même façon, avec l'arrivée de businessmen non issus du sérail. Comme les milliardaires russes ou qataris au PSG, à Manchester City, à Chelsea ou à Monaco, "*les gens qui détiennent l'industrie du X n'ont plus rien à voir avec le milieu*". Les footeux feraient-ils de bons acteurs pornos ? Pas certain pour Katsuni. Pratiquer le foot ou le X à haut niveau demande de l'entraînement : "*C'est une compétition avec soi-même.*" Katsuni voit toutefois des similitudes entre les deux métiers, victimes des mêmes préjugés : "*On va souvent dire d'une hardeuse qu'elle n'est pas intelligente*" regrette-t-elle. "*Les footballeurs ne sont évidemment pas tous des intellectuels, mais ce n'est pas ce qu'on leur demande*". Pour Katsuni, dans le porno comme dans le foot, il faut juger les gens sur l'essentiel : "*leurs performances*".

J'ai compris que pour beaucoup de joueurs, le rapport à la femme est totalement dénué de jeu, de séduction."

Le premier match commence dans les vestiaires. "*Pour trouver le mâle dominant, ils comparent la taille de leur sexe*", continue Jérôme. Un exercice puéril qui mène à des surnoms sophistiqués : "l'Anaconda" pour Thierry Henry, "Ukulélé" pour Makelele.

D'ailleurs sur le terrain, la femme peut être un objet de tension. La fameuse brouille Eto'o / Ronaldinho que le grand public pensait être une simple compétition d'ordre sportif n'était en fait qu'une bataille entre deux coqs pour une même femme : Mireia Canalda. Un mannequin qui fricotait avec les deux footballeurs en même temps. Un ménage à trois qui a entre autre poussé Samuel Eto'o a quitter Barcelone pour le Milan AC.

Sporno

Hot d'Or et Ballon d'Or, même combat ? Et pourtant ces deux prix du même métal sacralisent une performance du corps.

Sporno : un mot valise qui en dit long sur les relations entre joueurs et actrices. "*Il y a une véritable fascination entre les footballeurs et les actrices du X. Une fascination qui a poussé la création de certains couples ou flirts comme celui entre Djibril Cissé et l'actrice Julia Chanel*", confirme Jérôme Jessel.

À cette liste, on peut ajouter les prétendues aventures entre Benzema et une certaine Diamond Kitty. Une "information" révélée par le site belge 7sur7.be. Cette jeune femme de 28 ans avait écrit sur son compte Twitter "*Ma moitié me manque*", en y ajoutant une photo de Karim Benzema. Un cliché qu'elle s'est empressée de retirer de son compte Twitter.

On peut aussi citer la dernière blague lancée sur Instagram par le joueur Armand Traoré (des Queens Park Rangers). L'ex-défenseur d'Arsenal fait de curieuses propositions à une star du X, en lui demandant si elle accepterait de venir chez lui pour 2 000 dollars par jour. En ponctuant son invitation d'un LOL qui ne trompe personne. Depuis, QPR a nié en bloc en précisant qu'il s'agissait d'un faux compte Instagram.

Des clins d'oeil que footeux et actrices X aiment s'envoyer via les réseaux sociaux. Virginie Caprice, supportrice

"Pour trouver le mâle dominant, les footballeurs comparent la taille de leur sexe."

Et les Ballons d'or 2014 sont décernés à…

DR.

inconditionnelle du PSG, pose avec un ballon *"Ici c'est Paris"* entre les jambes sur sa photo de profil Twitter. Pas toujours fidèle à son club de cœur, elle a aussi posté un Instagram généreux de son décolleté marqué d'un "Courage Jérémy" afin de soutenir le Stéphanois Jérémy Clément, blessé par un tacle de Valentin Eysseric. Un remake de l'infirmière à la Dorcel, loin des caméras.

L'actrice de porno italienne Sonia Faccio, plus connue sous le pseudo Lea Di Leo, a failli provoquer un véritable séisme au sein du Calcio. La jeune femme menaçait de révéler dans un livre les noms de ses partenaires sexuels. Des footballeurs essentiellement. Massimo Ambrosini, Vincenzo Iaquinta, Luca Toni, Marco Borriello, Francesco Coco, Valeri Bojinov ou encore Simone Inzaghi. À la question *"pourquoi seulement des amants footballeurs ?"* Lea répond *"ils sont meilleurs au lit parce qu'ils soignent leur condition physique."*

CQFD.

> "
> **Pour beaucoup, les professeurs d'éducation sexuelle se nomment Booba et Youporn.**
> "

DU FOOT AU PORNO : ILS L'ONT FAIT

Une fois leur carrière terminée, la plupart des footballeurs se reconvertissent en entraîneurs, consultants, voire politiciens pour certains. D'autres rêvent d'une carrière dans le porno, comme le défenseur de la Reggina, Bruno Cirillo : *"Mon rêve a toujours été d'être acteur de X. Depuis tout petit. Peut-être qu'un jour, je réussirais à le réaliser."* Certains ont franchi le cap, comme Jonathan de Falco, ancien joueur du Racing Malines, aujourd'hui acteur de porno gay sous l'alias Stany Falcone. Il a expliqué sa reconversion au magazine Têtu : *"J'ai eu un grave accident lors d'un entraînement, il y a plus d'un an. La tête d'un de mes coéquipiers a violemment heurté ma tempe. [...] J'ai perdu 60 % de visibilité à un œil et même failli le perdre totalement. Les médecins m'ont prévenu : je devais arrêter les sports de contact si je voulais conserver l'usage de mon œil. Cette opération a été un véritable déclic. Il fallait que je vive, que je change, sinon j'allais droit dans un mur. J'ai décidé d'assumer mon homosexualité."* Il raconte les réactions : *"Mes ex-coéquipiers étaient très étonnés : 'Quoi ? Jonathan, acteur porno gay ? On n'aurait jamais cru ! En boîte, il se tapait les plus belles filles !"*
Ex-footballeuse de division 2 en Allemagne, Eva Roob est désormais plus connue sous le nom de Samira Summer et pour son 95 C qu'elle dévoile dans ses vidéos pornos. Elle évoquait sur 7sur7.be les raisons de sa réorientation. *"Avec le football, je ne gagnais pas assez ma vie. J'ai alors commencé à travailler la nuit et il m'arrivait de terminer à 5 heures du mat'. À 10 heures, l'entraînement débutait. Je ne pouvais plus continuer comme ça. J'ai opté pour le métier qui me plaisait le plus et qui me rapportait le plus d'argent : le porno."*

Certains joueurs reçoivent d'alléchantes propositions de transfert. Non pas d'un club à un autre mais plutôt des vestiaires aux studios de tournage. Le joueur colombien Faustino Asprilla, connu pour ses frasques en dehors du terrain (il avait posé nu dans un magazine dans les années 90 et tiré à la mitraillette sur des agents de sécurité), s'est vu proposer 20 millions de pesos (7 800 euros) la semaine pour scorer des filles pendant devant les caméras de Santa Latina, un site porno local : *"Nous suivons depuis des années ta carrière exotique qui a fait de toi une icône nationale intouchable en Colombie [...] Nous t'offrons 20 millions de pesos pour une semaine en tant qu'acteur. Nous attendons rapidement ta réponse."*
Mais Asprilla a décliné l'offre, préférant sans doute se faire des sextapes à la maison. Même à ce prix-là, Asprilla a refusé.

SÉBASTIEN-ABDELHAMID

De confession Juve

Propos recueillis par **Monia Kashmire** - Photo **DR**

Révélé par Internet grâce à ses émissions sur Canal Street, Sébastien-Abdelhamid Godelu est un pur produit Canal+. Chroniqueur ou animateur, il se balade du *Superstore* à *Clique*, en passant par *On n'est pas des pigeons* sur France 4. Connu et reconnu pour être un délirant spécialiste des jeux vidéos, ce geek assumé a deux passions : la Juventus et Del Piero. Deux obsessions qui le bouffent. C'est bien simple : si Juve va, tout va. Portrait d'un fan hardcore de la Vieille Dame, qui kiffe aussi Pogba au-delà du raisonnable.

Explique-nous ton amour pour la Juve ?
Je suis dingue, la Juve fait partie intégrante de ma vie, je ne rate aucun match, je peux annuler des trucs super importants juste pour un match.
J'ai quasiment tous les maillots domicile et extérieur depuis 2001. La Juve, c'est presque un membre de ma famille. Quand on perd, je suis triste mais pour de vrai, quand quelqu'un me charrie sur un mauvais résultat, je peux le prendre très mal. Pour dire, dans ma chambre, j'ai sur un mur un sticker géant de l'emblème de la Juve, qui fait 2 mètres. C'est avec la Juve que mon amour du football a commencé. Mes proches savent tous que la Juve et moi, c'est une histoire d'amour, une vraie.

Le deuxième prénom de ta fille, c'est Juventina. Et celui de ton fils, Juventino. C'est donc à ce point ?
Oui, oui, c'est bien ça, je suis fou, je voulais que mes enfants aient ce qu'on appelle l'ADN bianconero.
La Juve dans le sang, en quelque sorte. C'est maintenant le cas et je ne le regrette pas, bien au contraire, c'est une fierté pour moi.

Tu ne soutiens aucun autre club ? Aucun en France ?
Aucun, rien du tout ! Jamais je ne pourrais supporter un autre club que ma Juve, mon amour est exclusif et sans appel. Lors de notre descente en Serie B (2006-2007) les gens me prenaient pour un fou, je rentrais le samedi après-midi chez moi pour regarder des streamings horribles des matchs de la Juve, car aucune chaîne ne diffusait la Série B.
Bon allez, en France, j'ai quand même un sentiment particulier pour le FC Metz car c'est au Stade Saint-Symphorien que j'ai vu mes premiers matchs. J'aime bien ce club, son histoire et ses supporters. Mais voilà, ça se limite à ça.

> **" Pogba, je l'aime, tout simplement. Paul, épouse-moi ! "**

Del Piero est ton héros. Comment vis-tu le fait qu'il joue à Sydney maintenant ?
Son départ a été une véritable déchirure pour moi. C'est mon héros, mon joueur préféré, celui qui m'a fait aimer ce sport, aimer la Juve. Mon premier maillot était floqué Del Piero et j'en ai une bonne dizaine avec son légendaire numéro 10. Qu'il soit à Sydney me fait un peu mal car il aurait mérité une sortie avec plus d'honneurs, plus de classe. À son image.

Quand tu joues à *FIFA* ou à *PES*, tu ne prends que la Juve, donc ?
Uniquement la Juve ! Je n'ai aucun plaisir à jouer avec une autre équipe, d'ailleurs je crois que ça ne m'est jamais arrivé. Je suis limite monomaniaque, je connais les joueurs et les postes par cœur. Je suis double champion de France *FIFA* des journalistes en titre, c'est une grande fierté et mes coupes trônent fièrement chez moi ! Je ne blague même pas avec ça, je joue en ligne quasi tous les soirs.

Paul Pogba, tu en penses quoi ?
Je l'aime, tout simplement. Paul, épouse-moi ! Pour moi, il est incroyable, j'ai rarement vu aussi fort à son âge, je le vois maintenant toutes les semaines avec la Juve puisqu'il est titulaire et il me

scotche ! C'est vraiment une pépite, ce mec. Quand je le vois maintenant avec l'équipe de France, c'est une fierté surtout qu'il a été formé au Havre et j'ai énormément d'amis là-bas vu que je suis originaire du 76. Paul, je l'invite quand il veut dans mes émissions, même à 4h du mat', et il le sait !

PSG vs Juve, qui gagne ?
C'est compliqué. Le PSG a une équipe extrêmement compétitive qui peut rivaliser avec n'importe quel gros d'Europe et donc, forcément, avec nous aussi. Je pense même qu'ils sont un peu mieux armés que nous. Mais ce serait un match serré que la Juve gagnerait dans les arrêts de jeu.

Verratti ou Pogba, lequel est le plus fort ?
J'aime beaucoup Verratti et il devait d'ailleurs venir chez nous avant de signer à Paris. Mais ensuite nous avons pris Paul et je ne le regrette pas une seconde. Verratti est très fort également mais il est encore trop sanguin, pas assez mature, à l'inverse de Paul. Malgré tout, je pense que le destin de Verratti le mènera à la Juve, tôt ou tard.

> **"Même face aux Bleus, je supporterai toujours l'Italie !"**

T'as déjà vu un match à Turin, au moins ?
Pfff, évidemment. Mais je n'y vais pas assez à mon goût. Le dernier match que j'ai fait à Turin, c'était celui du titre contre Palerme, l'an passé. On est partis sur un coup de tête avec un pote, sans billet pour le match, juste pour kiffer, communier avec la ville et avec les supporters. On a passé une journée et une nuit de folie dans Turin. C'était dingue, toute la ville fêtait le titre ! C'est l'un de mes meilleurs souvenirs de supporter, avec la Coupe du Monde 2006.

Tu soutiens vraiment l'Italie ? Et les Bleus alors ?
L'équipe de France, ça dépend. En ce moment par exemple, je l'aime bien car il y a Paul Pogba, mon chouchou, et Deschamps qui est un ancien Juventino. Il y a aussi des joueurs que j'aime bien comme Ribéry. Donc, je regarde les matchs et j'espère qu'ils vont faire une belle Coupe du Monde. Mais mon équipe, celle dont je porte le maillot, celle qui me met en transe, c'est l'Italie. Face à n'importe quelle nation, la question ne se pose même pas : je supporterai toujours l'Italie. Toujours !

"Regarde Juvento, papa t'a ramené un maillot !"

MONDE [2]

©Panoramic

158 · **ANGLETERRE /** SOUTHAMPTON
162 · **ESPAGNE /** GRENADE
166 · **ALLEMAGNE /** LEVERKUSEN
170 · **QATAR /** QATAR STARS LEAGUE
174 · **AMÉRIQUE DU NORD /** MLS
176 · **ARGENTINE /** BUENOS AIRES
178 · **BRÉSIL /** BON PLAN MONDIAL
180 · **BLEUS /** UN FAUTEUIL POUR CINQ

SOUTHAMPTON
LA COMMUNION DES SAINTS

Par **David Jouin, à Southampton** - Photo **Luc Almon**

Revenus de l'enfer de la troisième division, les Saints de Southampton font bonne figure dans le meilleur championnat du monde, grâce à un peu de talent, une grosse dose de travail, et une solidarité sans faille de leurs supporters. *Onze Mondial* est parti vérifier le miracle sur place.

À une centaine de bornes au sud de Londres, les pieds dans la Manche, Southampton. Une ville portuaire sans charme, à l'ancienne. L'Angleterre d'en bas, dans tous les sens du terme. Celle avec les "r" qui roulent, celle qui bosse aux docks ou à l'usine durant la semaine et qui évacue au pub et au stade le week-end. On est descendu au Kingsland Tavern, un pub miteux planté au milieu d'un quartier cosmopolite de la ville où se chevauchent boucheries halal, barres HLM, épiceries pakistanaises et maisons en briques délabrées. Les vitres n'ont pas senti la douceur d'un chiffon depuis au moins dix ans et on prie pour que nos verre aient rencontré une éponge. Là, quatre quadras aux visages plus rouges qu'Alex Ferguson se font un billard, en attendant le début du match du SFC, qui affronte le West Bromwich Albion d'Anelka et Amalfitano. Dans un coin, un type sans âge aux cheveux gras se roule tranquillement un joint mais refuse qu'on le prenne en photo car il est "*wanted*". Quatre gamines trop maquillées invectivent le patron. Ça joue à qui pourra descendre sa pinte cul sec. Le maître des lieux s'exécute, torse nu. Ici, personne ne juge. Tous sont là pour deux choses : picoler et parler du Southampton FC.

Charlie et Ally ne sont pas encore majeurs mais la loi interdisant de leur vendre de l'alcool n'a pas franchi la porte du bar. Des Français qui s'intéressent à leur club, forcément, ça les intrigue. Pour prouver qu'ils sont de bons clients pour les journalistes, ils montrent une vidéo dans laquelle ils répondent aux questions d'Arsenal TV. On leur fait remarquer que deux supporters de WBA squattent leur bar. Ils rétorquent que ça ne les dérange pas le moins du monde.
"*On n'a pas de problèmes avec les supporters adverses, on peut même dire qu'on s'entend très bien avec certains d'entre eux, notamment ceux de WBA, West Ham ou Fulham*", explique Charlie. L'antithèse du hooligan anglais ? "*Attends, je te dis des conneries. Bien sûr qu'on a des ennemis. Les supporters de*

Millwall, on les déteste, ces fachos londoniens. Mais ceux qu'on hait le plus, ce sont ceux de Portsmouth ! " Ally dégaine alors son téléphone pour nous montrer une vidéo dans laquelle on le voit traverser une tribune vide (servant à séparer les kops de supporters) pour aller en découdre avec un fan de l'équipe adverse. Plusieurs milliers de vues sur YouTube, une fierté. Il faut dire que les événements de ces dernières années ont exacerbé cette haine mutuelle. "*Il y a quatre ans, ils se foutaient de nous car on était en troisième division et eux en Europa League, se rappelle Charlie. Mais ils ont coulé financièrement et enchaîné les relégations. Il y a quatre ans, ils jouaient le Milan AC, maintenant, ils se font taper par Oxford ! Fuck Pompey !*[1]" Une domination territoriale et une fierté qu'ils doivent aussi aux joueurs : "*C'est pour ça qu'on les aime autant, ils se sont battus dans les divisions inférieures pour faire remonter le club. Et puis je crois qu'ils nous aiment aussi.*"

Ça joue à qui pourra descendre sa pinte cul sec. Le maître des lieux s'exécute, torse nu.

Une heure plus tard, on investit le St Mary's Stadium. La clameur s'élève du Northam Stand et peu à peu le stade s'embrase. D'une seule et même voix, 30 000 fans reprennent en cœur "*Oh when the saints go marching in*". 30 000 Saints qui communient.
Mais le SFC bute sur la défense de WBA, clairement venu chercher le nul. Jusqu'à la 66e minute. Le moment que choisit Gaston Ramirez pour décaler Lallana, qui s'en va crucifier WBA. Le stade explose et le public scande immédiatement le chant à la gloire de son capitaine : "*Adam Lallana, Adam Lallana, Adam Lallana is off to Brazil !*"

À Southampton, on aime boire et se marrer. Enfin, surtout boire.

[1] Surnom de Portsmouth

Eh oui, Roy Hodgson, qui tâtonne encore pour trouver une équipe-type aux Three Lions, est venu chercher le fighting spirit du côté du St Mary's Stadium. Rickie Lambert et Jay Rodriguez, qui végétaient il n'y a pas si longtemps dans d'obscures taules comme Bristol ou Burnley, sont aujourd'hui internationaux. Comme Adam Lallana donc, capitaine et star de l'équipe. Hodgson est tellement en chien qu'il drague même le Français des Saints, Schneiderlin, ignoré par la Dèche mais en Angleterre depuis plus de cinq saisons et qui peut donc désormais préférer le porridge à la cuisse de grenouille.

Shearer, Le Tissier, Walcott, Bale & Oxlade-Chamberlain, tous sont passés par l'academy du club.

Parce que Southampton, c'est un peu Nantes ou Auxerre en Angleterre. Le club a fait sa réputation grâce à son centre de formation, since 1885. Alan Shearer, Matthew Le Tissier mais aussi Theo Walcott, Gareth Bale ou encore Alex Oxlade-Chamberlain : tous sont passés par l'academy du club. Mais en végétant plusieurs saisons dans les divisions inférieures, Southampton n'a pas réussi à retenir ses cracks pour en jouir pleinement, à l'exception de Le Tissier. La faute à de graves problèmes financiers, creusés par les investissements consentis pour faire construire le nouveau stade remplaçant le mythique mais vieillissant The Dell. Après une relégation en Championship (la D2 anglaise) en 2004-2005, le club a coulé en League One (3e division) entre 2009 et 2011.

C'est le moment choisi par un certain Markus Liebherr, homme d'affaires suisse, pour y injecter du pognon. L'espoir revient chez les fans, la ferveur avec. Le stade est plein même face à Brighton ou Plymouth. Les Saints reprennent leur marche en avant et réalisent deux montées de suite pour retrouver la Premier League la saison dernière.

Fin janvier, Southampton était neuvième au classement. D'où les visites répétées d'Hodgson dans la ville portuaire. Mais les années au purgatoire empêchent Southampton de s'enflammer. "*On sait d'où l'on vient et les supporters le savent aussi.*" C'est par ces mots que Morgan Schneiderlin, meilleur récupérateur de ballons de Premier League la saison dernière, résume la situation. Les joueurs savent qu'il faudra poser son cœur et le reste sur la table à chaque match pour survivre en Premier League.

Dirigés par l'ancien Parisien et Barcelonais Pochettino, Southampton pratique un jeu léché loin du traditionnel kick and rush, qui lui permet de prétendre à un bail durable dans le top 10. Pourtant, l'équipe ne regorge pas d'esthètes du ballon. Mais plus que le jeu, c'est l'état d'esprit irréprochable qui fait la différence. Le recrutement intelligent de ces dernières années porte ses fruits et l'équipe actuelle, qui ressemble beaucoup à celle qui évoluait en D3 il y a trois ans, donne l'impression d'élever son niveau au fil des montées.

Ajoutez à cela des joueurs de devoirs (Fonte, Cork), des jeunes pousses ultra-prometteuses, comme Luke Shaw *(voir encadré)*, Ward-Prowse et quelques cadeaux du proprio suisse (Osvaldo, Wanyama, Ramirez) et vous obtenez une équipe équilibrée et talentueuse capable de taper les gros bonnets. S'ils se sont fait dérouiller par Chelsea et Arsenal, les Saints ont fait tomber Liverpool et décroché un nul à Old Trafford et chez eux contre Manchester City. Et ça, pour le kop de Northam Stand, c'est comme une Ligue des Champions. En attendant la vraie ?

Lucky Luke

Il déborde, centre, tape des transversales de 50 mètres, fait des allers-retours à 200 à l'heure et maîtrise aussi bien le tacle glissé que le contrôle porte-manteau. À tout juste 18 piges, le gamin facture déjà une cinquantaine matchs avec l'équipe première. Ce gamin, c'est Luke Shaw, latéral gauche repéré très jeune par les scouts de Southampton et propulsé titulaire dès l'accession en Premier League. En quelques mois, il est passé du statut de jeune pousse de l'Academy à celui de grand espoir du foot européen (il figure dans le top ten du *Guardian* des jeunes les plus prometteurs du Vieux Continent, avec Thauvin, Pogba et Varane notamment).

Celui dont chaque chevauchée fait s'élever des travées du St Mary's Stadium un énorme "Luuuuuuke" attise les convoitises. Il se murmure que City serait prêt à lâcher 35 millions, et que Chelsea est également à l'affût pour débaucher le blondinet à mèche du SFC. Bonne opération financière en vue pour les Saints, qui ramasseront sans aucun doute un bon paquet dans l'histoire. Ashley Cole et Leighton Baines eux, doivent se faire un peu de souci en voyant débouler Lucky Luke dans le rétro sur la route qui mène au Brésil.

Schneiderlin : "J'irai au Brésil !"

A l'arrière du stade, une petite porte en tôle s'ouvre. Un à un, les joueurs regagnent leur véhicule, garé à quelques mètres de là. Entre les deux, une cinquantaine de gosses sollicitent autographes et photos souvenirs. Lallana, Lambert, Lovren, Boruc, Shaw et compagnie s'exécutent. Pas un gamin ne repartira sans un sourire jusqu'aux oreilles et un carnet grassement paraphé. C'est aussi ça, Southampton. De l'amour et du respect pour des joueurs qui le rendent bien aux fans. C'est également l'occasion pour nous d'échanger quelques mots avec le Frenchie de l'équipe, Morgan Schneiderlin. Interview parking.

Morgan, ce qui frappe en arrivant au stade, c'est la ferveur du public des Saints. Cette ambiance, ce public très familial et cette proximité avec les joueurs, c'est plutôt rare en Premier League.

En effet, mais ici les gens savent d'où on vient, ils savent qu'on a galéré en 2e et en 3e division. C'est un club super, très familial comme tu l'as dit, et on sent que les supporters prennent du plaisir à nous encourager. Et nous, on en prend énormément à se dépouiller pour eux .

En League One (l'équivalent du National en France), c'était comme ça aussi ?

Tout à fait, Southampton est un grand club qui a longtemps joué en 1re division et quand on était en 3e div', ils étaient toujours là pour nous suivre. On est conscient de tout ça et on fait tout pour les rendre heureux.

On a rencontré un supporter tout à l'heure qui disait que tu allais rester ici toute ta carrière. Tu en penses quoi ?

(Il se marre) Ah ça, je ne sais pas ! Tout ce que je peux te dire, c'est que je me plais bien ici et que j'ai encore trois ans de contrat. Mais en foot, on ne sait jamais… En tout cas, j'aime le championnat anglais !

Pendant le match, les supporters chantaient : "*Adam Lallana is off to Brazil*". Et toi, tu y crois à la traversée de l'Atlantique en juin ?

(Il sourit) Je n'en sais rien. Moi, je fais mes matchs et on verra bien. Mais de toute façon, j'irai sans doute au Brésil cet été : soit pour la Coupe du Monde, soit en vacances !

Propos recueillis par D.J

Plus de photos sur **onzemondial.com**

GRANADA
BIENVENUE EN LIGUE 1 !

Par **Zahir Oussadi, à Grenade** - Photo **Zahir Oussadi, Panoramic**

Limité sur le plan financier, le club de Grenade a misé sur un recrutement made in Ligue 1 pour assurer sa survie dans l'élite espagnole. Et ça marche plutôt pas mal. *Onze Mondial* est parti à la découverte de la plus française des équipes de Liga.

Il y a cinq ans, à Grenade, les rayures rouge et blanche ne faisaient bander personne. Aujourd'hui, les touristes préfèrent toujours visiter le patrimoine labellisé Unesco de la ville, l'Alhambra ou la Puerta Real, mais au moins, les Granadines n'ont plus honte de parler football. Parce que le Granada CF est un miraculé du championnat espagnol.

En 2009, la formation andalouse se trouvait au bord de la disparition, quand l'homme d'affaires italien Giampaolo Pozzo, accessoirement président de l'Udinese, s'est présenté avec quelques biffetons bienvenus pour éponger les dettes du club. Pozzo place le club sous perfusion italienne et en deux ans, "El Graná" passe de la Segunda B (l'équivalent du National) à la Liga, terrain de chasse privilégié du Barça et du Real Madrid. Si le club espagnol a été aidé par de nombreux joueurs prêtés par l'Udinese, sur la trentaine de professionnels recensés au pied de la Sierra Nevada, pas moins de huit sont nés ou passés par la France. Il s'agit d'Allan Nyom, Pape Diakhaté, Dimitri Foulquier, Yacine Brahimi, Alexandre Coeff, Hassen Yebda, Michaël Pereira et Youssef El-Arabi, tous de vieilles connaissances du championnat de France.

Douches froides et terrains pourris

Même si la plupart ont connu des difficultés à s'imposer dans l'Hexagone, ils font aujourd'hui les beaux jours des Filipinos (les Philippins, leur surnom). "*Je connais bien le marché français, on y fait des affaires intéressantes*", explique Juan Carlos Cordero, le directeur sportif rojiblanco, directement à l'origine de la venue des "Frances". "*Le physique est l'atout majeur des joueurs français, sans oublier leur professionnalisme au quotidien. Le mélange entre le football français et espagnol fonctionne plutôt bien.*" Tout commence en 2011. De retour dans l'élite après trente-cinq années d'apoplexie, Granada cherche des éléments bon marché, aguerris au plus haut niveau et rapidement compétitifs. Sous contrat avec le Dynamo Kiev, l'ancien taulier nancéien Pape Diakhaté accepte des sacrifices financiers pour rejoindre l'Andalousie. Dans la foulée, Hassen

Une partie du gang des "Franceses" : Yebda, Pereira, Foulquier, El-Arabi, Nyom et Coeff

Yebda, revenu d'un prêt satisfaisant à Naples, est cédé par Benfica au promu. Au terme d'un combat de tous les instants, Granada sauve in extremis sa place en Liga. *"C'était une saison éprouvante pour les nerfs"*, se souvient Yebda, formé à l'AJ Auxerre et passé par Le Mans. *"L'entraîneur avait une vision défensive du football, les joueurs prenaient peu de plaisir. De plus, le club n'était pas vraiment structuré comme une équipe de première division. Il y avait un terrain d'entraînement catastrophique, un vestiaire sans chauffage, des douches sans eau chaude. On ne disposait même pas de matériel de musculation et le club nous avait pris des abonnements dans une salle de sport de la ville."*

La ligne directrice du club a toujours été limpide : acheter des joueurs avec une grosse marge de progression, les rendre meilleurs, puis les revendre au prix fort. C'est un business vital.

Des bonnes affaires

Sans moyens, le club andalou mise sur ses idées. À l'intersaison 2012, les Granadinos axent encore leurs recherches en France. Ils obtiennent le prêt de Yacine Brahimi (Rennes) et s'envolent jusqu'en Arabie Saoudite pour récupérer le natif de Caen, Youssef El-Arabi, perdu à Al-Hilal. Si le second signe un exercice d'adaptation honnête, le premier brille de mille feux. Sans perdre de temps, Granada lève l'option d'achat auprès du Stade Rennais (4 millions d'euros). *"C'est typiquement le genre d'affaires dont rêvent les dirigeants,* rapporte Ivan Marquez, le photographe du club. *En Espagne, les droits télés sont phagocytés par le Real et le Barça, les sommes versées aux petites équipes demeurent insignifiantes. Alors il faut être intelligent et réussir des coups sur le marché des transferts."* Un modèle directement inspiré de l'Udinese où Giampaolo Pozzo a construit une usine à dénicher les talents. Moins disponible pour ses clubs satellites, Granada et Watford, dont il détient également quelques parts, le magnat transalpin a nommé un président, Quique Pina, ancien footballeur reconverti agent, et un directeur sportif, Juan Carlos Cordero, au mode de fonctionnement très proche du sien. *"Pozzo délègue beaucoup, il vient deux fois par an tout au plus, confirme Salvador Diaz, webmaster sur le site officiel du club. La ligne directrice du Granada CF a toujours été limpide : acheter des joueurs avec une grosse marge de progression, les rendre meilleurs, puis les revendre au prix fort. C'est un business vital pour le club."*

Des expats qui s'adaptent fissa

Avec un budget avoisinant 25 millions d'euros, soit le quinzième d'Espagne, la direction ne peut guère se permettre de folies. Elle a trouvé le filon idéal avec la Ligue 1. La crise financière qui s'abat sur l'élite française offre d'énormes possibilités aux cerveaux ibériques. Cet été, le groupe a été renforcé par trois tricolores. Michaël Pereira, révélé à Majorque, et Alexandre Coeff, remplaçant à Rennes, ont posé leurs valises. Dernière recrue, Dimitri Foulquier, champion du monde des moins de 20 ans avec la génération Pogba, a quitté son cocon rennais après six semaines d'intenses négociations.

> **"La crise en Ligue 1 offre des opportunités. Le joueur français possède un rapport qualité/prix très intéressant. À nous d'en tirer profit."**

À la lutte avec Marseille et quelques formations européennes, Granada a affiché les meilleurs arguments. *"D'ici quatre ou cinq ans, si tout le monde continue sur cette voix, le club deviendra important en Liga*, prédit l'expérimenté Yebda. *Ici, il y a tout pour faire une bonne équipe : une ville sympathique, un climat doux et des supporters fidèles. Les joueurs originaires de France se sentent bien et le rendent sur le terrain. Ils ont du caractère, de la personnalité, ça plaît ici."*
Les habitués de l'Estadio Los Carménes, au taux de remplissage supérieur à 80 %, ne le contredisent pas. *"On apprécie les Français, car ils se fondent bien dans l'esprit de la ville"*, détaille un supporter, logo et hymne du club tatoués sur le corps. *"Ils allient discrétion, sérieux et compétitivité. Même si on ne possède pas Xavi ou Iniesta, on est tout de même fiers d'eux."* Rien ne dit d'ailleurs que Granada ne dénichera pas le prochain crack de la Liga dans un futur proche. Juan Carlos Cordero s'est déjà mis au travail pour le trouver. *"Je reste très attentif à la Ligue 1, la Ligue 2 ainsi qu'aux sélections de jeunes. D'une manière générale, je suis satisfait des joueurs du championnat français. Ils s'adaptent bien et vite."* Personne ne s'en plaindra…

Français à tous les étages

À Granada, il n'y a pas que sur le terrain que les Bleus brillent et inspirent le respect. Arthur Chevrier, 24 ans, s'active en coulisses.
Arrivé sur la pointe des pieds au club (un stage administratif de deux mois non rémunéré), le Français s'est rapidement transformé en team manager, relais de Juan Carlos Cordero et du service de communication. *"Je m'occupe de tous les à-côtés du foot*, résume-t-il. *Je facilite l'adaptation des joueurs étrangers dans leur nouvel environnement en leur dénichant un logement, en m'occupant de leur communication ou en servant de traducteur. Enfin, depuis cet été, je suis chargé de prospecter sur le marché français."*
Il a notamment joué un rôle clé dans la venue de Foulquier. *"La crise en Ligue 1 nous offre des opportunités. Le joueur français possède un rapport qualité/prix très intéressant. À nous d'en tirer profit."* **CQFD.**

Chiffre : 7

Sur les huit composant l'effectif andalou, sept sont nés en France. Bien qu'internationaux algériens, Hassen Yebda et Yacine Brahimi, sont respectivement natifs de Saint-Maurice (Val-de-Marne) et Paris. Ils sont d'ailleurs passés par les sélections de jeunes françaises. Représentant les Lions de l'Atlas, la sélection marocaine, Youssef El-Arabi a vu le jour à Caen (Calvados). Allan Nyom (Neuilly-sur-Seine, Hauts-de-Seine) a choisi de défendre les couleurs du Cameroun. Les trois autres pourraient un jour porter le maillot bleu. Le plus proche se nomme Dimitri Foulquier, originaire de Sarcelles (Val d'Oise), champion du monde U20 et régulièrement convoqué chez les Espoirs. Même s'il a brillé à Majorque durant trois ans, le Parisien Michaël Pereira n'a jamais été remarqué par Deschamps ou Blanc. Alexandre Coeff, propriété de l'Udinese et international depuis les moins de 16 ans, espère passer le cap, s'il gagne sa place dans le onze. Enfin, Pape Diakhaté (né à Dakar), arrivé a 17 ans en France, s'est laissé séduire par le challenge des Lions de la Teranga, l'équipe nationale du Sénégal. Pour le meilleur et pour le pire.

Déclic tactique

Bien calé dans le ventre mou de la Liga, Granada a craint le pire en début de saison. Un classement catastrophique, un jeu défaillant, des types perdus sur le rectangle vert et un système en 4-4-2 loin d'être adapté au potentiel du groupe. Très vite, Lucas Alcarez analyse les manques de son équipe. Exit le 4-4-2 à plat, place à un 4-3-3 dynamique où les individualités s'expriment enfin en équipe. Désormais, "El Graná" fait plus que séduire. La plupart du temps, il affiche même une possession du ballon supérieure à l'adversaire, à domicile comme à l'extérieur. Suffisant pour permettre au club de battre son meilleur classement, une sixième place en Liga ?

Le seul terrain d'entraînement de la ciudad deportiva de Grenade

NE L'APPELEZ PLUS NEVERKUSEN

Par **Romain Vinot** - Photo **Panoramic**

En Allemagne, le Bayer Leverkusen est considéré comme un club maudit. Fondé en 1904, le Poulidor de la Bundesliga n'a jamais remporté le championnat. Une anomalie pour une équipe qui respire le talent et joue régulièrement les premiers rôles outre-Rhin. La pression, le manque de soutien ou encore le Bayern Munich peuvent expliquer ces échecs successifs. Focus sur l'adversaire du PSG en Ligue des Champions.

C'était le 15 mai 2002. D'une volée magistrale et jouissive, Zidane permettait au Real Madrid de remporter sa neuvième Ligue des Champions. Un geste entré dans la légende du club espagnol… et du Bayer Leverkusen. Ce soir-là, les coéquipiers de Michael Ballack ont fait honneur à la réputation de l'écurie allemande. Une bonne prestation, un parcours quasi parfait (éliminations successives de Liverpool et de Manchester United), avant de lâcher dans le dernier round. Ou comment transformer un possible triplé en année noire. Car cette saison-là, le Bayer terminera deuxième de la Bundesliga avant d'échouer en finale de Coupe d'Allemagne. Jamais deux sans trois. Un petit côté Jean-Claude Dusse qui poursuit l'équipe rhénane depuis des dizaines d'années.

La peur de gagner

Finaliste de la DFB-Pokal à deux reprises (2002, 2009), cinq fois vice-champion (1997, 1999, 2000, 2002 et 2011), le Bayer rate souvent le coche. En 2000, alors que les hommes de Christoph Daum n'ont besoin que d'un nul lors de la dernière journée pour être titrés, ils s'inclinent 2-0 chez le promu Unterhaching. Imprononçable mais inoubliable. Une désillusion et un record, celui du plus grand nombre de points marqués par un second du championnat (73). Le truc dont tout le monde se fout. À ce niveau-là, ce n'est plus un manque de chance. Plutôt la peur de gagner. De quoi justifier un peu plus ce fameux surnom de *Neverkusen*.

Parce que oui, les Allemands aussi savent s'amuser. Le Bayer est l'équipe dont on aime se moquer outre-Rhin. Un peu facile mais souvent justifié. Historiquement, l'équipe possédée par le géant chimique et pharmaceutique Bayer AG passe pour un club privilégié et est victime de sa situation géographique compliquée. Coincée entre Cologne, Dortmund et Düsseldorf, la ville-arrondissement de Leverkusen n'a jamais vibré pour le foot. Dans le secteur, c'est le FC Cologne et le Fortuna Düsseldorf qui électrisent les foules. Pendant ce temps-là, à la BayArena, on peut poser son manteau sur le siège de gauche et son casse-dalle à droite tant les 30 000 sièges sont clairsemés.

Des pépites mais peu de titres

La géographie a bon dos, mais si le stade n'est pas plein, c'est surtout parce qu'il est épuisant de soutenir une équipe qui rate toutes les opportunités. D'aucuns diraient même que supporter le Bayer est au moins aussi frustrant qu'une relation sexuelle sans orgasme.

Bon, en essuyant la poussière, on trouve quand même quelques breloques dans l'armoire rouge et noir : une Coupe d'Allemagne (1993) et surtout une Coupe de l'UEFA remportée face à l'Espanyol Barcelone en 1988. Défaits 3-0 à l'aller, les joueurs de la Ruhr avaient inversé la tendance au retour, s'imposant aux tirs aux buts. L'espace de quelques mois, cette victoire a miraculeusement rendu le Bayer sympathique aux yeux des Allemands. Mais ça, c'était il y a vingt-cinq ans. Insuffisant pour un club âgé de 110 ans dont le vestiaire a accueilli tant de talents.

Car si les dirigeants du Bayer ont souvent rechigné à sortir le chéquier, ils ont toujours eu du flair. En Allemagne (Ballack, Kovac, Bender, Sam) ou à l'étranger (Berbatov, Zé Roberto, Vidal, Lucio), de nombreuses trouvailles se sont très souvent transformées en joueurs de classe mondiale. Par esprit de sacrifice, certains y sont restés des années et se sont retrouvés avec un palmarès aussi vierge que Marie. Oliver Neuville, Carsten Ramelow ou encore Bernd Schneider ont fait la légende de leur club et de la Mannschaft, sans jamais soulever de trophée majeur. Une situation qu'auraient aussi connue les autres cracks piochés par les dirigeants de Leverkusen s'ils n'avaient pas eu la bonne idée de fuir rapidement.

Une équipe homogène et offensive

Rudi Völler, ancien joueur, entraîneur et désormais directeur sportif du club, compte perpétuer cette tradition de recrutement. Des finances au vert mais pas de folies, raccord avec l'image de club de pinces sans ambition, incapable de changer de dimension. Pourtant, cette saison, le Bayer joue les premiers rôles en Bundesliga et suce la roue de la bande à Guardiola. On sait comment ça va se terminer, mais quand même, les hommes de Sami Hyypiä espèrent un ou deux faux pas des Munichois. L'ex-bulldog peroxydé de Liverpool a du sang noir et rouge, puisqu'il a foulé la pelouse de la BayArena entre 2009 et 2011. Calé sur le banc depuis l'été 2012, il dispose aujourd'hui d'une équipe homogène et quasi inchangée. Le départ de Schürrle – qui voyait sûrement l'herbe plus verte sur les bords de la Tamise –, contre 20 millions d'euros, a été numériquement compensé par l'arrivée du prometteur et déjà décisif Sud-Coréen Son. Tous les autres cadres se sont accrochés, à l'image de Leno, Bender, Rolfes, Castro ou encore la "star" Kiessling *(voir encadré)*.
Des joueurs qui se connaissent et jouissent d'une vraie puissance collective. L'arrivée du psychologue finlandais leur a permis d'acquérir de la force mentale. Essentiel pour une équipe sous antidépresseur à chaque fin de saison vierge.

Cinquième en 2012, troisième en 2013, Leverkusen monte en puissance. Par la construction ou par le contre, le Bayer impressionne offensivement. Sidney Sam – qui évoluera à Schalke la saison prochaine – forme avec Kiessling et Son l'un des trios offensifs les plus efficaces d'Europe. Au point, comme face à Manchester, d'en oublier la défense et de prendre neuf pions en deux matchs de Ligue des Champions. Une compétition dans laquelle les Allemands affrontent le PSG. Un tirage immédiatement qualifié de "clément" pour les hommes de Laurent Blanc, qui auraient pu tomber sur Arsenal ou Manchester City.
C'est un fait, Leverkusen ne fait flipper personne, bien au contraire. Mais comme le dit ce tout nouvel adage, il faut se méfier du perdant qui dort. Hyypiä, Völler et les autres comptent bien réussir un hold-up et effacer cette image d'éternels losers qui colle aux maillots de leurs joueurs. Le Bayer doit désormais passer à l'acte et remporter des titres. Pour que jamais plus on ne l'appelle *Neverkusen*.

Une image de club de pinces sans ambition, incapable de changer de dimension.

"Ouais, on a presque gagné !"

Kiessling le mal-aimé

Stefan Kiessling est à l'image de son club : sous-coté et mal-aimé. La faute à un manque d'honnêteté sur le fameux but fantôme inscrit face à Hoffenheim le 18 octobre 2013. Pour ne pas avoir trahi toute son équipe en avouant à l'arbitre que sa tête était passée par l'extérieur du petit filet, l'ancien joueur de Nuremberg est devenu un paria pour les Allemands. Il faut dire que le joueur le plus prolifique de Bundesliga en 2012-2013 (25 réalisations) les accumule. Ce désamour a pris sa source en 2010 après une Coupe du Monde vécue sur le banc. Vexé par ce rôle de coiffeur alors que ses statistiques étaient meilleures que celles de Gomez ou Klose, Kiessling s'est brouillé avec Löw. Au point d'annoncer qu'il ne reviendrait pas défendre les couleurs de la Mannschaft tant que le sélectionneur actuel serait en place. Du gâchis tant le garçon est talentueux. Cette saison encore, il traînera son mètre 91 et plantera sur tous les terrains de Bundesliga ou presque. Dans l'anonymat.

"À Leverkusen, tout repose sur le collectif"

Patrick Guillou a joué en Bundesliga avant de poser ses valises en France. Ce spécialiste du football allemand, aujourd'hui consultant pour Canal+, livre son analyse sur le cas Bayer.

Comment est perçu le Bayer Leverkusen cette saison en Allemagne ?

Leverkusen a toujours connu un déficit de sympathie outre-Rhin. C'est un fait, les Allemands ont une vision négative de la ville et du club, qui traîne comme un boulet le fait d'être sponsorisé. Cependant, même s'il ne sera jamais aussi soutenu que Cologne ou Düsseldorf, on sent que le projet emmené par le président Holzhäuser et par Völler suscite de la curiosité. Le Bayer prend un nouveau départ et compte bien véhiculer une nouvelle image. Le tout sans pression particulière.

Quelles sont les forces et faiblesses de cette équipe ?

Mis à part Kiessling, il n'y a pas de star à Leverkusen. Tout repose sur le collectif. Il y a des jeunes très talentueux qui progressent chaque année. Offensivement, c'est intéressant mais derrière, la charnière centrale laisse beaucoup trop d'espaces. Cela donne parfois l'impression d'un problème d'équilibre, notamment quand les latéraux viennent en soutien du milieu à trois. Tactiquement, les consignes d'Hyypiä, pourtant jeune (40 ans), sont respectées à la lettre. Incontestablement, Leverkusen peut de nouveau viser la Ligue des Champions cette année.

Justement, en Ligue des Champions, pensez-vous que le Bayer puisse se qualifier face PSG ?

Sincèrement, non. Sur un match, ils l'ont prouvé face au Bayern (1-1 le 5 octobre 2013), ils sont capables de réaliser un exploit mais sur une confrontation aller-retour… Cette année, le PSG possède une équipe incroyable et le fossé entre les deux est trop important. Les hommes de Laurent Blanc ont de l'expérience et sauront faire la différence. Le constat est d'ailleurs similaire en Bundesliga : le Bayern et Dortmund ont une puissance financière qui leur permettra de finir devant Leverkusen.

L'ÉQUIPE-TYPE DU BAYER LEVERKUSEN

Qui ne saute pas…

LE QATAR *MET LES GAZ*

Par **Zahir Oussadi** - Photo **Panoramic**

Dans le sillage de sa politique d'expansion mondiale, le Qatar profite de sa manne financière pour développer son championnat, malgré des affluences proches du néant et des conditions climatiques dantesques.

À chaque rencontre, ils sont quelques centaines, à tout casser. Confortablement installés dans les tribunes, ils perçoivent sans effort chaque consigne des coachs. Eux, ce sont les supporters qataris. La rumeur dit que certains seraient payés par la fédération pour meubler des stades qui sonnent le creux. En 2008, les organisateurs avaient carrément fait gagner des voitures à la mi-temps pour motiver les gens à garnir les tribunes. Quand les joueurs sont ressortis du tunnel pour la seconde mi-temps, il n'y avait plus personne dans les gradins. C'est dans cet anonymat médiatique que se déroule le championnat du Qatar. Mais depuis dix ans, la Qatar Stars League a mis un coup d'accélérateur en dotant les clubs de moyens plus élevés.

Nouvelle ère

En 2003, sous l'impulsion de la QFA (la fédé qatarie), les formations de l'élite ont reçu chacune une enveloppe de 10 millions de dollars (environ 8 millions d'euros) pour recruter des stars du Vieux Continent. Les signatures de Batistuta, de Guardiola ou des frères De Boer ont sonné le coup d'envoi de ce processus

"Un jour, tout ça sera à toi, mon fils."

Des voisins très proches

À quelques kilomètres du Qatar, d'autres pays utilisent les mêmes recettes pour hausser le niveau de leur championnat. C'est le cas des Émirats Arabes Unis et de l'Arabie Saoudite, deux nations au potentiel économique identique à ceux du voisin.
Fondé dix ans après son homologue qatarien, le championnat emirati a également beaucoup investi pour franchir un palier ces dernières années, avec les arrivées de Cannavaro, Weah, Cocu, Emerson ou Kalou. Aujourd'hui, Asamoah (meilleur buteur de l'Arab Gulf League) ou Bastos font le bonheur d'Al-Ain, champion 2013.
En Arabie voisine, le titre est revenu au néophyte Al-Fateh qui a croqué les habituels favoris Al-Hilal – dirigé jusqu'en janvier 2013 par Antoine Kombouaré – et Al-Shabab. Comme ailleurs, les pétro-dollars aident à convaincre les plus réticents de tenter leur chance ici. En 2011, le Caennais Youssef El-Arabi (aujourd'hui à Grenade) avait signé pour 13 millions d'euros sur quatre ans à Al-Hilal.

de maturation. L'attribution de l'organisation du Mondial 2022 au Qatar a poussé les dirigeants locaux à précipiter un peu plus les choses. Si le championnat local attirait principalement les vieilles gloires d'Europe cherchant à s'assurer une retraite dorée, la donne a changé ces dernières années. "*Sportivement, ce n'est plus une maison de retraite*", explique Farid Ayad, conseiller sportif derrière la signature de Nadir Belhadj en QSL. "*Il y a quelques années, on se rapprochait du niveau National. Aujourd'hui, un club comme Al-Sadd parvient à remporter la Coupe d'Asie et à participer au championnat du monde des clubs, ce n'est pas rien.*" Des joueurs encore loin de la retraite s'exilent désormais au pays du gaz : Keita, Niang, Belhadj, Ziani ou encore Cissé et Nenê ont fait ce choix.

> **"Pendant le match, vos crampons sont trempés d'eau tellement l'humidité est forte. C'est la même sensation que lorsque vous ouvrez un four."**
>
> **Madjid Bougherra.**

L'appât du gain

"Je vais gagner beaucoup plus d'argent," expliquait sans détour l'ancien Parisien dans L'Équipe, au moment de son transfert vers Al-Gharafa *"Il fallait que je pense à l'avenir. Je ne gagne vraiment bien ma vie que depuis cinq ans. Les gens ne comprennent pas, mais il ne faut pas oublier que je viens d'un milieu très modeste."* *"L'argent, ça compte, mais ce n'est pas le seul critère,"* nuance Madjid Bougherra, le défenseur de Lekhwiya, passé par Gueugnon et les Glasgow Rangers. *"On dispute la Champions League asiatique, on se bat pour le haut du tableau et il y a aussi un investissement personnel à tenter de faire progresser ce championnat. Ce n'est pas l'Europe, mais il y a un bon niveau général. Techniquement, c'est plus relevé que l'Écosse, par exemple."* Les extra-communautaires ont ainsi apporté professionnalisme et rigueur.
Mais pour réussir leur coup, les organisateurs ont pris soin d'imposer quelques limites. À la manière de la MLS aux Etats-Unis, les formations de Q-League ne peuvent pas attirer plus de trois stars. Un moyen de contraindre les clubs à donner leur chance à des nationaux. *"La mentalité évolue"*, poursuit "Boughie", qui dispute sa troisième saison au Qatar. *"Ils travaillent de plus en plus sérieusement, ils accordent plus d'importance à l'hygiène de vie. Ils sont volontaires, il n'y a rien à dire. Et puis, c'est valorisant pour nous de les aider à passer un cap."*

Que calor

Et passer un cap en s'entraînant par plus de 40°C en été, ce n'est pas simple. *"C'est la même sensation que lorsque vous ouvrez un four,* décrit Bougherra. *Pendant le match, vos crampons sont trempés tellement l'humidité est forte. C'est impossible de répéter les courses comme en Europe, l'organisme ne suit pas. A chaque rencontre, je perds entre 5 et 6 kilos, je vous laisse imaginer à quel point c'est usant."* Les clubs s'entraînent rarement avant 16h30, heure à laquelle le soleil commence à se coucher, et les joueurs, suivis par des équipes médicales, boivent beaucoup d'eau pour parer à toute déshydratation. Cela n'empêche pas les locomotives du pays de réussir de belles prestations sur la scène asiatique et mondiale. En 2011, la formation la plus titrée Al-Sadd (13 fois championne) a remporté la Champions League asiatique et atteint la demi-finale de la Coupe du monde des clubs, seulement battue par le FC Barcelone. Une étape de franchie vers le développement de la Q-League. En attendant 2022.

"Techniquement, c'est plus relevé que l'Écosse. Ça joue à terre avec des passes courtes. Ça manque un peu de vice, mais ça évolue."

Madjid Bougherra.

3 000

"Hormis un match de gala contre le PSG, je n'ai jamais évolué devant plus de 3 000 spectateurs", raconte Madjid Bougherra, qui se régalait toutes les deux semaines devant les 55 000 fidèles d'Ibrox Park. Djibril Cissé est aussi parti à cause de ça : *"Jouer dans un stade vide, c'est ce qu'il y a de pire. Le dépassement de soi est impossible."* *"Il existe de vrais supporters à l'européenne, à fond derrière leur équipe,* tempère Farid Ayad. *Ils mettent une ambiance sympathique dans les gradins, à l'orientale, avec des tambours ou des darboukas, mais ils sont peu nombreux."*

4 coupes & 1 relégué

Outre le championnat réparti sur 22 journées où les trois premiers se qualifient directement pour la C1 asiatique et le dernier est relégué, quatre coupes occupent le calendrier.
La *Sheikh Jassem Cup*, amicale, sert de préparation estivale, l'*Emir of Qatar Cup* (l'équivalent de la Coupe de France) offre aussi un ticket en C1, la *Qatari Stars Cup* (une compétition où les douze équipes de l'élite sont réparties en deux poules de six) est jouée pendant les dates FIFA, enfin la *Qatar Crown Prince Cup*, un tournoi symbolique mettant aux prises les quatre meilleures formations du pays au terme du championnat.

Footengo.fr

LE PREMIER MÉDIA DIGITAL 100 % FOOTBALL AMATEUR EN FRANCE

| une couverture de plus de 43 départements |

REPORTAGES • CLASSEMENTS • MERCATO • CHALLENGES • PETITES ANNONCES....

ABONNEZ-VOUS !

Profitez de 100% du football amateur

pour **2,99€ /mois**

Retrouvez l'ensemble des départements couverts sur www.footengo.fr

CORRESPONDANT ONZE MONDIAL

LA MLS VOIT GRAND

Par **Arthur Sitbon, à Montréal** - Photo **Panoramic**

En MLS c'est : fous ta cagoule !

Samedi. 13h30.

C'est jour de match en MLS : l'Impact de Montréal reçoit les Vancouver Whitecaps au stade Saputo. À la sortie du métro, ça fourmille. Bon, ce n'est pas le San Paolo de Naples. La vraie foule a rempli les tribunes seulement quelques minutes avant le début de la rencontre, cruciale pour la qualification pour les play-off.

Sur le chemin du quasi neuf stade Saputo, c'est un peu Disneyland. Beaucoup d'enfants tiennent la main de leurs parents et vont s'asseoir sagement sur les sièges bien propres de cette enceinte un peu aseptisée.

La culture du supporter est clairement étrangère aux Canadiens. Sur les écrans du stade, des consignes s'affichent pour que les spectateurs mettent de l'ambiance avant le début d'une rencontre.

Les supporters de Vancouver ne sont même pas véritablement séparés des soutiens montréalais. Dans cette ambiance très nord-américaine, on trouve cependant quelques ultras, qui semblent perdus au milieu d'un océan de guimauve. Ouf ! Enfin quelques repères pour un supporter européen…

Un peu plus loin, des fans québécois à l'ancienne arborent un magnifique tifo à l'effigie du Cubain Eddy Sebrango, star du club… retraitée. L'occasion sans doute de montrer que leur club a déjà une histoire.

Ligue 2, ciseaux et pizzas

Sur le terrain, le niveau d'un match de MLS se rapproche plutôt du niveau d'une recontre de Ligue 2 française : ce samedi, les joueurs de l'Impact Montréal et les Whitecaps de Vancouver enquillent les passes qui finissent en touche et les contrôles mal maîtrisés. Les déchets techniques sont nombreux et flagrants, mais les Nord-Américains jouent un football décomplexé, presque enfantin. Comme en NBA, l'accent est mis sur le show. Felipe, le Brésilien de Montréal, l'a bien compris et tente un ciseau qui termine sur la barre transversale. En fin de match, l'attaquant des Whitecaps Camilo Sanvezzo signe un doublé d'une frappe sortie de nulle part.

Il n'est pas rare de voir des choses spectaculaires en MLS : le magnifique but de Thierry Henry face à Chicago en est un exemple. On pourrait aussi parler du fameux but du Français Éric Hassli contre Seattle en 2011 (une volée croisée depuis l'angle de la surface), de Dominic Oduro dégustant une part de pizza après son but avec Colombus Crew contre Chicago Fire, ou encore de ce splendide ciseau marqué par Camilo Sanvezzo face aux Portland Timbers cette année. Un véritable parti pris, qui peut sembler un peu artificiel pour le Vieux continent.

Bon, faut être honnête. En MLS, une bonne part des spectateurs ne sont pas des initiés : de nombreuses campagnes sont mises en place pour faire connaître aux spectateurs de Montréal les joueurs de l'équipe de… Montréal. Ainsi, au dos de chaque billet apparaît le visage d'un joueur de l'Impact. Richard Legendre, un des cadres du club, ne le cache pas : *"Notre produit, c'est les joueurs et notre première mission c'est de les faire connaître."*

Seattle plus fort que Chelsea

La MLS est un championnat neuf (fondé en 1993) et le soccer doit se battre contre des sports culturellement ancrés dans la tradition nord-américaine. Le Canada vibre pour le hockey, les États-Unis pour le basket-ball, le baseball ou le football américain. Il s'agit donc, tout d'abord, de conquérir des spectateurs et potentiels supporters en construisant des clubs à leur image. Et, comme pour une start-up ambitieuse, la mayonnaise est en train de prendre pour la MLS. L'Impact Montréal n'a aucun mal à remplir son stade olympique, les Sounders de Seattle ont eu une affluence de 64 000 spectateurs pour le dernier Seattle-Los Angeles Galaxy et affichent une moyenne supérieure à celle de Chelsea en Premier League.Sans parler du Sporting Kansas City, qui joue tous ses matchs à guichets fermés.

Les résultats des États-Unis à la Coupe du Monde brésilienne en juin prochain influenceront évidemment l'attractivité de la MLS. Même si, coincés entre l'Allemagne, le Portugal et le Ghana, on voit mal les Yankees sortir de leur poule. En attendant, le soccer séduit la nouvelle génération. 75 % de ses spectateurs sont des jeunes entre 18 et 24 ans, un autre signe encourageant pour l'avenir de ce sport outre-Atlantique.

Les désirs d'expansion de la MLS avec le passage à 24 clubs d'ici 2020 et la création d'un derby new-yorkais (avec la remise sur pied de l'ancien Cosmos de New York) sont soutenus par la venue de grands joueurs européens, à l'instar de Thierry Henry, Alessandro Nesta, Obafemi Martins, Marco di Vaio ou David Beckham (ex-joueur des Galaxy de Los Angeles et désormais propriétaire du club de Miami). Sauf que pour l'heure, chaque équipe de MLS dispose d'un plafond salarial assez bas et ne peut posséder que deux joueurs n'entrant pas dans le décompte de ce plafond. La MLS grandit donc sagement mais sûrement.

Nous avons publié ici le papier d'Arthur Sitbon, après qu'il a répondu à notre "appel à candidature" dans le précédent numéro.

Arthur est un jeune homme dingue de foot et un brillant étudiant qui vient d'intégrer HEC Paris, après quelques mois passés au Canada.

VOUS AUSSI, DEVENEZ CORRESPONDANT POUR ONZE MONDIAL EN VOUS INSCRIVANT SUR : candidature@onzemondial.com

BUENOS AIRES
LE DERBY PERMANENT

Par **Thales Machado** - Photo **Panoramic**

À Buenos Aires, on trouve onze clubs de D1 dans un rayon de 60 km. Si on élargit à l'agglomération et aux divisions inférieures, ce sont 26 équipes qui évoluent dans et autour de la capitale argentine. Démêlage.

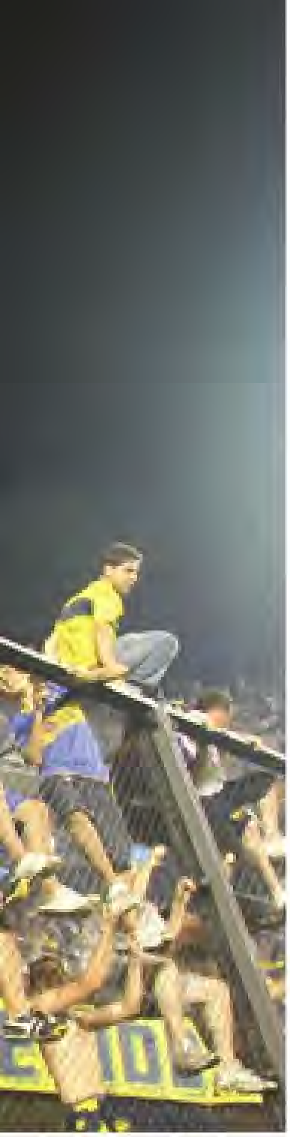
River Plate, Boca Juniors, San Lorenzo, Velez Sarsfield, Independiente, Racing Club, Argentinos Juniors, Almagro, Ferro Carril Oeste, Chacaritas Juniors, Defensores. Autant de clubs et de noms qui nous font replonger dans l'histoire du football. D'Alfredo di Stefano à Sergio Aguero en passant par Diego Maradona, on ne compte plus les champions qui se sont révélés sur les pelouses de Buenos Aires, une mégalopole de 13 millions d'habitants, la 16e plus grande agglomération du monde et la deuxième plus grande d'Amérique du Sud après São Paulo, au Brésil.

Arsenal, Estudiantes, Gimnasia y Esgrima, Lanús, Quilmes et Tigre sont aussi des équipes de l'élite argentine : elles se trouvent en dehors de la "Grande Buenos Aires" mais font partie de la province. En les ajoutant à River, Boca, San Lorenzo, Racing Club, All Boys et Argentinos Juniors, on totalise onze participants de première division dans un rayon d'à peine 60 km. Sur les 190 matchs du championnat, pas moins de 55, soit 30 %, sont des derbys. Pas étonnant que les stades soient pleins à craquer à chaque week-end. Imaginez un clasico toutes les trois semaines en France… D'ailleurs, le match entre River et Boca (le PSG et l'OM argentins) a été renommé "Superclasico" pour le différencier des autres.

Comment est née cette folle concentration ? *"C'est une conséquence directe de la répartition géographique de la population. C'est le portrait d'un pays qui s'est développé de manière centralisée"*, répond le journaliste brésilien Zambuzi, qui a voulu comprendre le football et les supporters de l'éternel rival. Il voyage chaque année chez le voisin sud-américain pour assister aux rencontres mais aussi pour observer la culture footballistique locale. Un Brésilien qui aime l'Argentine, oui, ça existe !

40 morts en 10 ans

Cette concentration est aussi liée au développement des communautés de quartier, qui exacerbent les fiertés locales. À Buenos Aires, les slips et les chaussettes suspendus aux balcons sont masqués par un drapeau de San Lorenzo ou un portrait géant de Juan Roman Riquelme.



Buenos Aires est une ville hypertrophiée, segmentée en quartiers, et chacun d'entre eux, grand ou petit, possède généralement son propre club.
"Cette urbanisation a créé une identification, une culture avec les particularités de chaque quartier. C'est un sentiment de proximité et d'appartenance, une fierté qui alimente le football. Il est également fréquent d'exercer d'autres activités à l'intérieur du club comme aller à la piscine, jouer au tennis, faire un barbecue ou bien même étudier. Beaucoup de clubs possèdent leur propre école pour les enfants du quartier", raconte Luciana, une journaliste argentine.
Ces rivalités donnent souvent lieu à des affrontements entre supporters. On compte 40 morts dans ces bastons lors des dix dernières années. En 2013, une rixe entre supporters de Boca (deux factions du fameux groupe d'ultras La 12) a fait un mort par coup de poignard.
L'ancien défenseur du RC Strasbourg et de Troyes, Luciano Zavagno, a bien connu les hinchas, les supporters argentins : *"Les hinchas sont propres à l'Argentine et particulièrement à Buenos Aires. Ce sont des supporters fidèles à leur club qui chantent, se mettent en scène et affichent fièrement leurs couleurs. C'est très folklorique même si cela peut vite déborder. "J'ai connu pas mal de pays mais je n'ai jamais vu quelque chose de similaire. Cette passion des hinchas contamine le stade et reflète la passion des Argentins pour leur équipe." "Ici, la vie est organisée autour du foot, approuve Luciana. Avec tous ces derbys, il y a des matchs intéressants tout le temps. Ça m'est arrivé d'aller voir trois matchs dans la même journée ! Pour un fan de football, c'est une vie de rêve."*

LES 11 CLUBS DE BUENOS AIRES

Boca vs River Plate & Racing vs Independiente : **une rivalité de voisins**

L'un des clubs les plus populaires du pays, Boca Juniors, porte le nom d'un quartier touristique et pittoresque de la capitale fédérale, La Boca. C'est de cette zone proche du port que sont d'ailleurs issus les deux plus grands clubs du pays, Boca Juniors et River Plate. La rivalité naturelle entre deux clubs proches géographiquement n'a cessé d'augmenter quand River a déménagé dans un quartier plus huppé. Les joueurs de River Plate sont d'ailleurs surnommés les Millionnaires, alors que Boca, le club de l'idole Maradona, fait vibrer les pauvres du sud de la ville. Son stade, nommé la Bombonera pour sa forme de boîte de bonbon, accueille des milliers de touristes chaque jour. Dans tout le quartier, on voit des maisons, des restaurants ou des magasins repeints en bleu et jaune.
Dans le "Grand Buenos Aires", Avellaneda est la plus petite ville à posséder deux vainqueurs de la Coupe intercontinentale : le Racing et l'Independiente, rivaux éternels qui cherchent à retrouver leur lustre d'antan. Le Racing lutte aujourd'hui pour sa survie en première division, tandis que l'Independiente, club le plus titré en Copa Libertadores, ronge son frein à l'étage inférieur. Autant dire que personne ne bombe le torse en ce moment sur l'avenue Bartolomeu Mitre, entre le stade El Cilindro (Racing) et le Libertadores da América (Independiente), séparés par deux pâtés de maison.
"La proximité accentue la rivalité et multiplie les derbys. Par exemple, Velez, Argentinos Jrs, Ferro Carril, All Boys sont des clubs très proches et ont tous cette rivalité les uns envers les autres" conclut Luciana.

J'IRAI DORMIR
DANS UNE FAVELA

Par notre correspondant au Brésil **Thales Machado** - Photo **Guido Argel**

Dormir dans une favela, c'est désormais possible. Avec Favela Experience, l'Américain Elliot Rosenberg vous propose de crécher au cœur des cités les plus dangereuses du monde. Mode d'emploi.

L'histoire débute à Beverly Hills. C'est dans cette richissime ville de Californie qu'est né Elliot Rosenberg, fondateur de Favela Experience. Dégoûté par le côté bling-bling de Los Angeles, le jeune Américain décide de prendre une année sabbatique pour découvrir le Brésil et Rio de Janeiro, une ville où luxe et misère se marchent sur les pieds à chaque coin de rue.

> " **Beaucoup me disent qu'ils se sentent plus en sécurité à l'intérieur de la favela que dans d'autres quartiers de la ville.** "

Habitué à voir passer les berlines de Tom Cruise et de Paris Hilton, Elliot ignore Copacabana, Ipanema ou Leblon et choisit… un bidonville. C'est dans la célèbre favela de Rocinha, la plus grande d'Amérique Latine, qu'il décide de vivre avec les 70 000 habitants de cette ville improvisée sur les hauteurs de la "cité merveilleuse". C'est au sein de cette ancienne plaque tournante du trafic d'armes et de drogue qu'Elliot a changé sa vie, ainsi que celle de beaucoup d'habitants de la communauté.

"Nous voulions offrir une expérience plus réelle et sincère aux visiteurs. Même dans la favela, le touriste qui venait ici était un explorateur et n'apportait rien de bon à la communauté. Nous, on aide les étrangers qui veulent vivre cette aventure et la communauté, en lui permettant de toucher un revenu supplémentaire avec ces loyers", raconte Elliot.

Le concept explose avec l'arrivée du Mondial. Elliot gère la location de chambres pour les touristes dans trois favelas de Rio de Janeiro. Rocinha, Vidigal et Chapéu Mangueira, attendent avec impatience la Coupe du Monde 2014 et ses supporters en short et en tongs…

Une solution face à l'afflux de touristes

L'Embratur (l'organisme brésilien du tourisme) estime que le nombre de touristes bondira de 38.5 % au Brésil durant l'événement. Au total, ce sont près de 3 millions de Brésiliens et 600 000 étrangers qui résideront à Rio durant les 31 jours de compétition.
Au total, entre les hôtels, les auberges de jeunesse, les motels et les appartements, Rio compte 34 200 unités de logement disponibles. Pour le Mondial, 5 000 unités vont être ajoutées. Mais ça ne suffira pas.

Avec un tel rapport offre/demande, l'inflation s'annonce donc gigantesque. Toujours d'après l'Embratur, le prix moyen d'une chambre d'hôtel à Rio - 138 euros - sera triplé pendant le Mondial. De bonnes affaires en perspective pour les commerçants locaux. Les prix des churrascarias[1] ne seront sans doute pas les mêmes au mois de juin.

Le gouvernement assure qu'il veillera aux excès. "*Nous avons mis au point une série d'actions pour surveiller les prix des lieux d'hébergement* ", affirme le ministre du Tourisme brésilien, Gastão Vieira

"Rester dans une favela est beaucoup moins cher, explique Elliot. Une auberge de jeunesse est une option plus abordable, mais un lit coûte quand même 95 euros. Ici dans la favela, pour le même prix vous aurez une chambre privée pour deux personnes."

Dans d'autres favelas, des initiatives similaires se développent, gérées par des Brésiliens ou des étrangers, de manière non officielle. Du coup, le gouvernement ne dispose d'aucun chiffre fiable. On sait juste que les touristes qui rêvent de boire une caïpirinha avec un Pablo Escobar repenti sont de plus en plus nombreux.

"La grande majorité des réservations que nous avons proviennent des Etats Unis. Les supporters veulent découvrir la Coupe du Monde et le Brésil, de façon plus authentique. Il y a aussi beaucoup de personnes d'Europe de l'Ouest et d'Australie. Il y a quelques Français mais très peu de Brésiliens d'autres villes. Même avec la pacification des favelas, les Brésiliens ont encore des préjugés sur ce type d'hébergement."

Dangereux ? Vous avez dit dangereux ?

Mais comment avoir confiance dans ces lieux surpeuplés longtemps contrôlés par les gangs et les trafiquants qui terrorisaient la ville dans les années 90, jusqu'à ce que le gouverneur de l'État de Rio, Sergio Cabral, ne décide d'envoyer l'armée ?

Eh bien parce que les favelas de la zone sud, la région la plus huppée de la ville, ont subi un processus de pacification de grande ampleur. Ce projet, malgré les nombreuses polémiques qu'il a engendrées, a donné de nouvelles perspectives aux habitants. Malgré quelques rares épisodes de violence, un étranger peut aujourd'hui séjourner tranquillement dans une favela de Rio.

"Beaucoup me disent qu'ils se sentent plus en sécurité à l'intérieur de la favela que dans d'autres quartiers de la ville. Ceux qui restent ici apprécient la culture locale, l'expérience et l'accueil de la population qui est très chaleureuse et amicale", explique Elliot, très fier.

Chez Elliot, les voisins vous réveilleront le matin en chantant l'hymne du Flamengo (le club le plus populaire de Rio). L'apéro débute à 10 heures (caïpirinha citron vert) et on allume le barbecue dans la foulée. Avec un peu de chance, de jolies cariocas vous proposeront peut-être de faire une sieste en écoutant le dernier tube de Gusttavo Lima. N'oubliez pas de vous brosser les dents car les Brésiliens abusent avec l'ail et les épices.

À 16 heures, c'est l'heure du match ! On se colle à 30 devant un écran 15 pouces chez le coiffeur Roberto. En n'oubliant pas d'avoir mis les bières au frais. Si le Fla l'emporte, il y a des chances pour que vous soyez entraîné dans un remake brésilien d'*À la queue leu leu* autour de la favela. Un moment inoubliable...

PLUS DE DÉTAILS SUR
WWW.FAVELAEXPERIENCE.COM

Louer des chambres dans des favelas à des touristes, Elliot ça le fait marrer.

[1]Restaurant à viande au Brésil.

UN FAUTEUIL POUR CINQ

Par **Romain Vinot** - Photo **Panoramic**

Ils sont jeunes, bourrés de talent et rêvent de danser la samba cet été. Griezmann, Lacazette, Thauvin, Cabella, Rivière : tous ont franchi un palier cette saison et frappent à la porte des Bleus. Mais sauf épidémie de ruptures de croisés, seul l'un d'entre eux voyagera en première classe pour Rio.

Antoine Griezmann
22 ans, Real Sociedad

On dit souvent que le plus important est d'être prophète en son pays. Pour Griezmann, fournisseur officiel d'orgasmes de San Mames, c'est tout le contraire. Le natif de Mâcon n'a jamais connu le haut niveau en France et s'en porte bien, merci pour lui. Plus que ses excellentes statistiques (1 but tous les deux matchs, 50 % de frappes cadrées), c'est sa maturité qui impressionne. Oubliées les virées nocturnes qui l'ont privé de Marseillaise pendant un an. Aujourd'hui, le numéro 7 de la Sociedad est un attaquant polyvalent comblé. À gauche, en pointe ou plus reculé, le meilleur buteur tricolore d'Europe cette saison allie technique, vitesse et précision. Bien plus en jambe qu'un Rémy ou qu'un Payet, ce pur gaucher pourrait être appelé par Deschamps dès l'amical face aux Pays-Bas le 5 mars.

VERDICT : 40 % DE CHANCES

Florian Thauvin
21 ans, Olympique de Marseille

Il y est arrivé. En six mois, Florian Thauvin a retourné une partie de l'opinion, passant du statut de paria du foot français à celui de pépite en devenir. Détesté dans le nord, adulé dans le sud, le champion du monde des moins de 20 ans ne laisse personne indifférent. La marque des grands. Si son regard bovin et sa coupe folklorique sont toujours moqués, c'est bien son talent qui fait parler. Dribbleur, puncheur et efficace devant le but, il est également doté d'une vision du jeu qui ferait du bien aux Bleus. Seulement, le Marseillais a la fâcheuse tendance à alterner performances de haut vol et prestations anonymes. Une irrégularité qu'il entend bien effacer avant cet été. En attendant de savoir s'il cassera des reins du côté du Maracanã, le Phocéen va continuer de scorer et de caviarder au Vélodrome.

VERDICT : 30 % DE CHANCES

Alexandre Lacazette
22 ans, Olympique Lyonnais

"Je pense que le sélectionneur a son groupe mais si vraiment j'explose tout, j'ai peut-être une chance." Comment le meilleur buteur français de Ligue 1 pourrait-il rater la Coupe du Monde ? Tout simplement en payant le prix de son irrégularité passée. Si aujourd'hui, Alexandre Lacazette claque but sur but pour ne rien regretter, il n'a pas toujours eu cette efficacité. Pendant trois ans, ce pur produit de la formation lyonnaise a traîné sa délocalisation sur l'aile droite comme un boulet. Sans broncher. Profitant du départ de Lisandro et des atermoiements autour du cas Gomis pour se replacer dans l'axe, il est aujourd'hui la clé de la réussite des Gones. Une fierté pour celui qui ne veut plus être considéré comme l'éternel espoir au potentiel gâché. Appelé par Deschamps pour une tournée ratée en Amérique du Sud l'été dernier, il peut légitimement espérer une place en soute.

VERDICT : 15 % DE CHANCES

Rémy Cabella
23 ans, Montpellier

Il a accepté de rester à Montpellier sans sourciller. En décidant d'aider son club en difficulté, Rémy Cabella a peut-être grillé sa dernière chance de passer l'été sur les plages dorées de Porto Alegre. Prouver au football français qu'il y a encore des joueurs qui ont des valeurs ou de la bonne volonté pourrait ne pas suffire à obtenir les faveurs du sélectionneur. Moins exposé médiatiquement que les autres prétendants, Cabella tient pourtant son équipe à bout de crête. Très à l'aise balle au pied, toujours percutant, il s'est également mué en renard des surfaces cette année. Une qualité nouvelle pour un joueur en constante progression. Tant qu'il y a des matchs, il y a de l'espoir et si Rémy participe activement à une folle remontée des Héraultais, il intégrera peut-être la grande famille des Bleus.

VERDICT : 10 % DE CHANCES

Emmanuel Rivière
23 ans, AS Monaco

Souviens-toi Pascal Chimbonda. En le sélectionnant pour le Mondial allemand en 2006, Raymond Domenech prouvait définitivement qu'en football, *impossible is nothing*. Une jurisprudence à laquelle Emmanuel Rivière s'accrochera jusqu'à cet été. Bien qu'il soit le meilleur buteur de la Principauté, "El Tigrito" n'a que peu de chances d'être intégré dans le groupe par DD. En pleine confiance, ce joueur d'instinct qui frappe à chaque opportunité sera probablement devancé par Gignac ou Gomis. Des profils similaires que Deschamps privilégiera pour leur parcours en A. Le Martiniquais a beau réaliser sa meilleure saison, il lui faudra un incroyable concours de circonstances pour vivre des soirées brésiliennes. À moins que Benzema et Giroud ne subissent le même sort que Falcao d'ici le mois de juin. Ce qu'on ne leur souhaite évidemment pas.

VERDICT : 5 % DE CHANCES

DEVENEZ CORRESPONDANT POUR ONZE MONDIAL

Ça commence comme une petite annonce pourrie qui promet de "*devenir célèbre en quelques minutes*". Sauf que, cette fois, la parole est tenue.

Onze Mondial recherche toujours pour son site Internet des blogueurs capables de nous envoyer leurs contenus exclusifs, afin d'alimenter notre espace Correspondants sur onzemondial.com. Chaque jour, vos articles, photos et vidéos seront mis en avant sur notre site et relayés au plus grand nombre via les réseaux sociaux. Alors, plutôt que de faire kifer en loucedé tes 3 potes, partage avec tous les lecteurs de *Onze Mondial* sur notre plateforme, ta verve, ton panache, ton insolence, ton expertise du foot et même, soyons ambitieux, tes scoops.

Concrètement, nous sommes notamment en quête de correspondants pour l'ensemble des clubs de la Ligue 1, les championnats majeurs européens (notamment l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne et l'Italie), l'AmSud (Brésil, Argentine...), le Maghreb, l'Afrique et l'Amérique du Nord. Tous les profils seront étudiés avec minutie par l'ensemble des journalistes de *Onze Mondial*.
Un conseil : si tu veux mettre toutes les chances de ton côté, joins à ta candidature un papier rédigé avec tes propres photos, ça pourrait nous mettre en appétit.

Tu coiffes des footeux dans ton salon ? ON PREND !

Notre but n'est donc pas de dénicher parmi vous un futur confrère, mais bien nos correspondants bénévoles (autrement dit, pas de pognon à gagner) capables d'apporter un contenu additionnel pour nos lecteurs. Il est donc essentiel que vos contenus présentent une véritable plus-value et un caractère exclusif. A ce propos, toutes les problématiques liées au ballon rond sont susceptibles de nous intéresser : t'es pote avec le jardinier du stade du Roudourou et tu veux nous parler de son quotidien ? On prend. Tu suis de près une équipe de foot féminin ? On est tous derrière toi. T'es agent, conseiller ou détecteur des talents de demain ? On veut tout savoir ! Tu coiffes des footeux connus dans le salon où tu bosses ? Tes photos et anecdotes seront les bienvenues chez nous.

Enfin, comme nous l'avons fait dans ce numéro avec le papier MLS*, deux pages seront réservées dans le prochain *Onze Mondial* à la publication d'un article rédigé par un de nos correspondants amateurs. Pour cela, tu sais maintenant ce qui te reste à faire. **Bonne chance.**

FAITES-NOUS PARVENIR VOTRE CANDIDATURE À L'ADRESSE :

candidature@onzemondial.com

*Page 174, le papier MLS a été rédigé depuis Montréal, par Arthur Sitbon, correspondant *Onze Mondial*

LA MLS VOIT GRAND

GRATUIT

20 minutes

VOTRE JOURNAL
SUR SMARTPHONE ET TABLETTES !

Téléchargez l'application
et profitez de **la lecture enrichie** (Vidéos, diaporamas)

Disponible dans l'App Store
DISPONIBLE SUR Google play

RECHERCHEZ "20 MINUTES LE JOURNAL" SUR L'APPSTORE OU GOOGLE PLAY

RENDEZ VOUS SUR ONZEMONDIAL.COM

POUR ÉLIRE LE

onze MONDIAL

D'OR

TOUTE L'ACTUALITÉ DU FOOTBALL EN DIRECT SUR ONZEMONDIAL.COM

TOUT EN DOUCEUR ET SANS ENGAGEMENT

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT À ONZE MONDIAL

6 NUMÉROS LIVRÉS À DOMICILE

4 N° PAR AN (4,90€ l'unité) & **2 HORS SÉRIE** (6,00€ l'unité)

7,50€ SEULEMENT

TOUS LES 3 MOIS

AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT 7,50€ TOUS LES 3 MOIS

(Offre réservée à la France métropolitaine et aux nouveaux abonnés)

Merci de retourner ce bulletin sous enveloppe avec votre RIB à: **ONZE MONDIAL - 123 RUE JULES GUESDE - CS 70029 - 92309 LEVALLOIS**

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER

(écrire en majuscule s.v.p)

NOM ____________________

PRENOM ____________________

ADRESSE ____________________

____

CODE POSTAL ____________________

VILLE ____________________

EMAIL* ____________________

ORGANISME CRÉANCIER:

PUBLIMEN - 11, rue Paul Lelong
75002 - Paris

N° ICS

FR12ZZ640382

ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER

(écrire en majuscule s.v.p)

ÉTABLISSEMENT ____________________

ADRESSE ____________________

____

CODE POSTAL ____________________

VILLE ____________________

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER

CODE BANQUE | CODE GUICHET

NUMÉRO DU COMPTE | CLÉ

DATE (jour / mois / année)

SIGNATURE OBLIGATOIRE ____________________

Offre valable jusqu'au 20/05/2014, réservé aux nouveaux abonnés (même nom + même adresse = même abonné) en France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.

L293

AUTHENTIK

© Luc Almon

188 · **INSTANTS AMATEURS**
194 · **AMATEUR STRORY /** BREIZH NEW YORK
196 · **CHRONIQUE /** FOOTENGO
197 · **D'UN MONDE À L'AUTRE /** BOURDIN, BENTALEB, DUPRÉ
200 · **ZONE ULTRAS /** MONACO
204 · **PORTFOLIO /** TERRE DE FOOT

INSTANTS
AMATEURS

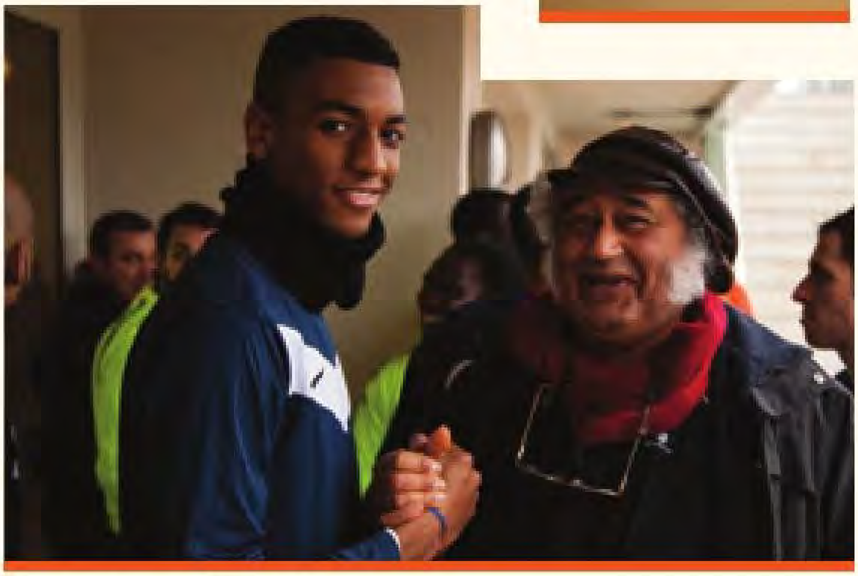
Photo **Luc Almon**

Paris La Chapelle, Neuilly-sur-Seine, Sancerre. Trois lieux, trois ambiances, trois décors radicalement différents. Du synthétique élimé du stade des Poissonniers, antre de l'équipe de la Goutte d'or, à l'irréprochable billard du stade Général Monclar où Neuilly évolue au pied des tours de la Défense, en passant par le bucolique stade municipal de Sancerre dominé par la ville, *Onze Mondial* vous propose une plongée en images dans le foot amateur. Un foot dans lequel vous vous reconnaîtrez forcément. Car c'est aussi le vôtre.

PARIS 18^{e}

Malgré le froid hivernal qui pique, la bonne humeur et l'esprit chambreur règnent sur le stade des Poissonniers, lieu d'entraînement de l'équipe de la Goutte d'Or, qui évolue en 3^{e} division de district.

Allianz



NEUILLY-SUR-SEINE

Avec les tours de la Défense en arrière-plan, sur la très chic île de la Jatte, l'Olympique de Neuilly B (2e division de district) accueille son voisin et rival de l'ES Nanterre B sur une pelouse synthétique dernière génération. Le club de la ville de Nicolas Sarkozy a fait parler de lui en 2013, lorsque Xavi et surtout Lionel Messi étaient venus rendre une petite visite aux jeunes du club, avant de s'illustrer en atteignant le 8e tour de la Coupe de France en décembre dernier.

SANCERRE

Pelouse bosselée, ciel bas et vue imprenable sur la ville de Sancerre, perchée sur son promontoire : le décor champêtre du stade municipal est le théâtre d'affrontements rugueux lors de ce derby face au FC Saint-Doulchard (Coupe du Cher).

SI VOUS AUSSI VOUS SOUHAITEZ METTRE VOTRE CLUB EN LUMIÈRE, ENVOYEZ VOS CLICHÉS À : **contact@onzemondial.com**

NEW YORK ATTISE LES BREIZH

Par **Pierre Prigent, à New York** - Photo **Panoramic, DR**

Wall Street, Central Park, Times Square, Broadway… et la Bretagne ! A New York, une horde d'irréductibles s'attache à faire vivre l'identité bretonne par le football. Même si le Stade brestois, partenaire indispensable, risque fort de lâcher l'affaire, l'association BZH NY n'est pas près de rendre les armes. Plongée décalée au cœur de la Grosse pomme.

Ils ont des chapeaux ronds et les pieds carrés, pour la plupart. Mais les Bretons de New York s'en foutent : ils taquinent le ballon pour hisser haut le *Gwenn ha Du*, le légendaire drapeau aux hermines. Qu'on soit de Brest, de Rennes, de Lorient ou de Guingamp, si on vient vivre à Big Apple, on n'échappe pas longtemps à BZH New York. Créée en 2007, l'association multiculturelle y a intégré une section foot dès 2009, juste pour le plaisir et l'envie de représenter la Bretagne au coeur d'une petite ligue foot au niveau insignifiant. Son président, Charles Kergaravat, est né aux Etats-Unis, de parents bretons. Agé de 37 ans, il donne ainsi indifféremment et avec la même facilité du "*Yer Mat*" ("à la tienne" en breton) que du "*That's amazing !*"

"Dans ma famille, j'avais l'impression que tout ce qui était breton faisait honte. Pour réussir dans la vie, il fallait aller en ville, délaisser les vieilles traditions et ne pas parler breton. Moi, je me suis dit que c'était dommage de penser de cette façon, que ma culture n'était pas si mal et que c'était cool de la partager." On ne contredira pas l'Abraracourcix de Manhattan. Mais attention : un Breton reste un Breton. Ce n'est pas une petite pluie ou un grand froid qui l'aplatira comme une crêpe ! La preuve avec ce match entre le Stade brestois NY et NY NY (oui, ça fait beaucoup de NY). C'est par -4°C (environ -80°C ressentis) que les joyeux druides entrent sur le terrain en plein cœur de Chinatown, au sud de l'île. C'est folklo : des buts de handball sur un terrain de 30 mètres par 15, à sept contre sept - quand tout le monde est là - et des grillages plantés à un mètre de la touche. Et pas bien hauts, les grillages… Du coup, les ballons meurent régulièrement sur la route. Ou finissent directement dans les étals de fruits, poissons et autres paquets de chips goût crevette qui jonchent les trottoirs de Bowery, centre névralgique de la communauté chinoise.

> **"T'es pas Breton, mais tu joues avec nous"**

"Au départ, les gens me disaient que monter le club avec 50% de Bretons serait impossible, se rappelle Charles. Finalement, plus de 60 joueurs sont passés chez nous. Et sur nos 620 ou 630 matchs, 60 % ont été joués par des mecs d'origine bretonne. Le reste, ce sont des gens venus d'ailleurs, des Sénégalais, des Blacks américains…"

Cet ailleurs, c'est surtout lorsqu'il pèle. Quand l'hiver approche et que la neige blanchit Times Square, ouvrir les frontières devient alors une nécessité absolue. Car l'effectif "pur produit de Bretagne" se rétracte alors comme une huître.

Pierre-Alexandre se pointe quelques minutes avant le match. Une arrivée qui réjouit Julien, à la fois pâtissier, trésorier de l'association et entraîneur-joueur. Le nouveau venu se présente : *"Je suis un pote de François, il m'a dit qu'il manquait des joueurs. Je ne suis pas breton, mais bon…"* L'un des symboles de l'équipe n'est autre que Stan, un rasta ricain. *"Ils m'ont dit "Viens là mon ami, tu n'es pas breton mais tu joues avec nous"* glisse-t-il en français dans le texte, avant de reprendre dans sa langue maternelle : *"C'est une question de club ! Lionel Messi n'est pas de Barcelone, à ce que je sache. Bon, je ne suis pas Lionel Messi* (rire). *"* On s'en est rendu compte face à NY NY, défaite 11-5 à la clé.

Le Stade brestois NY ne sait pas ce qu'il va devenir. S'il se nomme ainsi, c'est parce que le "vrai" Stade Brestois le sponsorise et le subventionne (après un premier partenariat avec Lorient de 2009 à 2011). Les maillots sont ceux du SB29, portant la mention "Stade Brestois New York" dans le dos.

Mais la descente en Ligue 2 du sponsor unique a asséné un sacré coup de biniou à l'association côté finances. Charles le regrette et craint le pire : *"Les droits d'inscription pour jouer dans notre ligue sont super chers, près de 7 000 dollars par an. On ne demande pas au Stade Brestois de tout payer, mais au moins la moitié. On attend de voir.* "Voir si les vents du large continueront à souffler la breton touch au pays de l'Oncle Sam.

PSG à New York
a kind of magic

Au pied de l'Empire State Building, le Legends Bar est un ovni à New York. Une grande pièce remplie d'écrans est dédiée au soccer, et Paris fait le spectacle. Le PSG Club New York – sur le drapeau, la Tour Eiffel est délocalisée à Manhattan – a été créé en 2006 par Pierre, toujours en transe avec son mégaphone ! Les membres du pub ne loupent jamais un match du PSG. Ça insulte l'arbitre comme chez nous et ça picole à moindre frais grâce à un deal avec le proprio irlandais du bar.

Quasiment tous les membres sont des Français expatriés, âgés de 20 à 30 ans. *"Lors du dernier PSG-OM, c'était énorme ! Un mec a rigolé au carton rouge de Thiago Motta, tout le monde s'est retourné et il a pris cher."* Dans le respect de l'intégrité physique, bien sûr. Mais on voit l'esprit. Timothée se demande s'il ira le week-end prochain au… Parc. Un lapsus qui en dit long sur l'ambiance : *"Ben quoi, ce bar new-yorkais est devenu mon Parc."* Nasser al-Khelaifi, qui rêve d'un PSG à l'échelle mondiale, a déjà ici d'excellents VRP de son club.

Sponsorisés par le supermarché Casino de Manhattan. La classe…

Footengo.fr

L'amour du maillot, notion d'un autre temps

Par **J.L.B** - Photo **Panoramic**

C'est peut-être une affaire de génération. Mais lorsqu'aujourd'hui vous interrogez les entraîneurs qui peuplent le foot amateur de notre pays, quelque soit le niveau - de la première série de district au CFA - et s'ils ne sont pas eux-mêmes contaminés par l'air du temps, tous ou presque vous diront qu'ils ont bien du mal avec les nouveaux codes de leurs joueurs. Tous ou presque vous diront qu'ils peinent à s'appuyer sur des joueurs de club, des vrais, de ceux qu'ils étaient eux, il y a vingt ou trente ans, lorsqu'il s'agissait de défendre les couleurs d'un maillot contre vents et marées… et au-delà d'un simple CDD.

Il n'est en effet pas rare aujourd'hui de trouver, chez des ados, des profils de carrière à faire pâlir Xavier Gravelaine, qui aura pourtant porté dix-huit maillots différents entre 1991 et 2004. Un record chez les pros qui ne tiendra pas longtemps chez les amateurs si les joueurs continuent de changer de casaque pour un oui ou pour un non, si leurs dirigeants acceptent les surenchères et si les parents s'entêtent à ressusciter les rêves enfouis de leur jeunesse en trimballant leur progéniture de club en club, à la recherche d'un improbable destin.

Miroir d'une société qui ne fait plus que zapper et consommer, on savait le football professionnel - celui des stars et des paillettes - depuis longtemps gangrené par l'affairisme et les intérêts individuels. Bon an mal an, nous en avions fait notre affaire en mettant ça sur le compte d'agents peu scrupuleux et de mercatos à rallonge. Mais on était loin de se douter que cette lave incandescente avait coulé jusqu'au plus profond de notre football des villes et des champs.

Au hasard d'un portrait d'un jeune U17 de la région parisienne, effectué sur un des sites Footengo, nous avons ainsi pris conscience de l'ampleur du phénomène. À 16 ans et demi, ce milieu de terrain prometteur a déjà changé six fois de club. Depuis ses 7 ans et sa première paire de crampons, chaque obstacle le pousse à bifurquer. Plus grave, ce sont deux éducateurs, eux-mêmes à la recherche d'une hypothétique reconnaissance, qui l'incitent à bouger. Sans lien, sans attache, sans fil conducteur, cet attelage ne le sait pas encore mais il passe à côté de la richesse du football amateur, ce qui en constitue la quintessence : sa dimension éducative.

En faisant croire à ce jeune joueur que l'herbe est toujours plus verte ailleurs, ces éducateurs qui ne méritent pas leur nom, ne se comportent pas autrement que ces agents en quête de profit qui saucissonnent la carrière de leur joueur en espérant, un jour, décrocher le jackpot. Le problème, c'est que lorsque ce U17 arrivera en senior, il reproduira les mêmes schémas et voguera de club en club sans se rendre compte que sa quête est aussi vaine et dérisoire que les primes de victoires après lesquelles il court. Accentuée par le retour toujours douloureux des rejetés du professionnalisme, ceux qui n'ont pas passé le cap et n'ont pas d'autres choix que de courir le cachet, l'atmosphère de nos clubs amateurs se transforme petit à petit. C'est l'amour du maillot qui disparaît.

LE RÊVE EST PERMIS

Par **Zahir Oussadi** & **Ianis Périac** - Photo **DR, VAFC** & **Panoramic**

C'est l'histoire de trois garçons à la croisée des chemins. Stagiaire pro au Paris Saint-Germain, Pierre Bourdin découvre l'écart qui le sépare du monde pro. Anthony Dupré attend de signer son premier contrat professionnel à Valenciennes. Nabil Bentaleb, lui, vient de franchir le cap en débutant en Premier League avec Tottenham. Ils nous racontent la façon dont ils gèrent ce passage "d'un monde à l'autre".

PIERRE BOURDIN *(Paris-SG)*

"Il y aura peu d'élus"

"Paris, c'est mon club de cœur, j'ai toujours rêvé de passer pro ici. Je me souviens de l'époque Ronaldinho, Sorin, Pauleta et de l'ambiance au stade. C'était incroyable. Je suis né à Vincennes, j'ai grandi à Noisy-le-Sec et je jouais aux Lilas. À 10 ans, j'ai eu mes premiers contacts avec le PSG. C'était trop tôt. Je suis resté dans mon club mais ça se passait mal. Au bout de quelques mois, on a accepté la proposition du PSG. Durant six mois, j'ai multiplié les tests, les tournois et les matchs. Trois fois par semaine, j'effectuais le trajet Noisy/St-Germain-en-Laye avec mon père. Ce n'était pas facile, il fallait faire des sacrifices, rattraper ses devoirs tard le soir. En juin 2005, Paris m'a finalement intégré en préformation et je suis passé par toutes les catégories de jeunes jusqu'en CFA. Forcément, tu appréhendes le fait de te retrouver au milieu d'Ibrahimovic, Thiago Silva ou Thiago Motta, puis tu t'adaptes et finalement, tu ne te sens pas ridicule. En plus, les gars sont tous sympas. Camara parle beaucoup aux jeunes. Maxwell aussi. Il m'a conseillé à plusieurs reprises sur mon placement et comment gérer certaines situations. Ça fait plaisir.

Date butoir

On s'inspire de la réussite de Mamadou Sakho et Adrien Rabiot. Ils nous ont montré la voie à suivre même s'il y aura peu d'élus. Paris forme beaucoup de garçons, mais la majorité se montre ailleurs. Mon contrat de stagiaire pro finit en juin. Le 30 avril au plus tard, le PSG m'annoncera s'il me conserve ou non. Devoir quitter le club après avoir fait toutes mes gammes, ce serait difficile à avaler. Mais c'est la vie. J'ai vu les dégâts sur la génération précédente. Plusieurs ont galéré pour trouver un club. Pour ma part, je privilégierai le projet sportif, en France si possible. Faire un coup financier et disparaître du circuit, ça ne m'intéresse pas. Je mets toutes les chances de mon côté. Je bosse dur au club et en dehors avec un coach privé. Ça passe ou ça casse. Lors des cinq prochains mois, je dois être performant, car il y aura des émissaires. J'ai des atouts : un bon pied gauche, une relance propre, une polyvalence entre défenseur central et arrière gauche, de bonnes cuisses pour répondre au combat physique. Ça va être compliqué de jouer et de percer chez les pros mais je donnerai tout. Pour ne rien regretter."

NABIL BENTALEB *(Tottenham)*

"J'ai envoyé des CV à toutes les équipes de Ligue 1"

Nabil, raconte-nous un peu ton parcours…
J'ai commencé le football à l'âge de 4 ans au pied de mon immeuble. Ma première licence, je l'ai prise à 7 ans, à l'AJS Wazemmes, un club de quartier. À 11 ans, le LOSC m'a repéré lors d'un tournoi en salle. Mais après quatre ans, ils ont informé mes parents qu'ils avaient décidé de ne pas me conserver, car je n'étais pas assez développé physiquement. Je suis ensuite passé par Mouscron, Dunkerque, Birmingham, pour finalement atterrir à Tottenham.

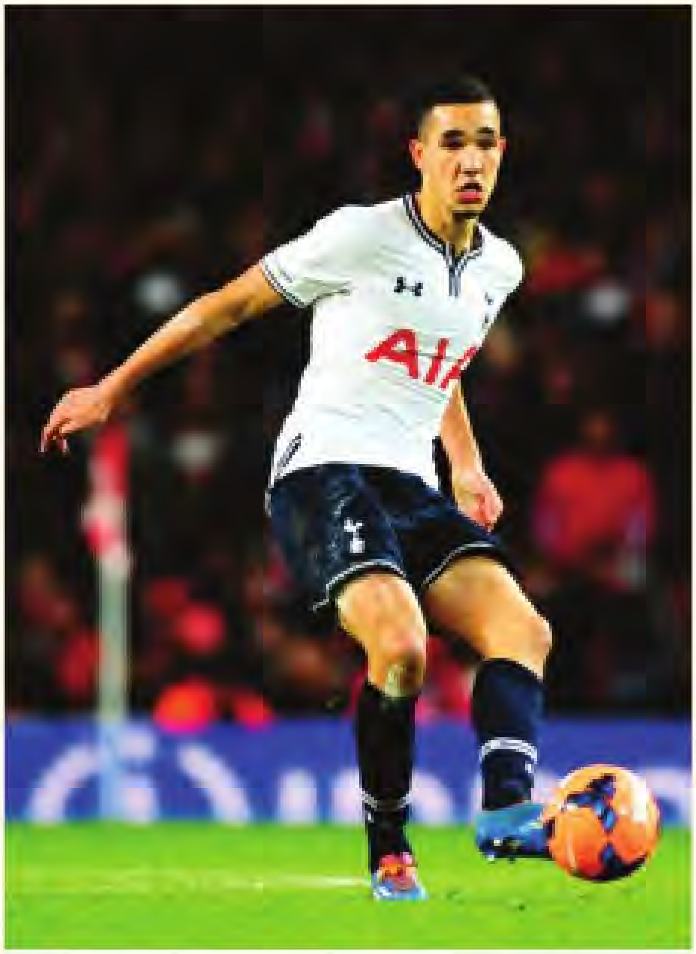
Quel souvenir conserves-tu de tes expériences en France ?
J'en garde un goût amer. Quand Lille m'a lâché, j'ai pris un coup au moral. J'ai alors envoyé des CV à toutes les équipes de Ligue 1. Elles ne m'ont même pas répondu hormis Marseille, qui m'a expliqué ne pas recruter de joueurs sur CV. J'avais la rage. Être ignoré, ça fait mal.

Pourquoi n'es-tu pas resté en Belgique ?
En raison du dépôt de bilan de Mouscron. Là-bas, tout se passait bien avec l'équipe des moins de 17 ans et l'entraîneur de la première prévoyait même de m'intégrer au groupe professionnel. Et puis il y a eu ce coup du sort. Le club a été rétrogradé de cinq divisions et j'ai dû trouver un nouveau club. Je suis parti à Dunkerque, mais ça ne se passait pas terrible. J'ai alors décidé de tenter ma chance en Angleterre.

Comment as-tu atterri là-bas ?
C'est mon agent qui m'y a emmené pour effectuer un essai à Birmingham. Ça s'est fait à une vitesse… Il m'en a parlé le dimanche, et le lundi, je montais dans le train. Étant mineur, je ne possédais même pas d'autorisation de quitter le territoire. Mon cousin s'est rendu en urgence à la mairie pour récupérer le papier. Ensuite, le club tardait à répondre. J'ai effectué un test d'une dizaine de jours avec Tottenham. Il a été concluant. Les dirigeants m'ont alors suggéré de rentrer en France pour profiter d'un mois de vacances et de revenir frais.

Il y a deux mois, tu évoluais encore avec la réserve. Aujourd'hui, tu joues en Premier League…
Forcément, le regard des gens a changé. Avant, j'étais le petit jeune et maintenant, je suis un joueur supplémentaire à la disposition de l'entraîneur. Mais je n'ai pas pris la grosse tête. Je suis toujours le premier arrivé à l'entraînement et le dernier parti. Je suis issu d'une famille où l'on sait ce que veut dire le mot valeur. Mes parents insistent beaucoup sur le respect, la politesse et le travail. Ça ne changera pas malgré cette petite reconnaissance.

La France, l'Algérie et l'Angleterre te courtisent. Tu vas choisir qui ?
Cet intérêt me flatte, surtout à mon jeune âge, mais je n'ai rien décidé. Je prends mon temps. Je dois d'abord m'imposer à Tottenham pour devenir légitime en sélection.



ANTHONY DUPRÉ *(Valenciennes)*

"Le travail paye toujours"

Un coin d'herbe, un ballon en mousse et quelques potes. Comme beaucoup, Anthony Dupré a commencé le foot dans son jardin – pour faire comme papa – et éviter de regarder *Les Frères Scott* trop longtemps avec sa sœur. Comme tout le monde, il était attaquant et rêvait de pralines par paquets de douze. Pourtant, avec sa grande carcasse et l'image d'un père gardien, il a très vite compris que son avenir se trouvait entre deux poteaux, avec un maillot jaune poussin sur le dos et un pantalon rembourré sur les fesses.

Depuis, il avance à coups de défis : prendre moins de 10 buts sur une séance de frappes, ne pas se faire enfumer par les trajectoires évolutives du ballon orange, progresser encore et toujours. À 19 piges, celui que son père appelle "l'Allemand" pour ses crimes capillaires participe enfin aux entraînements de l'équipe première de Valenciennes et signera peut-être son premier contrat pro en avril prochain. Un rêve ou l'étape la plus dure qu'il ait eu à franchir jusque-là, c'est selon. *"La plus facile du reste de ma carrière aussi, puisque maintenant, il faudra jouer, s'imposer, performer, le plus longtemps possible et au meilleur niveau, dit-il. Sky is the limit."* Jeune et ambitieux comme Rim'K, il veut devenir le prince de la ville et sait où est planquée la couronne. *"Il n'y a pas de réussite facile ni d'échec définitif. Le travail paye toujours."* Pour s'en souvenir, il se l'est tatoué sur le bras droit. Juste au-dessus d'une seconde phrase qui parle de succès, de confiance en soi, de travail encore, et de réussite, toujours. Une obsession ? C'est vrai, mais de celles qui font pousser de la fonte et se lever tôt le matin. Alors Anthony l'assume, la cultive même.

En dehors du foot, ce grand fan de Neuer et Lloris écoute Rohff, fait du shopping à Bruxelles ou Paris, casse sa manette quand il perd à *Fifa* et fait des siestes. Beaucoup de siestes. Pour se reposer, soigner son hygiène de vie et être prêt le jour où l'on fera appel à lui. Car au fond, il n'y a qu'une chose qui l'intéresse vraiment : devenir un mur, mais avec plein de logos sur le maillot.

ITINÉRAIRE D'UN VOYAGE PRINCIER

Par Romain Vinot - Photo Romain Vinot, Panoramic

OUI, il existe des supporters de l'AS Monaco. Des vrais. Des mecs qui se lèvent tôt et sont prêts à s'infuser des dizaines d'heures de bus pour se faire entendre, à domicile comme à l'extérieur. Eux, ce sont les membres du Munegu Burgundy, l'antenne bourguignonne du Club des Supporters de Monaco. Des fans blasés d'être critiqués pour leur soi-disant manque de ferveur et qui ont accepté de m'emmener dans leurs bagages, à l'occasion du match face à l'OM, le 26 janvier dernier. Récit d'un voyage en rouge et blanc.

Prendre un train Paris-Dijon un dimanche matin à huit heures, c'est un peu comme un Sochaux-Ajaccio. Ça pique les yeux et ça fait mal au crâne. Frais comme un gardon bien cuit, je débarque dans la cité de la moutarde avec des envies de Louis II. Bien mal m'en a pris. Je sais ce qui m'attend. Une place, voire un coffre de minibus et un voyage de huit heures vers la Principauté. Je vibre. Au figuré d'abord. Au sens propre ensuite quand Boris, le vice-président de l'association Munegu Burgundy, m'appelle. Mon carrosse m'attend à la sortie de la gare. Le road trip peut commencer. La main sur le cœur et le cœur sur la main, mon chauffeur s'excuse. Il est arrivé en retard, la faute à un petit problème d'organisation. Comment lui en vouloir alors qu'il m'accepte dans son crew ? À 10h, ils sont déjà six à bord. Je m'installe aux avant-postes en les remerciant de m'avoir ouvert la porte de leur monde. Parce qu'intégrer un groupe de supporters de l'ASM relève du parcours du combattant. Malgré mon insistance, je n'ai pas réussi à convaincre les Ultras 94' de me laisser faire un reportage. *"Les Ultras, c'est un groupe particulier. Ils ne veulent plus de journalistes en tribune"*, me confie Boris. Un poil parano, les rois du pogo ? *"Il faut les comprendre, à chaque fois qu'un journaliste est venu pour faire un article, il nous a sabrés. Pourtant, ils pogotent et chantent fort tout au long du match, comme les autres groupes ultras."* Un ras-le-bol des articles chambreurs qui aurait pu transformer ce récit en envie inassouvie. Heureusement, le refus des Ultras n'a pas franchi la porte du bureau de Jean-Paul Chaude. Le président du CSM, club officiel des supporters Rouge et Blanc, nous a donné l'autorisation de réaliser notre immersion avec l'antenne basée à Dijon.

> **"On dépense notre salaire, on donne tout pour cette équipe"**

Cette section, composée d'une trentaine de membres encartés, a vu le jour en mars 2012. Elle effectue des déplacements par groupe de neuf, histoire de rentabiliser la location du Trafic. Une organisation millimétrée floquée Boris et Tommy. Le créateur et président du Munegu Burgundy a pris le van en marche à Lyon accompagné d'Avedik, sur les coups de midi. Pas le temps de s'attarder, on repart aussi sec. Un amour de l'écusson qui peut vite prendre des airs de gouffre financier. *"On fait quasiment tous les déplacements et quand on se trompe dans le calcul, on met de notre poche. Pour ce match, c'est 90 euros par personne tout compris."* Du péage majoré à la place vacante dans le bus, les bugs financiers sont légion :

"On dépense notre salaire, on donne tout pour cette équipe". Et elle leur rend bien. Enfin presque. Cette saison, l'ASM, deuxième de Ligue 1, a changé de dimension, mais aussi de mentalité. *"Les joueurs ne viennent plus vraiment saluer la tribune. Ça nous fout les boules. L'année dernière, en Ligue 2, on allait à l'aéroport après le match et on pouvait discuter avec eux, tranquille. C'est fini tout ça"*.

Des ambitions mais peu de moyens

13 heures. Une aire d'autoroute quasi déserte sert de salle à manger pour les uns, d'atelier déco pour les autres. Écharpes du club sur le pare-brise, affiches de la section sur les vitres arrières, le véhicule est paré pour dévaler les 450 derniers kilomètres qui nous séparent de la Mecque. Les haut-parleurs du Trafic crachent le best of des chants à la gloire de l'ASM : *"On ne vous lâchera jamais et toujours on chantera, les Rouge et Blanc allez"*. Plus qu'un refrain, une ambition. Pour la section Bourgogne, elle passera par la réalisation d'un projet audacieux. *"On aimerait faire grandir l'association. On s'est fait connaître par les réseaux sociaux et maintenant on veut trouver des sponsors pour organiser des évènements et pour acheter un véhicule d'occasion"*. Une évolution et une indépendance qui ont un prix : 8 000 €. Compliqué quand vous ne tirez aucun bénéfice financier de vos voyages. Ces déplacements, ces expéditions, les deux compères aiment les raconter. Des erreurs d'itinéraire, des mecs torchés et des problèmes mécaniques à la pelle. *"Le déplacement le plus flippant, c'était Sochaux. On s'est trompé de route et on a fini dans un cul de sac. En faisant demi-tour, on aperçoit une vingtaine de types cagoulés avec des battes de base-ball qui nous barrent la route. On s'est dit que c'était fini pour nous. En fait, ils cherchaient les ultras monégasques, ils voulaient les défoncer pour une histoire de bâche volée. Ils ont fini par nous laisser filer. Ça fait des trucs à raconter !"* Soudain, un flash. Pas celui de la mémoire, non, celui du radar que Boris n'a pas vu. Et 90 € de plus dans la case *"dépenses"*. Pas de quoi entamer la bonne humeur du chauffeur, qui continue de klaxonner tout ce qui arbore un 06, un 13 ou un joli sourire. *"On aime bien chambrer les Niçois et les Marseillais, surtout cette année avec notre effectif."* Une équipe et les moyens qui vont avec. *"Que le repreneur soit Russe et qu'il ait de l'argent, ce n'est pas un problème. Au contraire, ça résout même les contentieux financiers qu'on a eus avec la Ligue. Cette histoire de siège social, ça n'intéressait personne quand on était au fin fond de la Ligue 2..."*

" À chaque fois qu'un journaliste est venu pour faire un article, il nous a sabrés ! "

Pause gastronomique à l'arrière du Trafic.

Foot, tifos et Falcao

Parler politique économique dans le coffre d'un minibus, ça n'a pas de prix, mais ça fait mal au dos. Depuis 15 heures et un dernier arrêt à Salon-de-Provence, nous sommes 12 pour 9 places. Tommy, Avedik et moi, sans banquette. À la bonne franquette. On approche de Monaco, l'euphorie grandit et les voix, plus que les esprits, s'échauffent. Jusque-là, l'ambiance était plutôt calme. *"C'est aussi ça d'avoir des nouvelles personnes dans le groupe. Pour certains, c'est le premier déplacement et peut être qu'ils n'osent pas trop."* Au bout de la rue : Louis II. Il est 17h30 et notre aller se termine dans les entrailles du parking princier. *"Tu comprendras au retour"*, me lance Tommy. J'acquiesce et je suis mes hôtes à l'intérieur du stade où nous avons rendez-vous avec d'autres groupes dans le bureau du CSM. Entre deux pastis, on parle foot, tifos et Falcao. Ici, plus de Bourgogne, de Bretagne ou de Nord qui tiennent. Nous sommes tous des Monégasques. De cœur plus que de passeport. Mais peu importe.

19 heures. J'entre dans le stade et je m'installe. Tommy, Boris et mes autres compagnons de route alignent les poignées de main pendant que les tribunes se remplissent doucement. Les premiers chants descendent des travées et les visiteurs se font insulter, comme dans n'importe quel stade de Ligue 1. Certains sièges restent vacants, tradition oblige à Louis II. *"C'est vrai qu'il y a toujours des places vides mais jamais dans notre tribune"* insiste Tommy. Le tifo prévu par les ultras à l'entrée des joueurs lui donne raison. *"Ils savent mettre l'ambiance, ce sont des purs et durs. Ça change des footix opportunistes qui soutiennent les Rouge et Blanc depuis le rachat."* Contrairement à ce qui s'est dit après coup dans certains résumés télé, les supporters de l'ASM ont fait plus de bruit que les 2 000 visiteurs phocéens. Surtout sur les deux buts, signés Germain et Rivière. *"On est content pour Valère, c'est un bon gars et il a été très important la saison dernière."* Un mec bien qui a pris le temps de venir saluer la tribune et de lancer son maillot. Le Graal n'a pas atterri dans les mains du Munegu Burgundy, mais les Monégasques l'ont emporté 2-0 et c'est bien là l'essentiel.

"Comme un ouragan, sur le championnat, Monaco va déferler…"

Une rencontre laisse place à une autre. Celle des joueurs et des supporters dans le parking P2 de Louis II. "*Voilà pourquoi on s'est garé ici. On aime bien venir prendre des photos avec les joueurs.*" Ce soir-là, Rivière, Toulalan, Ranieri et même Deschamps se sont prêtés au jeu. Des souvenirs, des sourires et un cliché de groupe pour immortaliser la belle soirée. De quoi oublier qu'il faut désormais repartir vers Dijon via Avignon et Lyon. "*C'est jamais que 7h30 de route... Quand on est allé à Guingamp, c'était 12 heures ! Mais ça valait le coup.*" Boris, Tommy et les autres ne reculeront devant rien pour casser les préjugés et prouver à la France entière que l'AS Monaco peut enfin compter sur des supporters. Des vrais.

Avedik, supporter modèle

Il a 36 ans et connaît Louis II comme sa poche. Pourtant, quand Avedik pénètre dans l'enceinte monégasque, c'est toujours avec des yeux d'enfants. Comme beaucoup, il a chopé le virus très jeune, à 9 ans. "*La passion qu'on a pour un club, ça ne s'explique pas. On vibre d'abord devant sa télé, on tombe amoureux d'un joueur, d'un maillot et ça ne vous lâche jamais.*" Ce restaurateur lyonnais a été repéré par Boris lors du match Chasselay-Monaco à Gerland. "*On n'avait pas de mégaphone et avec sa grosse voix, il a réussi à faire chanter toute la tribune. Après, il a suffi de sympathiser.*" Avedik, qui se déplaçait toujours par ses propres moyens, comme à Gelsenkirchen pour la finale de Ligue des Champions, fera désormais le voyage en minibus. Un ticket pour une bonne ambiance et des économies. Ou pas : "*Je vais pouvoir dépenser plus dans la boutique du club. J'augmente ma collection de maillots et de goodies à chaque fois que je viens à Monaco.*"

Claudio, c'est un mec comme ça !

JEAN-PAUL CHAUDE, PRÉSIDENT DU CSM
"On nous la met une fois, deux fois, pas trois !"

Comment fonctionne le Club des Supporters de Monaco ?
Monaco, ce n'est pas très grand mais il y a des supporters partout en France. Niveau affluence, nos chiffres à l'extérieur sont excellents. Nous avons des antennes plus ou moins actives et on se coordonne pour réunir un maximum de fans à chaque déplacement. Le groupe Munegu Burgundy est un de ceux qui bougent le plus.

Qu'est-ce qui a changé pour le CSM depuis l'arrivée des investisseurs ?
Depuis que les Russes sont là, tout est plus facile, surtout financièrement. Par exemple, on n'a pas eu besoin de négocier pendant des mois pour pouvoir installer une nouvelle sono dans le stade. Ils organisent des évènements aussi pour nous. Je me rappelle du dîner de fin d'année entre joueurs, supporters et dirigeants, c'était grandiose.

Pourquoi cette méfiance vis-à-vis des journalistes ?
Le problème, c'est qu'ils partent avec des a priori négatifs sur nous. C'est toujours les mêmes articles, c'est ironique. Alors du coup on s'est dit : *"On nous la met une fois, deux fois, pas trois !"*
On a accepté pour toi parce que tu nous laisses la parole. Ça fait du bien.

TERRE DE FOOT

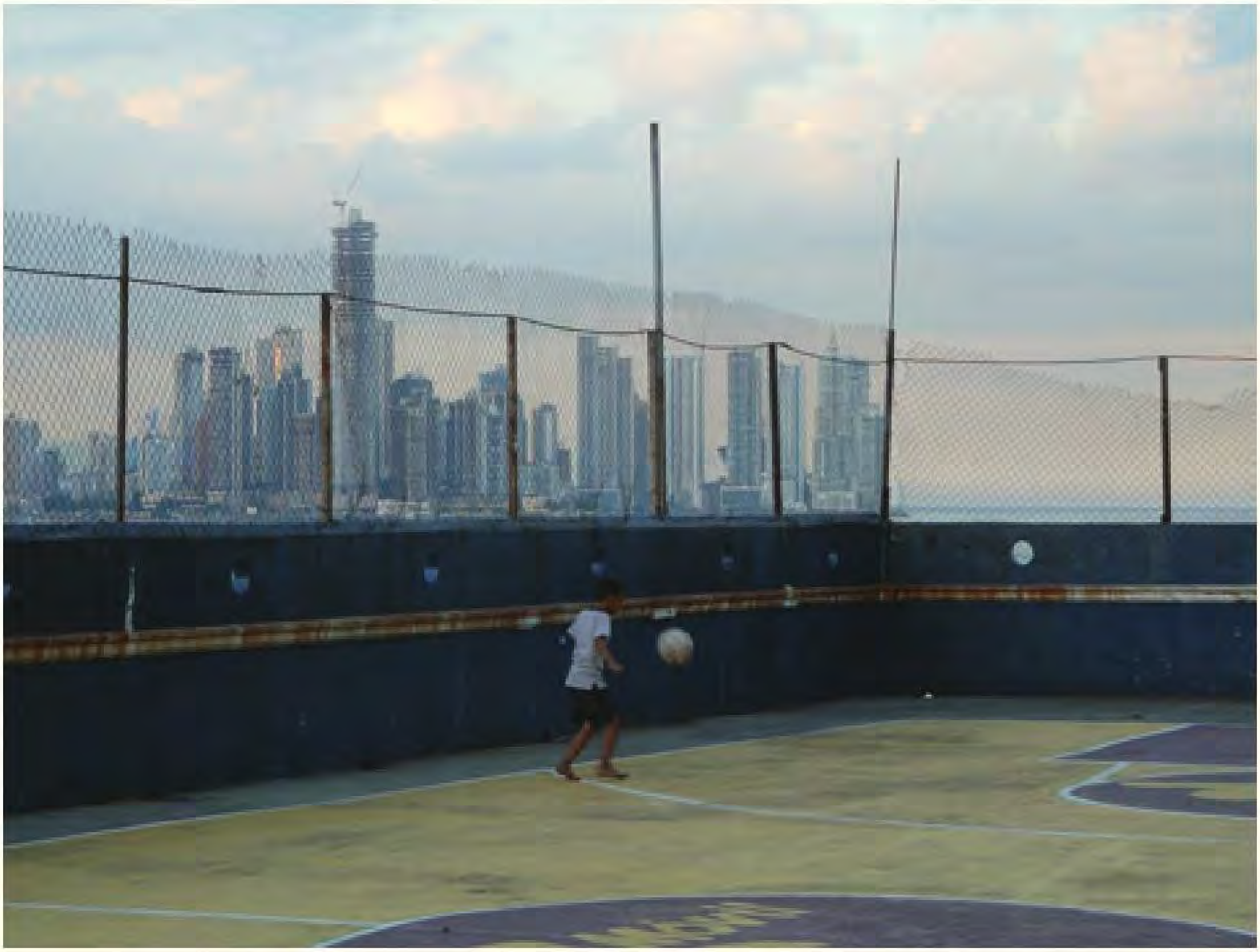
Quand trois jeunes Français décident de faire un tour du monde avec un simple appareil photo et leur passion du ballon en bandoulière, ça donne *Terre de foot*. Plus qu'un énième bouquin de photos sur le foot, cet ouvrage est une ode à l'universalité de ce sport et nous ramène à ce qu'il a de plus pur à offrir : le plaisir du jeu et des rencontres. Une odyssée rafraîchissante dont nous vous dévoilons ici quelques clichés.

San Antonio de Lipez - *Bolivie*

Cahuita - *Costa Rica*
Dans ce village de la côte caraïbe, un jeune Tico (le surnom des habitants du Costa Rica) file balle au pied sur le sable noir de la Playa Negra.

Plage d'Anjuna - *Inde*
Le soleil se couche sur cette plage touristique de la province de Goa. Certains se baignent, d'autres contemplent le spectacle, alors que les employés des restaurants environnants se dégourdissent les jambes avec un ballon.

Tiébélé - *Burkina Faso*
Des enfants du village de Tiébélé profitent des dernières lueurs du soleil pour taper le ballon à la lisière des champs de mil.



Panama City - *Panama*
Un enfant comme les autres, pieds nus, jouant tranquillement au foot malgré le crépuscule ? Pas sûr… Ce dernier prétendait être le fils du président. Hors cadre, deux policier en uniforme gardaient l'entrée du terrain. À quelques mètres de là, le palais présidentiel…

Extrait de

TERRE DE FOOT

De Aurélien Abels Eber • Romain de La Bouvrie • Thomas de La Bouvrie

Préface d'ÉRIC CANTONA

ÉDITIONS INTERVALLES

Onze Mondial 2013 de PLÂTRE

Par **Romain Vinot** & **Emmanuel Bocquet** - Photo **Panoramic**

Ballon d'Or, Soulier d'Or, Samba d'Or, Oscars du foot… Chaque année, c'est la même chose : il n'y en a que pour ces stars du foot surpayées. Et pour les sans-grade du ballon rond ? Rien ! Pour réparer cette injustice et récompenser le talent singulier de certains de nos joueurs les plus méritants, *Onze Mondial* crée les Onze de plâtre. Sept catégories, vingt-huit nominés, sept lauréats. En attendant de pouvoir voter pour le prochain Onze d'Or, le seul trophée décerné par les vrais gens *(voir page 184)*, voici de quoi vous mettre en appétit. *À prendre au 11ème degrés !*

LE PIED CARRÉ

Tout est dans le titre. Panneaux publicitaires, tribune basse, tribune haute, touche, ramasseurs de balle, stadiers, buvette, parking : ces chirurgiens de la frappe peuvent atteindre toutes les cibles d'un stade. Sauf les buts…

LES NOMINÉS SONT :

Ratio Tirs Cadrés *(souvent arrêtés par le gardien)* / Tirs *(en tribune)*

JONATHAN PITROIPA (Rennes) : 2/19 (10,5 %), 0 but en 1341 min

BRANDAO (Saint-Etienne) : 11/37, 2 buts (29,7 %) en 951 min

ILAN (Bastia) : 4/17 (23,5 %), 1 but en 804 min

PAUL LASNE (Reims) : 7/32 (21,9 %), 2 buts en 1532 min

BRANDAO

Par K.O. Si les chiffres sont à son avantage, c'est la note artistique du Brésilien qui fait la différence : ses contrôles américains, ses passes dans le vide et ses volées du tibia dans le virage font de lui LA référence absolue.

LE TOUT DROIT

Il y a ceux qui "prennent l'information" pour servir un partenaire démarqué… et il y a les autres. Ces joueurs qui foncent tête baissée vers le but adverse, toujours plus vite, toujours tout droit.

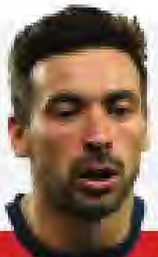
LES NOMINÉS SONT :

MODOU SOUGOU (Evian) : 112 KM de ligne droite en 1331 minutes de jeu

EZEQUIEL LAVEZZI (PSG) : 79 KM de course rectiligne en 893 minutes de jeu

EMMANUEL RIVIÈRE (AS Monaco) : 97 KM d'autoroute en 1157 minutes de jeu

DJIBRIL CISSE (SC Bastia) : 11 KM de tout droit en 149 minutes de jeu



LAVEZZI

Jamais embêté par ce qu'il y a à gauche ou à droite, Pocho va toujours tout droit. Jusqu'à la ligne de but, pour centrer. Au mieux.

LE BOUCHER

Ce qu'ils aiment par dessus tout, c'est faire mal. Du petit coup de latte en loucedé sur le tendon d'Achille à l'attentat cramponné et revendiqué, ces chasseurs de rotule ont rôdé leur art sur toutes les pelouses de l'hexagone.

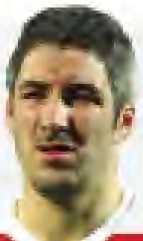
LES NOMINÉS SONT :

DAVID DUCOURTIOUX (Valenciennes) : 47 fautes et 7 cartons jaunes en 19 matchs

ALEXANDRE LACAZETTE (Lyon) : 43 fautes, 2 cartons rouges et 6 cartons jaunes en 21 matchs

YOUNOUSSE SANKHARE (Guingamp) : 40 fautes et 7 cartons jaunes en 21 matchs

FABIEN LEMOINE (Saint-Etienne) : 45 fautes, 1 carton rouge et 7 cartons jaunes en 20 matchs



LEMOINE

Il ne paye pas de mine, le Fab', avec sa bouille d'ado, ses cheveux grisonnants et sa dégaine d'étudiant en BTS compta. Evidemment, il y a plus violent que lui en Ligue 1. Mais c'est justement ce qui le rend encore plus dangereux. On ne le voit pas venir… Définitivement, l'habit ne fait pas Lemoine *(ahem)*.

L'OTARIE

Beaucoup plus élégante que le "tout droit", l'otarie séduit par ses dribbles et ses feintes sans fin. Mais le résultat est souvent le même : un passement de jambe de trop et un ballon bêtement perdu.

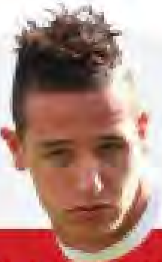
LES NOMINÉS SONT :

YOHAN MOLLO (Saint-Etienne) : 57 passements de jambes et 23 roulettes en 12 matchs

LUCAS (PSG) : 36 virgules et 14 petits ponts en 21 matchs

NICOLAS MAURICE-BELAY (Bordeaux) : 26 double-contacts et 32 feintes de frappes en 21 matchs

FLORIAN THAUVIN (Marseille) : 34 râteaux et 87 crochets en 18 matchs



THAUVIN

C'est indéniable, il est bourré de talent. Il sait passer, marquer mais surtout dribbler. Et jongler. D'ailleurs, tout comme l'animal, Thauvin est capable de traverser le terrain avec le ballon en équilibre sur le museau. Ca ne sert à rien, mais c'est beau à voir.

LA PASSOIRE

Gants en peau de pêche, mains en mousse, sorties aériennes gaufrées, dégagements au pied dévissés et mauvaises appréciations à la pelle : ces gardiens sont les enfants de David "Calamity" James.

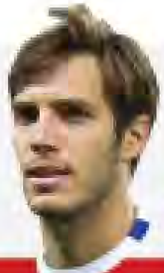
LES NOMINÉS SONT :

NICOLAS PENNETEAU (Valenciennes) : 36 buts encaissés, 32 arrêts, 34 détournés en 23 matchs

SIMON POUPLIN (Sochaux) : 33 buts encaissés, 28 arrêts, 28 détournés en 17 matchs

LUCA VERONESE (Nice) : 11 buts encaissés, 1 arrêt, 12 détournés en 5 matchs

BERTRAND LAQUAIS (Evian) : 24 buts encaissés, 10 arrêts, 41 détournés en 14 matchs



POUPLIN

Des boulettes, une blessure et une saison cauchemardesque. Bref, une feuille de stats impeccable pour remporter cette catégorie.

LE GUEULARD

Actions illicites non sifflées, discussions interminables avec les arbitres… Voici des joueurs que l'on aime détester.

LES NOMINÉS SONT :

VERRATTI (PSG) : 64 discussions avec l'arbitre, 146 grimaces et 7 cartons jaunes en 18 matchs

ZLATAN (PSG) : 69 hurlements sur le corps arbitral, 82 insultes en 6 langues et 5 cartons jaunes en 22 matchs

MOTTA (PSG) : 28 provocations, 16 coups de coudes, 13 simulations et 4 cartons dont 1 rouge en 20 matchs

FLORENT BALMONT (LOSC) : 41 colères, 1 utilisation du mot "bidon" et 5 cartons dont 1 rouge en 21 matchs

LE PSG

Florent Balmont ne pouvait rien faire. Impossible de lutter face aux trois roublards parisiens, passés maîtres dans l'art de mettre la pression sur l'arbitre. Plutôt que de les départager, autant donner le trophée au trio italo-suédois du PSG pour l'ensemble de son œuvre.

LA CARAVANE

De deux choses l'une : soit ces joueurs ont une hanche artificielle défectueuse, soit ils portent des slips de plomb. Dans les deux cas, c'est assez gênant pour jouer au foot.

LES NOMINÉS SONT :

JÉRÉMY MOREL (Marseille) : 20'76" au 100m, vitesse de pointe : 14,7 km/h

MATHIEU BODMER (Nice) : 24'80" au 100m, vitesse de pointe : 11,2 km/h

OSWALDO VIZCARRONDO (Nantes) : 22'13" au 100m, vitesse pointe : 13,1 km/h

RICARDO CARVALHO (Monaco) : ne court plus le 100m depuis longtemps, vitesse de pointe : 12,8 km/h

BODMER

Au milieu ou en défense, il est le roi incontesté du courant d'air. Capable de se faire moucher par un Pujol ou un Diabaté sous Tranxen, il est LA caravane de notre championnat. Double essieu central, auvent intégré.

HERVÉ MATHOUX

"Je ne cherche pas à canaliser Pierre Ménès"

Propos recueillis par **Zahir Oussadi** - Photo **Panoramic, Canal+**

Chaque dimanche, Hervé Mathoux profite du Canal Football Club pour offrir un tour d'horizon de la Ligue 1 aux fans de ballon rond. L'occasion pour *Onze Mondial* d'interviewer l'une des vedettes du PAF.

Une reconversion possible pour Franck Ribéry?

***Onze Mondial* : Comment gère-t-on Pierre Ménès ?**
Hervé Mathoux: Est-ce qu'on peut gérer Pierre Ménès ? Je ne cherche pas spécialement à le canaliser. Sa vertu, c'est sa liberté. Il n'est pas pondéré. Sa gestion demande de l'énergie. Je suis modéré, peu de choses me choquent, je ne suis pas construit comme Pierre, qui adore ou qui déteste. C'est pour ça que notre couple fonctionne.

Quel est le secret d'une émission réussie ?
Une émission qui est adaptée au public qui la regarde. Parfois, on considère une émission comme ratée car elle n'a pas eu de succès auprès du public. Or, ça peut signifier simplement qu'elle n'est pas faite pour ce public. Il faut aussi un bon dosage d'infos, d'expertises, d'opinions et de spectacle. L'audience ne peut pas être le seul prisme du jugement.

Pourrais-tu imaginer ta vie sans télé ?
Franchement non, même si ça arrivera un jour. C'est comme si tu demandais à un musicien qui joue un instrument depuis vingt ans de tourner la page, ce serait compliqué. Les gens qui te disent : *"Je ne suis pas accro du tout et si ça s'arrête demain, il n'y aura pas de problème"*, au mieux, ils se mentent, au pire, ils mentent. Quand tu fais un métier depuis des années et qu'en plus

tu prends du plaisir, fatalement, c'est dur le jour où ça s'arrête. La visibilité et la notoriété, à mon niveau, engendre plus de choses positives que négatives. Donc c'est difficile d'envisager une vie sans la télé.

Comment vis-tu la concurrence avec beIN Sports ?
On a eu des concurrents dans le passé : TPS, Orange, C Foot dans une moindre mesure, mais on est toujours là. Cette fois, on a un concurrent avec des moyens financiers importants. Honnêtement, c'est surtout un problème pour ceux qui s'occupent des droits. Ils sont très agressifs sur le marché des acquisitions et nous obligent à payer des programmes plus chers que le réel prix du marché. Sur le terrain, cela nous oblige à travailler encore plus pour faire la différence. On est parfois en concurrence sur des émissions, des invités, mais il n'y a pas le feu au lac. On est bien en place et c'est plutôt à eux de venir à nous chercher.

Est-ce que le terrain te manque ?
Je vais voir des matchs aussi souvent que possible, je ne suis pas totalement absent. Il y a une part de manque de ne pas toujours être sur le lieu du grand événement avec notamment cette mode pour les chaînes de se faire une base à Paris. Je pars du principe qu'on ne peut pas tout avoir dans la vie.

As-tu envie de commenter ?
J'ai fait du commentaire à TF1, y compris avec Thierry Roland. J'ai commenté une bonne trentaine de matchs à Canal. Aujourd'hui, je suis passé à autre chose. À part très ponctuellement, sur de très grands événements, commenter le énième match de Ligue 1, ça ne me manque pas. Je trouve plus de plaisir intellectuel, plus d'épanouissement à construire une émission qu'à commenter un match, un exercice finalement assez répétitif. Et puis, avec les millions de matchs virtuels que je commente via les jeux *FIFA*, je suis blindé.

Comment en es-tu venu à commenter des jeux vidéos ?
J'avais fait une première version d'un jeu sorti par Canal en 1999 où je commentais avec Jules-Édouard Moustic. J'ai été contacté par Electronic Arts et j'ai accepté. C'est amusant car ça change du quotidien. Par contre, quand tu rentres absolument tous les joueurs des championnats d'Albanie ou d'Ouzbékistan, c'est sûr qu'à la fin de la journée, tu as mal à la tête *(rire)*.

Une équipe favorite ?
À part Clermont-Ferrand, non. Je conçois que ça puisse surprendre. J'ai vécu à Clermont, c'est une petite ville et ça me va bien. Quand tu n'es pas dans l'aspect partisan, tu analyses avec plus de lucidité les matchs. J'aime bien le jeu du Barça, mais j'apprécie aussi le style du Real Madrid. Idem en France avec Paris et Marseille. Je suis content de voir chez nous deux équipes incarner des sentiments opposés. Paris, c'est le glamour et les stars tandis que Marseille représente les valeurs du Sud, une passion exacerbée et un jeu plus direct. Ce ne sont pas des franchises à l'américaine.

> **"beIN Sports est très agressif sur le marché, mais il n'y a pas le feu au lac. Ça nous oblige à travailler encore plus"**

Quel match t'a le plus marqué dans ta carrière ?
Il y en a plusieurs, mais le plus marquant demeure le Clermont-PSG de 1997 en Coupe de France. Je couvrais ce match pour TF1. Il y avait l'aspect émotionnel, car c'était le club de ma ville, et surtout le scénario de folie, avec le 4-4 et la qualif au bout alors qu'ils étaient menés 4-1 à dix minutes de la fin...

Que penses-tu du niveau de la L1 ?
On connaît ses manques : un environnement pauvre, des stades vétustes, des supporters parfois absents, un déficit de stars et un manque d'audace. En revanche, ce n'est pas un championnat nul comme certains veulent nous le faire croire. C'est une ligue extrêmement difficile et tous les étrangers qui y jouent, y compris les plus prestigieux, le disent. Il y a une cohérence avec des niveaux assez proches. On peut aimer la Premier League ou autre, mais le championnat domestique reste, qu'on le veuille ou non, le feuilleton le plus intéressant.

Es-tu obligé de la sur-vendre ?
Il n'y a aucune consigne par rapport à ça. C'est un reproche qu'on nous a fait à une époque même si ce n'était pas forcément justifié. On essayait de trouver un intérêt dans les matchs. Si tu as un regard expert, tu ne vas pas passer ton temps à dénigrer ton produit. Quand tu regardes un match de manière dépassionnée, tu ne perçois pas les mêmes choses qu'un supporter de base.

Es-tu séduit par le foot féminin ?
C'est très politiquement correct de dire oui, mais oui. Comme tout le grand public, j'ai vraiment découvert le foot féminin lors de la Coupe du monde en Allemagne. Depuis, je continue à suivre les Bleues, la Champions League féminine. C'est un football comme celui des années 50, un football offensif, basé plutôt sur la technique et peu sur le combat physique. Il y a des filles techniquement très douées.

As-tu d'autres passions à part le foot ?
Sans parler de passion, je m'intéresse à plein de choses : la politique, le théâtre, le cinéma, l'actualité. Concernant les autres sports, rien n'égal le foot. Il est pour moi le sport le plus fort car il possède en lui cette espèce d'injustice, comme le fait que tu puisses dominer un match et le perdre.

As-tu conscience d'avoir une image de gendre idéal ?
Franchement, pas plus que ça. On sent que je ne suis pas quelqu'un d'agressif. Pour le savoir, il faudrait demander à ma belle-mère.

Quelles sont tes relations avec le monde du foot ?
Ça fait vingt-trois ans que je suis dans le circuit. Il y a du respect mutuel. J'ai plus de connexions avec les entraîneurs, voire les dirigeants, qu'avec les joueurs. C'est une question de génération. Il y a parfois des tensions entre médias et clubs, mais il y a globalement une entente mutuelle. Je parle à tout le monde, je n'ai pas d'ennemis dans le foot.

Assez célèbre pour avoir sa marionnette aux Guignols de l'info, Hervé Mathoux est présent sur Twitter où il communique et répond à ses fans comme à ses détracteurs :

"J'y suis venu car on me l'a conseillé pour y chercher des infos. Parfois, je le regrette, parce que ça peut être extrêmement violent. C'est un peu le courrier des lecteurs d'il y a trente ans. Tu as tous les rageux de la Terre, des mecs persuadés qu'ils ont raison. Twitter, c'est aussi un endroit où des gens qui ne savent pas écrire leur prénom te disent que tu es nul, incompétent et qu'ils feraient cent fois mieux que toi. Sur 60 000 followers, tu as 10 ou 20 mecs haineux, mais leur pouvoir de nuisance est énorme.
Il faut avoir du recul. C'est un peu comme si tu filais ton numéro de portable à tout le monde. À 15h, tu peux t'installer gentiment sur ton fauteuil et recevoir un message d'un mec qui t'insulte. Ça te met en liaison avec des mecs d'une connerie abyssale dont la vie t'avait pourtant épargné la fréquentation.
Assez souvent, j'hésite à partir, mais d'un autre côté, c'est bien de pouvoir dialoguer avec des gens respectueux, la grande majorité, de pouvoir leur donner des informations complémentaires et de recevoir des critiques constructives."

"Twitter, c'est comme si tu filais ton portable à tout le monde."

MOTS FLÉCHÉS

1	2	3	4	5	6

Bourreau de Paris / Ont perdu leur star		Espagnol d'Everton / International australien		Prénom de Ricken / Prénom estonien		International italien.		Protègent leur but. / Club de 28.		Ex-international français
Grand gardien / Usai						Platini la préside. / Ventila			1	
								Interjection		
Au sol à l'entraînement. / Cantine.			6		Gardien lillois / Nécessaire à l'équipe					
				Perroquet / Parraine un stade				Fait la force		Ex du Bayern revenu au Brésil
Frappe fort		Petit ou Adebayor / Polonais buteur				5				
	3					Sans le savoir (à l') / Drogue				
En Iran / Gardien portugais			Indéfini		À la fin du carnaval		101 à Rome		Petite Légion d'honneur	4
				Club de Série B						
A fait vibrer le Parc				2						

Retrouvez les réponses sur **onzemondial.com**

LES 11 DIFFÉRENCES

Trouvez les 11 différences

1/ Écran géant • 2/ Projecteur • 3/ Dernier "O" de "solo" • 4/ Le "S" de "squadra" • 5/ Le "U" de "Juve" • 6/ Sponsor *Balocco*
7/ Sponsor *Tim* • 8/ Drapeau de l'arbitre • 9/ Le "88" du maillot 88 • 10/ Tatouage sur la nuque • 11/ Drapeau le plus près du cœur jaune.

Quel genre de supporters de club êtes-vous ?

Un stade, c'est un peu comme une boîte de chocolats, on ne sait jamais sur quoi on va tomber. Un bourrin psychotique ou un touriste japonais en vacances. Mais au fond, savons-nous vraiment quel genre de supporter se cache dans nos Stan Smith ?

Pas de panique, répondez aux questions suivantes et vous saurez.

1 MERCREDI, 15H. CE SOIR, C'EST DEMI-FINALE DE LIGUE DES CHAMPIONS. COMMENT VOUS SENTEZ-VOUS ?

Vous avez mal dormi, mains moites, genoux qui tremblent et cet abruti de consultant qui ne connaît rien au foot. Au bureau vous avez parlé – un peu – et parié – beaucoup. Sur le score, le buteur ou le menu de la cantine. Bref, ce soir, c'est Ligue des Champions.

Votre équipe ne joue plus la Ligue des Champions depuis longtemps mais ça ne vous fera pas de mal de voir un match avec des passes réussies et des contrôles orientés. Un brin nostalgique, vous vous souvenez de vos exploits d'antan.

Vous êtes heureux, ce soir, le Barça passe à la télé.

2 APRÈS UNE JOURNÉE BIEN REMPLIE, C'EST ENFIN L'HEURE DU MATCH. PLUS QUE 5 MINUTES À TENIR.

Vous regardiez le Petit Journal de *Yann Barthès* quand Fred vous envoie un texto *"Vamos Barçaaaaa !!!"* Vite, vous enfilez votre maillot de Neymar Jr et votre écharpe blaugrana. Ouf, vous avez failli rater le début de la finale…

"Putain ! Putain ! Putain !" Vous broyez l'épaule de votre pote et insultez le livreur de pizzas, en retard, comme d'habitude. Stressé, vous ? Pas du tout.

Vos enfants débarrassent la table pendant que vous embrassez votre femme. Tranquillement, vous allumez la télé en enfonçant la touche mute. Saletés de pubs.

3 LE MATCH EST TENDU, LE STADE EST EN FEU VOUS ÊTES DOMINÉS, MAIS SUR UN CONTRE ÉCLAIR, VOTRE ÉQUIPE MARQUE UN BUT.

Poings et dents serrés, vous émettez des bruits rauques franchement flippants. Le visage écrasé par votre genou droit, votre pote vous supplie de l'aider à se relever. Vous vous excusez en lui offrant une bière et en lui tapant sur l'épaule. Mais bon, c'est du foot quoi.

"Magnifique ! Quel joueur ! Mais quel joueur ! Il est quand même incroyable ce Messi."

Vos enfants sautent, crient et se roulent par terre. Confortablement installé dans votre fauteuil en cuir, vous leur souriez. Vous aussi, vous avez été jeune et fou.

4 POUR VOUS, BARCELONE C'EST :

Une équipe qui joue un peu comme la vôtre, avec de meilleurs résultats.

La meilleure équipe de tous les temps. Mais depuis peu, vous vibrez beaucoup plus en regardant le Bayern. Bizarre…

L'équipe préférée des Footix.

5 AU BUREAU, IL Y A DÉBAT : QUI EST LE MEILLEUR ENTRE BENZEMA ET GIROUD ?

Messi.

Arguments, contre-arguments. Le ton monte, les feuilles volent. Zahir sort des stats à dormir debout, Julien invente des chiffres et vous gueulez un peu pus fort que les deux réunis. Soudain, il est l'heure d'aller déjeuner. Encore une matinée bien remplie.

Vous demandez à Zahir, Julien et leur pote un peu relou de parler moins fort. Vous avez du boulot et puis *"c'est que du foot, les mecs…"*

6 VOTRE ÉQUIPE GAGNE LA LIGUE DES CHAMPIONS.

Vous allez sur les Champs, ou la place du village, c'est selon. Fumi dans la main droite, whisky coca dans la gauche, la nuit promet d'être longue. Heureusement, les cellules de dégrisement sont de plus en plus confortables, paraît-il.

Entouré de votre père, votre grand-père et vos enfants, vous sablez une bouteille de Dom Pérignon 1921, vous attendiez ça depuis tellement longtemps. Quand votre réveil sonne, forcément, vous êtes un peu déçu mais une demi-finale de Coupe de la Ligue, c'est pas mal non plus, non ?

Comme chaque année, en fait.

7 POUR VOUS, LE MATCH PARFAIT, C'EST :

Un match joué dans des conditions idéales. 20 °C, soleil et pelouse parfaite. Des buts et du beau jeu, avec si possible une victoire de votre équipe. Ça ferait tellement plaisir aux enfants.

Une victoire dans les arrêts de jeu. Des mecs qui mouillent le maillot sur le terrain, un virage sud en ébullition et un but du petit jeune formé au club. L'extase.

Une finale de Coupe du Monde.

CONSULTEZ VOS RÉPONSES CI-DESSOUS
ET DÉCOUVREZ QUEL SUPPORTER VOUS ÊTES !

VOUS ÊTES UN FOOTIX. Arsenal. Barcelone. Monaco. Vous supportez les équipes qui gagnent et soutenez que vous aimez le beau jeu. Chez vous, les vestes ont deux côtés et ne durent qu'une saison car c'est important d'être à la mode. Évidemment, vous n'allez pas au stade, mais la deuxième mi-temps du match était emballante et le compte rendu de *So Foot* pertinent. Alors, vous avez un avis. Comme sur tout, d'ailleurs.

VOUS ÊTES UN ULTRA. Vous avez entre 20 et 35 ans, le cheveu court et la barbe hirsute. Les maillots, vous avez arrêté de les collectionner quand votre club a été racheté par de riches Américains qui bafouent votre histoire mais achètent des stars. La semaine, vous préparez les tifos, le week-end, vous faites trembler le stade. Le club, c'est vous.

VOUS ÊTES UN BON PÈRE DE FAMILLE. Avant, vous étiez passionné. Vous alliez dans les virages pour craquer des fumis et lancer les chants. Mais vos deux enfants et votre travail de consultant en marketing vous ont calmé. Le dimanche matin, vous jouez au foot avec eux, et le soir, vous les emmenez en tribune latérale. Évidemment, vous avez un labrador à poil brun et vous voyez bien que votre fils se radicalise. Au stade, il regarde les kops s'enflammer avec envie et chante avec ferveur. Nostalgique ? Non…